

**Université de Montréal**

**La noblesse castillane et la mer durant la Guerre de Cent ans. Étude des récits de voyage du *Victorial* et du *Canarien***

**Par**

**Valérie BORDUA**

**Département d'histoire**

**Faculté des arts et des sciences**

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade maître en histoire, option recherche

Août 2017

©Valérie Bordua, 2017

## Résumé

Le présent mémoire vise à étudier les manuscrits des œuvres littéraires du *Victorial* et du *Canarien* de manière à voir l'évolution de la chevalerie de Castille à la fin du Moyen âge et de son lien à la mer. Il est aussi question des relations diplomatiques entre la France et la Castille au tournant du XV<sup>e</sup> siècle et de l'impact de cette alliance sur la chevalerie castillane. Dans le contexte de la guerre de Cent Ans, et des bouleversements engendrés, ce sont davantage l'évolution des liens entre la royauté et la noblesse, alors que grandit la relation à la mer, qui est au cœur du travail de recherche. La violence en mer rajoute un facteur d'étude intéressant pour comprendre l'émergence, sinon la mutation de nouvelles responsabilités et fonctions des nobles considérant l'alliance franco-castillane. Ce qui permet de voir que, malgré l'implication très limitée de certains chevaliers au sein d'entreprises maritimes, celle-ci devient un nouveau champ de bataille dont l'influence est certainement plus prononcée à la fin de l'époque médiévale. Enfin, le présent travail repose sur une comparaison entre deux études de cas, soit le *Victorial*, biographie de Pero Niño, comte de Buelna, et le *Canarien*, récit de voyage qui retrace la conquête des îles Canaries par Jean de Béthencourt et Gadifer de la Salle. Outre l'intérêt que ces textes présentent comme témoignages posthumes de la vie des nobles qui y est contée, ces textes illustrent également l'influence culturelle de la France sur la Castille, tant au niveau style littéraire que dans le comportement socio-politique.

Mots-clés : noblesse, royauté, valeurs chevaleresques, violence en mer, guerre de course, diplomatie, navigation, piraterie

## Abstract

The main purpose of this very text is to study the evolution of the French and Castilian nobilities at the end of the medieval ages through the manuscripts of the *Victorial* and the *Canarian*. The development of the nobility's role is important to see the relationship of some nobles with the oceanic environment and the diplomatic impacts it had created at the beginning of the 15<sup>th</sup> century. Meanwhile, changes relatively to the relationship between nobility and royalty are also obvious, due to the disruption occasioned by the Hundred Years war. On the other hand, violence at sea also brings an interesting aspect to this study. It helps to understand the upcoming of new responsibilities to the nobles living on the coasts. Finally, the *Victorial* and the *Canarian* represent an important side of this work, not only because it shows the stylistic influence of the "amour courtois" literary movement, but also because they are posthumous testimony of the life of don Pero Niño and Jean de Béthencourt. All this proves that, even if the implication of nobles into major enterprises among the sea remains very limited, it is very clear that oceanic side becomes a new reality of war and political alliances at the end of the Middle Ages.

Keywords : nobility, royalty, chivalric values, admiralty, violence at sea, privateering, diplomacy, navigation, piracy

# TABLE DES MATIÈRES

<b><u>RÉSUMÉ</u></b> .....	<b>i</b>
<b><u>ABSTRACT</u></b> .....	<b>ii</b>
<b><u>INTRODUCTION</u></b> .....	<b>1</b>
<u>Un champ d'étude mouvant</u> .....	1
<u>Explications contextuelles et terminologiques</u> .....	5
<u>Tout le monde à bord !</u> .....	10
<b><u>1. L'amitié politique entre la France et la Castille</u></b> .....	<b>11</b>
<u>L'alliance franco-castillane</u> .....	11
<u>Les impacts sur la noblesse</u> .....	13
<u>L'influence des valeurs chevaleresques</u> .....	16
<b><u>2. LE CONTEXTE D'ÉCRITURE ; LA GUERRE DE CENT ANS</u></b> .....	<b>20</b>
<u>La définition de la noblesse</u> .....	20
Vers une nouvelle définition ?.....	20
Le roi et la noblesse .....	26
<u>Le roi et les corsarios</u> .....	28
<u>La violence en mer</u> .....	33
<b><u>3. LES ÉTUDES DE CAS</u></b> .....	<b>38</b>
<u>La biographie chevaleresque</u> .....	38
<u>Le Victorial</u> .....	42
Le <i>Victorial</i> comme biographie chevaleresque.....	42
Le document.....	47
L'auteur : Gutierre Díaz de Games.....	51
Le récit du <i>Victorial</i> .....	54
Pero Niño, un vrai chevalier ?.....	67
<u>Le Canarien</u> .....	71
Le manuscrit du <i>Canarien</i> .....	72
Le <i>Canarien</i> , un contre-exemple de chevalerie ?.....	75
Le <i>Canarien</i> et la guerre de Cent Ans.....	79
<b><u>CONCLUSION</u></b> .....	<b>82</b>
<b><u>BIBLIOGRAPHIE</u></b> .....	<b>87</b>

## Introduction

Alors que les royaumes médiévaux de France et de Castille se construisent à l'intérieur de leurs frontières terrestres, le versant atlantique tend à devenir une préoccupation de second rang. Toutefois, le contexte de la guerre de Cent Ans vient considérablement changer la donne. En effet, les routes terrestres étant souvent propices aux attaques dues aux passages récurrents des armées françaises et anglaises aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, on ne s'étonnera pas de voir se développer un intérêt pour le transport sur le Ponant comme alternative aux chemins de terre<sup>1</sup>. Toutefois, la croissance du trafic maritime en Atlantique ne se fait pas sans problème et se heurte également à une montée de violence que les autorités royales peinent à enrayer, sinon à contrôler. D'où la participation des nobles, notamment de Castille, qui vont agir au nom de leur roi en mer et étendre le combat contre l'ennemi sur ces étendues. C'est une réalité qui relatée de manière romancée dans le *Victorial*, biographie du chevalier castillan Pero Niño écrite par Gutierre Díaz de Games dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Les prochaines pages proposent un survol historiographique des recherches actuelles et passées tant en France qu'en Espagne sur le sujet, suivi d'un aparté sur une précision contextuelle et d'une explication des termes « pirates » et « corsaires », afin d'ouvrir sur le déroulement des chapitres qui composent cette étude.

### Un champ d'étude mouvant

Il semblerait que les sources médiévales reliées au domaine maritime, et qui ont survécu au temps, soient peu nombreuses ou peu étudiées. Autant la France que l'Espagne ne paraît détenir que des documents épars relatifs au monde maritime médiéval.

La très grande majorité des manuscrits espagnols portant sur l'espace maritime, de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle aux premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, concerne essentiellement la situation du royaume d'Aragon et ses relations en Méditerranée. Il faut attendre l'époque des Rois catholiques pour que la question de la navigation en Atlantique connaisse un

---

<sup>1</sup> Luis Suárez Fernández, *Navegación y comercio en el golfo de Vizcaya. Un estudio sobre la política marinera de la casa de Trastámara*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas; escuela de estudios medievales, 1959, p. 11.

regain d'intérêt de la part de la royauté. Cette constatation est basée sur la multiplication de la production de manuscrits relatifs à la navigation en mer, au rôle de l'amirauté et aux liens diplomatiques avec la France dans les dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. L'historien Luis Suárez Fernández, à travers son livre *La navegación y el comercio en el Golfo de Vizcaya* publié dans les années 1950, dresse un portrait concis des événements qui ont menés à l'alliance franco-castillane sous Henri II de Castille. Ce travail fait office de référence au XX<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne la politique maritime des Trastamare. Il offre également une vision globale de l'impact que la relation avec la France a eu sur la diplomatie castillane en Atlantique durant la guerre de Cent Ans.

Le sujet de la marine castillane à l'époque médiévale est abordé presque uniquement sous le prisme de l'histoire politique jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, c'est davantage l'histoire sociale et des mentalités qui tend à prendre du galon afin d'aborder le sujet des populations côtières et les liens politico-économiques qu'ils entretiennent avec le pouvoir royal. En effet, les historiens de France et d'Espagne mettent davantage d'efforts à comprendre les relations entre les différents membres de l'équipages, et comment le monde maritime s'articule au Moyen Âge<sup>3</sup>. L'intérêt demeure néanmoins présent pour ce

---

<sup>2</sup> Dans les archives générales de Simancas, les séries d'archives du *Registro del Sello de Corte* de la Chancellerie royale, de la *Cámara de Castilla* et du *Patronato Real* contiennent plusieurs centaines d'actes royaux concernant la famille d'amiral des Enriquez et de correspondances personnelles entre les membres de cette famille. Ces manuscrits peuvent donner un aperçu de l'évolution du statut et de l'autorité de l'amirauté à la fin du Moyen Âge en Castille. Pouvant être considérés comme les descendants du Guesclin de la Castille, les Enriquez ont conservé le titre d'amiral de père en fils sur de nombreuses générations ; don Alfonso Enriquez devint amiral de Castille sous Henri III en 1405 et ce fut son fils, Fadrique Enriquez, qui reprit le titre en 1426. Il semblerait que la titulature ait été conservée dans la famille jusqu'à ce qu'elle ait été supprimée par le roi Philippe V, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. De plus, on remarque une multiplication des édits royaux, conservés dans les mêmes registres d'archives cités plus haut concernant les régulations économiques, judiciaires et militaires de différents ports aragonais et castillans dans les dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle. Ces documents sont disponibles en ligne sur le portail des archives espagnoles : <http://pares.mcu.es/>.

<sup>3</sup> Outre Mollat et Suárez Fernández, plusieurs historiens ont fait avancer les recherches concernant le lien à la mer à la fin du Moyen Âge. Les ouvrages synthétiques portant sur le monde maritime médiéval du côté de l'océan étant moins nombreux, ce sont les articles qui démontrent l'avancée des recherches. En 1996, José María Blanco Nuñez propose un article condensé sur les actions militaires des armadas de Castille et d'Aragon durant la guerre de Cent Ans. L'article permet de comprendre dans l'ensemble l'évolution militaire de ces deux royaumes durant le conflit, en plus de retracer dans les grandes lignes les différentes étapes de la guerre maritime entre la Castille et l'Angleterre à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. En 1981, les historiens Jean-Jacques Larrère et Christiane Villain-Gandossi se sont penchés sur le sujet du *Llibre del consolat de mar*, un des premiers recueils faisant état de la hiérarchisation des rôles, et des responsabilités, des membres des équipages et du contexte économique maritime, et dont la version complète la plus ancienne date du début du XV<sup>e</sup> siècle. Plus récemment, Emily Sohmer Tai a écrit, en 2012, un article traitant plus spécifiquement du statut de la piraterie en Europe et comment celle-ci se trouve intrinsèquement reliée au développement du droit à la fin de l'époque médiévale. Dans le même ordre d'idée, Eduardo Vallejo Aznar, historien espagnol

qui est des rôles des différents agents royaux en mer, de l'influence des délits et des menaces sur la façade océanique, de même que de l'émergence de politiques relatives au monde maritime<sup>4</sup>. D'autre part, plusieurs historiens, dont Michel Mollat et Juan Manuel Bello León, déplorent le manque de recherches historiques sur l'histoire de l'Europe atlantique au Moyen Âge<sup>5</sup>. En fait, c'est surtout un appel au travail d'équipe que prônent ces chercheurs afin d'améliorer la compréhension globale des comportements socio-politiques des royaumes ayant combattu sur l'océan<sup>6</sup>. Ce travail commun permettrait notamment de mettre à jour des documents d'archives éparpillés entre les différentes administrations des royaumes ayant pris part au conflit franco-anglais.

Toutefois, l'histoire maritime de la Castille à la fin du Moyen Âge ne peut se faire sans inclure le développement de sa chevalerie à la même époque, les deux étant intrinsèquement liés. Dès lors, plutôt que de se limiter aux relations et aux rôles strictement politiques des chevaliers, les auteurs hispanophones contemporains, tels que Jesús D. Rodríguez Velasco, Marie de Meñaca ou Rafael Beltrán Llavador s'intéressent davantage à l'évolution intellectuelle et au contexte socio-culturel qui influencent ce groupe à la fin du Moyen Âge<sup>7</sup>. Les textes de lois des *Siete Partidas* d'Alphonse X ne sont donc plus

---

prolifique, s'est également beaucoup intéressé à la politique maritime des Rois Catholiques et aux impacts de l'océan sur le développement du royaume de Castille au Moyen Âge. Le livre de Marc Russon, *Les côtes guerrières : mers, guerres et pouvoir au Moyen Âge (France-façade océanique 13<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)*, est le travail moderne le plus complet sur le sujet et remet au goût du jour la recherche sur la scène océanique médiévale.

<sup>4</sup> Les articles de José María Blanco Nuñez et Emily Sohmer Tai sont encore une fois pertinents concernant ces aspects de recherche. Toutefois, le travail actuel le plus complet, et qui démontre bien la complexité du sujet que sont les politiques maritimes en Atlantique à la fin du Moyen Âge, demeure le projet commun des professeurs Michel Bochaca, Beatrix Arizaga Bolumburu et Mathias Tranchant qui a permis la réalisation de l'article « La violence en mer et dans les ports du Golfe de Gascogne à la fin du Moyen Âge : bilan et perspectives de recherche ». Travail riche en informations et en pistes de recherche, c'est un véritable panorama des connaissances actuelles de la violence en Atlantique dans les derniers siècles médiévaux que nous ont livré ces historiens en 2004.

<sup>5</sup> Outre Mollat, précédemment nommé, mentionnons également le nom de Juan Manuel Bello León qui insiste sur les gains importants que représenteraient un approfondissement des recherches en histoire maritime médiévale sur le versant atlantique. Bello León souligne également les impacts positifs d'un effort de collaboration entre les historiens des quatre coins de l'Europe, ce qui permettrait d'améliorer les échanges quant aux recherches entreprises et la prise de connaissances d'archives. En effet, il reste encore beaucoup à comprendre sur la mentalité des gens de mer, l'organisation de l'administration de la mer dans les gouvernements médiévaux, sur la violence sur la côte océanique de même que sur l'application et la compréhension des textes comme le *Llibre del consolat de mar*.

<sup>6</sup> Juan Manuel Bello León, « Apuntes para el estudio de la influencia del corso y la piratería exterior de los Reyes católicos », *Historia. Instituciones. Documentos*, n°23, (1996), p. 64.

<sup>7</sup> Il est question ici des articles « El discurso de la caballería », « Imágenes de servicio, cortesía y clericiá en la biografía cabaleresca medieval : del mundo francés al castellano » et « Cosmografía de la caballería con

seulement étudiées pour leur contenu juridique<sup>8</sup>, mais plutôt comme le point de départ théorique de ce qui forme la chevalerie des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. De même, la victoire d'Henri II pour le trône de Castille ne représente plus uniquement un changement dynastique, mais marque le début d'un bouleversement relationnel entre le roi et sa noblesse, qui est au cœur de la révolution trastamare<sup>9</sup>.

La relation entre la France et la Castille, dans les derniers siècles médiévaux, est également un sujet intéressant, car il permet de mieux saisir la réalité des liens diplomatiques entre les deux couronnes. L'historien français Georges Daumet a fourni, dans son livre *Études sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles*, une analyse globale et approfondie de cette relation. Il y démontre l'évolution des relations entre les royaumes et l'impact qu'elle a eu sur la chevalerie et le pouvoir royal. À l'instar de Daumet, plusieurs historiens français, notamment Marie-Claude Gerbet et Adeline Rucquoi<sup>10</sup>, ont fait de l'étude des chevaliers castillans du Moyen Âge tardif leur sujet de prédilection. Cependant, c'est surtout l'influence de l'univers chevaleresque français sur les chevaliers castillans qui retient l'attention des chercheurs. C'est d'ailleurs à travers la littérature chevaleresque de l'amour courtois<sup>11</sup> que la plupart des historiens contemporains

---

algunos apuntes sobre el Victorial », qui sont respectivement de Jesús D. Rodríguez Velasco, Marie de Meñaca ou Rafael Beltrán Llavador.

<sup>8</sup> Cela concerne les tomes 2 et 4 de la traduction de Samuel Parsons Scott et de Robert Ignatius Burns de l'ouvrage d'Alphonse X, Samuel Parsons Scott, Robert Ignatius Burns et Alphonse X. *Las Siete Partidas*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000, 5 v.

<sup>9</sup> L'ouvrage de Marie-Claude Gerbet, *Les noblesses espagnoles au Moyen Âge (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, se penche essentiellement sur l'impact de la révolution trastamare sur les transformations des relations entre les noblesses castillanes et la royauté.

<sup>10</sup> Marie-Claude Gerbet a publié, en plus de sa monographie sur les noblesses espagnoles, quelques articles qui approfondissent la connaissance de la noblesse castillane aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, soit « Accès à la noblesse et renouvellement nobiliaire dans le royaume de Castille (de la Reconquête au XV<sup>e</sup> siècle) » et « Les structures sociales de la noblesse en Estrémadure (1454-1516) ». Pour sa part, l'historienne française Adeline Rucquoi a aussi fait de la noblesse castillane à la fin du Moyen Âge et des relations entre les chevaliers français et castillans ses sujets de prédilection. Elle a publié notamment les articles « Être noble en Espagne aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles », « Français et Castillans : une "internationale chevaleresque" » et « De Jeanne d'Arc à Isabelle la Catholique : l'image de la France en Castille au XV<sup>e</sup> siècle ». Le professeur Carlos Heusch Gaudes approche la question de l'évolution de la noblesse castillane et l'implication de la royauté à ce sujet dans son texte « Chevalier et monarchisme au XV<sup>e</sup> siècle : d'un imaginaire à un autre ». Enfin, l'historien Jean-Pierre Jardin s'est, quant à lui, plutôt intéressé à la multiplicité des modèles chevaleresques en Castille à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et au début du XV<sup>e</sup> siècle. Tous les titres susnommés figurent dans la bibliographie à la fin du présent travail.

<sup>11</sup> Ce sujet sera abordé plus en profondeur dans la troisième partie du présent mémoire.

tentent d'expliquer l'évolution morale de la chevalerie castillane entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

## Explications contextuelles et terminologiques

Afin de faciliter la compréhension des éléments abordés dans le présent travail, il est nécessaire de s'arrêter sur deux points importants : la guerre de succession de Castille entre 1351 et 1369, qui agit comme évènement déclencheur de la révolution trastamare, et la définition des termes « pirate » et « corsaire ».

Tout d'abord, la première guerre civile de Castille, issue du problème de succession entre les deux descendants du roi Alphonse XI, Pierre 1<sup>er</sup> et Henri de Trastamare<sup>13</sup>, marque la scène politique du pays au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce conflit s'inscrit dans le contexte plus global de la guerre de Cent Ans. En effet, si Henri de Trastamare est soutenu par la France, son opposant bénéficie, quant à lui, du soutien de la couronne d'Angleterre. Renommé Henri II après sa victoire contre son opposant, il accède au trône de Castille en 1369 et devient ainsi l'allié de Charles V de France. Les accords entre les deux royaumes prévoient une aide militaire, ce qui explique l'envoi ponctuel des navires et de forces armées de la couronne castillane à la France dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Les souverains de France se trouvent avantagés par cette alliance, puisque la Castille est la seule puissance maritime capable de défier l'Angleterre dans le golfe de Gascogne, terrain qui était alors dominé par la marine anglaise :

« [...] L'alliance signée avec la France en 1366 et 1367 fut solennellement ratifiée [par Henri II de Castille et Charles V de France]. Elle renouait en fait avec une longue tradition [...]. Dans les circonstances nouvelles qui suivaient le traité de Bretigny, elle était devenue la pièce maîtresse de la diplomatie internationale, en raison d'une part

---

<sup>12</sup> C'est ici que le roman du *Victorial* devient réellement important pour comprendre la mentalité de la noblesse castillane au XV<sup>e</sup> siècle. En effet, de nombreux historiens français ont utilisé cette source littéraire comme prisme d'étude, comme Jean Gautier Dalché, qui a utilisé le *Victorial* pour aborder la chevalerie castillane. Cela lui a permis de mettre en perspective les comportements et la mentalité des nobles de l'époque. L'historienne Virginie Dumanoir a plutôt étudié l'importance de l'idéologie et de l'imaginaire chevaleresque présents dans les romans de chevalerie de la fin du Moyen Âge. Vincent Serverat s'est aussi servi des faits relatés dans le *Victorial* pour mieux cerner l'image idéale du chevalier castillan.

<sup>13</sup> Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996, p. 106-107.

Pierre 1<sup>er</sup> est l'héritier légitime du trône de Castille. Henri, comte de Trastamare, est le fruit des amours illégitimes d'Alphonse XI et se présente comme opposant à son demi-frère pour succéder à son père.

<sup>14</sup> Peu de détails nous sont parvenus sur ces échanges militaires, si ce n'est les correspondances des deux monarques en 1388 et 1391 (voir la section des sources dans la bibliographie), et les faits rapportés dans le *Victorial* par Gutierre Díaz de Games.

de la situation géographique stratégique de la Castille sur l'échiquier européen, d'autre part et surtout parce que le royaume [...] est déjà dans l'axe des grandes puissances maritimes de l'Atlantique, capable de mettre en échec [...], les forces navales anglaises.<sup>15</sup> »

Néanmoins, si elle a engendré une alliance avec la France, la guerre civile de Castille a aussi provoqué une remise en question du rôle de sa chevalerie, tant au niveau social que politique<sup>16</sup>. En effet, derrière le conflit dynastique qui oppose le futur Henri II à son demi-frère, c'est la structure nobiliaire, et la relation que la noblesse entretient avec la royauté, qui est remise en question<sup>17</sup>. De ce fait, le sens de la révolution trastamare est de mettre un terme à la crise qui secoue la Castille durant le XIV<sup>e</sup> siècle par une réorganisation au sein de ses seigneurs :

« La plus significative [de ces réorganisations] est la création d'une nouvelle noblesse. [...] La première tâche des Trastamare a été de reconstituer la noblesse sur de nouvelles bases [...] en déléguant des pouvoirs et en créant des offices qui, à leur tour, procurent des revenus à leurs titulaires.<sup>18</sup> »

Par cette nouvelle mesure, Henri II s'assure la fidélité de ses nobles, via l'octroi de titres qui leur donnent accès à une subsistance, sans se déposséder lui-même<sup>19</sup>. C'est d'ailleurs une manière de faire que vont conserver ses successeurs en continuant la création de nouvelles seigneuries et de nouveaux titres de noblesse.

Cette réorganisation de la chevalerie castillane présente des changements de fond considérables dans ses principes et dans les relations qu'elle entretient avec la royauté. Toutefois, si la définition de la chevalerie apparaît de manière plus concrète avec les *Siete Partidas* d'Alphonse X, au XIII<sup>e</sup> siècle, c'est au XIV<sup>e</sup> siècle que celle-ci connaît une évolution sensible<sup>20</sup> grâce à l'influence du modèle français de chevalerie, qui s'implante en Castille suite aux échanges occasionnés entre chevaliers français et castillans par l'alliance entre les deux royaumes. C'est d'ailleurs sur les valeurs morales issues de ce

---

<sup>15</sup> Adeline Rucquoi, « Français et Castillans : une "internationale chevaleresque" », dans *La "France anglaise" au Moyen Âge ; actes du III<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes (Poitiers, 1986), section d'histoire médiévale et de philologie*, Paris, Éditions du C.T.H.S., t.1, 1988, p. 401-402.

<sup>16</sup> Perez, *op.cit.*, p. 106.

<sup>17</sup> Marie-Claude Gerbet l'explique de manière assez détaillée dans son livre *Les noblesses espagnoles au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*.

<sup>18</sup> Pérez, *op.cit.*, pp. 106-107.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>20</sup> Sans que ce soit un changement radical, on voit plutôt que c'est une évolution sur le très long terme dans le comportement noble recherché et les valeurs mises de l'avant.

modèle que se basent les comportements des chevaliers de l'époque du *Victorial* et du *Canarien*.

Ensuite, la question terminologique des pirates et des corsaires est un épineux problème de l'histoire maritime médiévale. En fait, cette problématique est sans fond, les deux termes étant utilisés comme synonymes au Moyen Âge en raison de l'absence d'une distinction légale claire. Il convient toutefois de spécifier que l'appellation « corsaire » n'est pas médiévale à proprement parler. De ce fait, afin d'éviter toute confusion avec le titre et les responsabilités du personnage connu de l'époque moderne, nous utiliserons dans ce mémoire le terme « *corsario* »<sup>21</sup>. La guerre de course, quant à elle, doit être comprise comme l'attaque en mer de bateaux ennemis, mais dont l'exercice ne comprend pas l'octroi automatique de lettres de marque par un souverain.

Les *corsarios* et les guerres de course prennent une place grandissante dans les politiques royales maritimes durant la guerre de Cent Ans. Cet intérêt est visible dans la présence de plus en plus fréquente de ces agents royaux en mer dans le golfe de Gascogne, la Manche et la mer du Nord. Il apparaît cependant évident que le *corsario* assume une fonction légale, puisqu'il agit en tant qu'auxiliaire de la politique du souverain qu'il sert. Il incarne ainsi une initiative politique d'ordre et « [...] un rudiment de morale de la

---

<sup>21</sup> Maria Teresa Ferrer Mallol a écrit un article très éclairant sur la guerre de course et la piraterie intitulé « Corso y piratería entre Mediterráneo y Atlántico en la Baja Edad Media ». Selon ses dires, compte tenu du prix exorbitant de l'entretien d'une flotte, et de l'impossibilité de contrôler de manière efficace l'ensemble de la côte Atlantique, les *corsarios* représentent un groupe qui pourrait être qualifié de paramilitaire. En effet, leurs actions complètent les initiatives royales en mer en période de guerre, ou peuvent œuvrer en son nom lorsque les flottes royales doivent se replier. Les *corsarios* sont alors perçus comme une ressource militaire permanente qui fournit l'État en navires et en soldats, mais dont le financement ne relève pas du gouvernement royal. Ils ont également ordre de se tenir prêts en tout temps pour la bataille. Étant donné le coût important de l'entretien d'une flotte, sous-entendant la construction de bateaux et l'embauche de forces armées, il est logique de conclure que seuls des gens riches, probablement des nobles, pouvaient ainsi être *corsarios*. Toutefois, le fait d'être *corsario* ne semble pas pourtant être un privilège de la noblesse espagnole. D'autre part, le terme espagnol *corsario* n'a pas la même signification que l'appellation française de corsaire. Si ce dernier désigne, dans un contexte d'époque moderne, le récipiendaire d'une lettre de course qui lui indique précisément ce qu'il peut faire ou non, cela ne semble pas être le cas du *corsario*, médiéval, dont les fonctions semblent nettement moins contrôlées. La seule qualité de ce dernier réside dans sa capacité à pouvoir combattre en mer pour le compte du roi, à moindre coût pour ce dernier.

Maria Teresa Ferrer Mallol, « Corso y piratería entre Mediterráneo y Atlántico en la Baja Edad Media », dans Manuel Gonzalez Jimenez, dir. *La Península ibérica entre el Mediterráneo y el Atlántico. Siglos XIII-XV, V Jornadas Hispano-Portuguesas de Historia Medieval (Cádiz 1-4 abril 2003)*, Cádiz, Servicio de Publicaciones - Sociedad Española de Estudios Medievales, 2006, pp. 255-256.

mer<sup>22</sup> ». Quant à la guerre de course, son application n'a pas eu pour effet de réduire les attaques aux ennemis du royaume. Au contraire, elle encourage les agressions de bateaux marchands, trop peu protégés à cet effet, créant ainsi une escalade d'attaques que rien ne peut réellement contenir.

En ce qui concerne les lettres de marque, l'œuvre *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Âge*, de Michel Mollat, souligne que l'appellation apparaît dans les années 1470<sup>23</sup>. Cela laisse donc penser que le mécanisme de l'attribution royale des lettres de marque, de même que la dynamique des guerres de course, tendent à se mettre en place plutôt dans les dernières décennies du Moyen Âge. Dans le cadre de la présente recherche, soulignons que l'émission de tels documents n'est pas encore monnaie courante au tournant du XV<sup>e</sup> siècle et demeure absente des textes du *Victorial* et du *Canarien* ; les deux protagonistes ne partent en mer avec ni plus ni moins qu'une bénédiction royale.

Quant à la piraterie, elle est une calamité endémique qui touche le transport maritime depuis l'Antiquité. Sans qu'elle ait été absente dans l'espace atlantique, sa présence devient plus transparente durant la guerre de Cent Ans, alors que la rivalité dans le golfe de Gascogne entre la France et l'Angleterre encourage les actes de piraterie<sup>24</sup>. Celle-ci profite ainsi des zones grises de la diplomatie pour s'épanouir et nourrir les antagonismes entre les différents peuples :

« [...] resultaba difícil separar la nacionalidad del navío del origen de los mercaderes, así como hacer respetar los límites cronológicos, geográficos o de cantidad expresados en las licencias monárquicas.<sup>25</sup> »

---

<sup>22</sup> Michel Mollat, *La vie quotidienne des gens de mer en Atlantique (11<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Hachette, 1983, p. 177.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>24</sup> Michel Bochaca, Beatriz Arizaga et Mathias Tranchant. « La violence en mer et dans les ports du Golfe de Gascogne à la fin du Moyen Âge : bilan et perspectives de recherche », dans Mickaël Augeron et Mathias Tranchant, dir. *La violence et la mer : dans l'espace atlantique (XII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) : actes du colloque international organisé par l'Université de La Rochelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 37.

<sup>25</sup> Eduardo Aznar Vallejo, « La guerra naval en Castilla durante la baja Edad media. Perspectivas historiográficas e investigadoras », *En la España medieval*, n°32 (2009), p. 49. Traduction libre du castillan au français ; « [ce qui] rendait difficile la distinction entre la nationalité du bateau et l'origine des marchands, de même que l'application du respect des limites chronologiques, géographiques ou autres expressions quantitatives des permissions monarchiques. »

Le terme est lui-même très large et imprécis. Au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, le « pirate » désigne surtout les étrangers responsables d'agressions en mer. En effet, les divers royaumes occidentaux cherchent activement à se défendre des ennemis extérieurs, que ce soit dans l'application de mentions légales, ou dans l'exercice de sanctions punitives. En comparaison, les procédures contre les individus attaquant leur propre pays sont peu nombreuses<sup>26</sup>.

Il demeure que les activités de piraterie et la guerre de course sont les fruits des rivalités et des griefs entre pays voisins. Les oppositions entre les souverains nourrissent l'animosité qui existe dans les villes portuaires, engendrant des animosités entre les marins de différents royaumes qui s'y côtoient<sup>27</sup>. La loyauté de ces marins vient alimenter les combats pour la défense d'intérêts économiques ou nationaux par l'exercice de la vengeance. Cette fidélité est illustrée dans les motifs de représailles du chevalier Pero Niño, personnage central du *Victorial*, d'attaquer les côtes anglaises. Ces actions lui ont probablement valu d'être perçu comme un pirate par les Anglais. En contrepartie, Gutierre Daz de Games, biographe de Pero Niño, désigne l'anglais Harry Pay non comme un *corsario*, mais bien comme un pirate au début du XV<sup>e</sup> siècle. L'auteur du *Victorial* laisse en effet transparaître son dégoût pour l'immoralité des actions de l'Anglais dans son récit :

« [...] un chevalier nommé Harry Pay qui faisait le corsaire avec nombre de navires, pillant tous les bâtiments de France et d'Espagne. [...] Cet Harry Pay avait incendié Gijón et Finisterre. Il causa beaucoup d'autres dommages en Castille, faisant de nombreux prisonniers pour les mettre à rançon. Bien que d'autres navires armés d'Angleterre fissent la course, c'est lui qui la pratiquait le plus constamment.<sup>28</sup> »

Pirate et corsaire sont donc des termes interchangeables durant le Moyen Âge tardif, non seulement parce qu'il n'existe pas de définitions légales fixes, mais aussi parce que

---

<sup>26</sup> Marc Russon, *Lescôtes guerrières ; mers, guerres et pouvoirs au Moyen Âge (France – façade océaniques 13<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes., 2004, p. 303-304.

<sup>27</sup> Bochaca *et al*, *op.cit.*, p. 37.

<sup>28</sup> Gutierre Díaz de Games, *Le Victorial. Chronique de Don Pero Niño, comte de Buelna (1378-1453)*, traduit du castillan par Jean Gauthier Dalché, Brepols publishers, Turnhout, 2001, pp. 218-219.

La version originale en castillan n'apporte pas plus de précisions quant au terme de corsaire ou « corsario » en espagnol. Par contre, le texte castillan ne parle pas de « course », mais du fait que les bateaux quittaient l'Angleterre armés et que, de tous, Harry Pay est l'Anglais qui pratiquait le plus d'attaques maritimes armées : « E aunque otros navíos andavan armados de Inglaterra, aquél era el [Harry Pay] que más lo continuava. » (« Même si d'autres navires anglais étaient armés, c'était lui [Harry Pay] qui le faisait le plus ») Gutierre Díaz de Games *El Victorial*, [Le Victorial], nouv. éd. rev. et aug. par Rafael Beltrán Llevador, Madrid, Biblioteca clásica de la Real Academia Española, 2014, p. 255.

ces appellations traduisent un parti pris. Gardons en tête la distinction suivante : le corsaire, plutôt *corsario* ici, agit en tant qu'agent de la politique royale en mer, alors que la piraterie demeure une nuisance pour le trafic du Ponant. Ces deux figures sont présentes dans le *Victorial*, comme nous le verrons plus tard.

## Tout le monde à bord !

La présente étude se divise en trois chapitres. Le premier couvre les fondements de l'alliance franco-castillane, qui demeure complexe dans les rapports qu'elle a engendrés. La Castille a beaucoup profité de sa relation avec la couronne de France pour stabiliser l'avènement de la dynastie Trastamare et assurer mise en place de la révolution du même nom. D'autre part, la noblesse de Castille semble avoir bénéficié de la bonne entente entre les deux souverains, tant au niveau de l'épanouissement de carrières militaires que dans l'intégration de modèles chevaleresques dans sa formation.

Le deuxième chapitre offre d'abord une définition de la chevalerie de Castille au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, dans le but de poursuivre sur les liens entre les nobles et la royauté. La question des liens entre le roi et ses *corsarios* permet d'approfondir la réflexion sur la noblesse dans le dernier siècle de l'époque médiévale. Les questions qui sont au cœur de cette partie du texte sont les suivantes : qui sont les chevaliers qui s'illustrent en mer ? En quoi leurs actions s'apparent-elles ou se différencient-elles de la noblesse terrienne ? Cette chevalerie « maritime » a-t-elle un prestige équivalent ? Ces questionnements permettent ensuite de renchérir sur la perception de la violence en mer et de présenter les impacts géographiques et juridiques qui en ont résulté.

Le dernier chapitre propose une étude des sources littéraires utilisées pour cette recherche. Le *Victorial*, en tant que première biographie chevaleresque écrite en castillan, fournit un bon panorama des relations entre la noblesse de France et de Castille au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, et donne une bonne idée des comportements nobiliaires valorisés à l'époque. Il fait aussi office de références concernant les connaissances médiévales relatives à la navigation et aux territoires en Atlantique. Quant au *Canarien*, ouvrage contemporain au *Victorial* qui relate la conquête des Canaries, son analyse a pour but de servir de miroir au portrait que Gutierre Díaz de Games dresse de la chevalerie et ce, par l'étude du comportement de son protagoniste, Jean de Béthencourt.

## Chapitre 1. L'amitié politique entre la France et la Castille

La présente étude du texte du *Victorial* veut aider à la compréhension de l'intérêt de la noblesse de Castille pour la mer. Elle questionne la transposition des codes de la chevalerie traditionnelle dans le monde maritime, tel qu'il a été vu et vécu au Moyen Âge. Le présent chapitre vise à brosser un tableau des relations entre la France et la Castille dans le cadre de la guerre de Cent Ans. Retraçant d'abord l'origine du traité diplomatique entre les deux royaumes et les particularités de l'alliance franco-castillane, l'attention se porte ensuite sur les impacts de cette amitié politique sur la chevalerie de Castille, pour ensuite voir l'étendue de l'influence des valeurs chevaleresques françaises sur la transformation de la noblesse castillane avec la révolution trastamare.

### L'alliance franco-castillane

Le Traité de Tolède, signé entre Henri II de Castille et Charles V de France le 20 novembre 1368, comporte plusieurs points dans le but de créer une alliance forte entre les deux couronnes basée sur une entraide militaire : « [...] las guerras se consideran comunes y ninguna de las partes puede concertar treguas sin consentimiento de la recíproca [...] »<sup>29</sup> Le traité d'alliance a été ratifié par les successeurs des deux souverains, sans que des modifications majeures soient apportées, jusqu'à la régence sous la minorité de Jean II de Castille<sup>30</sup>. Ce lien diplomatique entre la France et la Castille semble avoir été le fruit de la volonté des deux souverains, qui y voient une amitié de circonstance profitable pour chaque parti.

De ce fait, à plusieurs reprises, les Castillans se portent au secours du roi de France tout au long de la guerre de Cent Ans. Toutefois, les relations entre Charles VI et Henri III sont mal connues, en raison des carences archivistiques qui caractérisent les seize années de règne du troisième Trastamare<sup>31</sup>. En effet, la chronique royale de Pero López de Ayala ne couvre que les six premières années de pouvoir. Les faits postérieurs à 1396 reposent

---

<sup>29</sup> Suárez Fernández, *Navegación y comercio ...*, op.cit., p. 21.

Traduction libre du castillan au français : « Les guerres [qui se présentaient à la France ou à la Castille] furent considérées communes et aucun des deux partis ne pouvaient signer de trêves sans le consentement de son allié [...] »

<sup>30</sup> La régence a été assurée par la mère du roi, Catherine de Lancastre, et l'oncle de ce dernier, Ferdinand 1<sup>er</sup> d'Aragon de 1406 à 1418.

<sup>31</sup> Henri III de Castille a régné de 1390 à 1406.

sur la correspondance que le souverain entretient avec Charles VI<sup>32</sup>, de même que sur les récits du *Victorial* et du *Canarien*. Il est donc difficile de voir concrètement l'évolution des alliances entre les deux royaumes au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, de même que la relation entretenue par les souverains.

La tendance historiographique actuelle veut inscrire l'attitude diplomatique d'Henri III avec la France en continuité avec ses prédécesseurs en spéculant sur le maintien d'une relation harmonieuse avec son allié français. Sans que cela puisse être totalement faux, cette affirmation manque de nuance. En effet, placer Henri III dans la même lignée politique que les rois antérieurs revient aussi à mettre de côté le contexte militaire et diplomatique que la Castille a connu sous le troisième roi Trastamare. Par extension, cela complique véritablement l'étude des accords militaires maritimes entre les deux couronnes, notamment au niveau de la participation des chevaliers d'Henri III dans les expéditions en mer et de l'ampleur de l'aide militaire que la Castille a fournie à la France. Néanmoins, pour les besoins de la présente étude, nous allons abonder dans le sens de l'historiographie contemporaine et conclure que les deux souverains observent une relation politique amicale.

La correspondance entre Charles VI et Henri III permet toutefois de confirmer que des demandes de soutiens militaires ont bel et bien été formulées<sup>33</sup>. Cependant, ces demandes ne sont appuyées par aucun document notarié qui pourrait donner des détails relatifs à la préparation des bateaux ou aux convois envoyés en France. C'est justement de là que le *Victorial* tire son importance, puisqu'il vient combler ces lacunes en tant que

---

<sup>32</sup> La biographie d'Henri III, incluse dans l'œuvre de Pedro Lopez de Ayala sur les règnes de Pierre Ier les trois premiers souverains Trastamare, est disponible à la Bibliothèque nationale d'Espagne sous la cote MSS/18224, alors que les correspondances entre Charles VI et Henri III sont conservées aux Archives nationales de France sous les cotes J/603/63-69 bis. Une version éditée d'une version produite au XVIII<sup>e</sup> siècle existe :

Pedro López de Ayala, *Crónicas de los Reyes de Castilla Don Pedro, Don Enrique II, Don Juan I, Don Enrique III, tomo II que contiene las de Don Enrique II. D. Juan I y D. Enrique III.*, Madrid, Imprenta de Don Antonio de Sancha, 1780 [1997], Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, pp. 345-584.

<sup>33</sup> Voir les cotes des Archives nationales de France citées dans la précédente note en bas de page. La relation épistolaire entre les deux souverains prend forme lorsque Charles VI envoie une première lettre à Henri III, datée du 10 mars 1386, pour souligner l'importance de l'alliance entre la couronne de France et son allié, le roi de Castille. La dernière missive présente dans les archives françaises entre les deux souverains, en date du 8 mai 1391, confirme l'envoi par Henri III des galées demandées par le roi de France. Si la confirmation de la création de ce contingent armé castillan en France n'est corroborée par aucun autre document notarié, elle correspond néanmoins, au niveau chronologique, au départ de Pero Niño pour le royaume de Charles VI.

source maritime. En effet, malgré qu'elle soit une œuvre littéraire, la biographie de Pero Niño permet de donner un aperçu de la concorde entre la France et la Castille, mais aussi de rendre compte de la bonne entente entre chevaliers castillans et français<sup>34</sup>.

## Les impacts sur la noblesse

Les noblesses de France et de Castille bénéficient véritablement de ces bons rapports. Ce contexte favorable offre aux chevaliers castillans une ouverture relative des frontières et une occasion d'accéder à une carrière militaire dans le royaume de Charles VI dès les premières années du XV<sup>e</sup> siècle :

« Le traité d'alliance signée en 1408 par les représentants du roi de France avec les tuteurs du jeune [Jean] II prévoira ainsi pour la première fois la possibilité pour les sujets de ce dernier d'aller librement et individuellement tenter leur fortune dans le métier des armes en France.<sup>35</sup> »

Les chevaliers de Castille deviennent ainsi de véritables aventuriers<sup>36</sup> à la recherche de fortune personnelle<sup>37</sup>.

Jean de Vienne et Bertrand du Guesclin, le premier étant amiral, l'autre connétable de France, sont des personnages connus du monde maritime médiéval durant la guerre de Cent Ans. Leur capacité à naviguer entre les différentes diplomaties contribue au maintien des bons liens entre les deux souverains par la coordination des relations sur les mers<sup>38</sup>. Cependant, si leurs noms reviennent à maintes reprises comme participants aux ambassades françaises en Castille, ils ne font pas partie des bénéficiaires des largesses du souverain Trastamare<sup>39</sup>. Quant aux amiraux castillans au service de Charles VI, ils ne semblent pas obtenir davantage de richesses de la part de la couronne de France<sup>40</sup>. De ce

---

<sup>34</sup> Outre son amitié et sa collaboration avec le seigneur Charles de Savoisy, la bonne entente entre Pero Niño et les chevaliers français est un fait que son porte-étendard souligne à grands traits lors de leur passage à Paris. Il insiste même sur la protection que certains seigneurs lui offrent, notamment le duc d'Orléans. On peut penser que le fait que Games mette cette cordialité en lumière n'est certainement pas anodin, mais elle démontre néanmoins une volonté d'illustrer l'amitié entre son maître et ses homologues français.

<sup>35</sup> Rucquoi, « Français et Castillans ... », *op.cit.*, p. 407.

<sup>36</sup> Rucquoi utilise l'expression « chevalier aventurier » pour souligner le caractère téméraire dont les chevaliers font preuve dans leurs recherches de bénéfices personnels auprès du roi. Bien que la nuance soit légère entre le serviteur de la couronne et le « chevalier aventurier », il semblerait que, pour l'auteur, il y ait une évolution dans les ambitions des nobles à la fin du Moyen Âge.

<sup>37</sup> Rucquoi, « Français et Castillans ... », *op.cit.*, p. 407.

<sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 403-404.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 404.

<sup>40</sup> *Ibidem.*

fait, nous pouvons en déduire que la fidélité des chevaliers va avant tout au souverain de leur pays, qui est réellement en mesure de répondre à leurs ambitions.

Il est effectivement assez rare qu'un noble décide de s'établir définitivement dans un royaume qui lui est étranger et qu'il puisse y obtenir des titres et des terres<sup>41</sup>. Robert de Braquemont, chambellan du duc d'Orléans, puis ambassadeur de France auprès d'Henri III de Castille, demeure un cas exceptionnel de ce genre. Ayant servi le roi de Castille pendant plusieurs années, il concrétise son établissement par un mariage avec une femme issue d'une famille castillane de bon rang et obtient ainsi des terres sur lesquelles ses descendants ont établi leurs racines<sup>42</sup>. En comparaison, Pero Niño illustre un exemple classique de chevalier ayant réussi une belle carrière en France. En effet, le fait qu'il ait servi le roi de France dans le contexte des accords avec Henri III ne l'empêche pas de retourner dans son pays lorsque son roi le réclame, malgré des promesses de mariage<sup>43</sup> et la protection du duc d'Orléans<sup>44</sup>. Ces allégeances étrangères représentent ainsi des tremplins prometteurs en termes d'ascension sociale et de rentabilité par les missions militaires qu'elles proposent. Dès lors,

« la France se présente [...] comme un pays qui prise les armes et respecte rites et cérémonies. Les chevaliers espagnols à la recherche d'aventures la considèrent donc comme un point de passage obligatoire et cherchent à se mesurer à ses ressortissants. Ils en ressortent naturellement vainqueurs.<sup>45</sup> »

En effet, c'est grâce à ses exploits guerriers que Pero Niño a pu être le beau-frère du connétable de Castille, Ruy López Dávalos, par ses premières noces, pour ensuite intégrer la famille royale élargie du Portugal par son second mariage. Quant à Jean de Béthencourt, il a pu prétendre à un titre royal par la conquête de nouveaux territoires profitables à la couronne castillane<sup>46</sup>.

---

<sup>41</sup> Rucquoi, « Français et Castillans ... », *op.cit.*, p. 404.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>43</sup> Pero Niño avait vraisemblablement fomenté un projet de mariage avec la veuve de feu l'amiral de France, Renaud de Trie. Ce projet tombera finalement à l'eau avec le retour du chevalier castillan dans son pays natal. Nous reviendrons sur ce point dans le troisième chapitre du présent travail.

<sup>44</sup> Games, *op.cit.*, p. 235.

<sup>45</sup> Adeline Rucquoi, « De Jeanne d'Arc à Isabelle la Catholique : l'image de la France en Castille au XV<sup>e</sup> siècle », *Journal des savants*, [en ligne], vol. 1 (1990), p. 158.

<sup>46</sup> Rucquoi, « Français et Castillans ... », *op.cit.*, p. 417.

Daumet souligne que c'est notamment sous Jean II de Castille que les membres de la petite noblesse profitent de l'ouverture des relations avec la France pour voguer au service du souverain français. Ils y voient une possibilité d'accéder à une carrière militaire plus prometteuse que dans leur propre pays<sup>47</sup>. D'autant plus que la Castille connaît à l'époque de la régence, au début du règne de Jean II, limite les ambitions personnelles des membres moins influents de la noblesse. En comparaison, le royaume de France semble avoir une situation politique plus stable, le règne du roi Charles ayant été particulièrement long malgré sa maladie. De ce fait, cette participation des chevaliers castillans en France a nécessité une forte fidélité de leur part à leur roi ;

« [...] le roi de Castille promettait de fournir des galées, des nefes et des hommes d'armes aux frais du roi de France [...]. Les capitaines espagnols devaient prêter serment de servir loyalement ; en outre, les sujets de Jean [II] pouvaient prendre librement du service dans les armées françaises.<sup>48</sup> »

D'autre part, l'alliance militaire avec la France ne se fait pas de manière unilatérale. Elle a également été profitable à la couronne de Castille lors de la guerre contre les territoires musulmans de 1409, au sud de la Péninsule ibérique<sup>49</sup>. De puissants seigneurs, tels que Louis II, duc de Bourbon et membre du conseil de la régence royale française<sup>50</sup>, se joignent à la bataille<sup>51</sup> avec leurs hommes, afin de combattre les musulmans sur terre comme sur mer.

L'alliance politique entre la France et la Castille bénéficie donc aux deux royaumes et permet d'ouvrir de nouveaux horizons pour la chevalerie castillane, plus particulièrement pour les chevaliers de naissance plus humble. Il ne faut toutefois pas se leurrer ; la fidélité des chevaliers de Castille demeure à leur roi, puisque le souverain de France ne les voit pas comme les égaux de ses propres chevaliers, malgré que ce dernier leur offre ses bonnes grâces. Il reste que l'intérêt pour la France ne se situe pas seulement

---

<sup>47</sup> Georges Daumet, *Études sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV<sup>e</sup> siècle et au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie Émile Bouillon Éditeur, 1898, p. 69.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>49</sup> Rucquoi, « De Jeanne d'Arc à Isabelle la Catholique ... », *op.cit.*, p. 155.

<sup>50</sup> Le conseil de régence a été mis en place en raison des accès de folie de Charles VI de France dès 1392. Outre Louis II, duc de Bourbon, le conseil est composé de Philippe II, duc de Bourgogne, Jean de Berry et Louis d'Orléans, frère du roi. Les trois premiers étant les oncles du roi, ils ont également fait partie du conseil de régence lors de la minorité de ce dernier.

<sup>51</sup> Rucquoi, « Français et Castillans ... », *op.cit.*, p. 406.

dans les occasions militaires qu'elle propose, mais aussi dans l'influence culturelle qu'elle exerce sur la chevalerie castillane.

## L'influence des valeurs chevaleresques françaises

Cette alliance amène aussi, comme autre conséquence significative, un changement dans les mentalités de la chevalerie castillane. Dire qu'il s'agit ici d'une rupture est un peu excessif, voire anachronique. Pourtant, le côtoiement et les échanges au sein des noblesses des deux pays permettent un partage de valeurs et de comportements qui sont compris entre les deux royaumes, et qui s'appliquent au-delà des frontières dès le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>.

Ce bagage de valeurs s'applique autant aux combats terrestres que maritimes. Michel Mollat soutient que la guerre navale, dès lors qu'elle est mise au service du roi, reprend la morale chevaleresque pour guider les actes de ceux qui combattent en mer<sup>53</sup>. La piraterie est alors condamnée, car elle incarne la couardise et la félonie dans le contexte maritime. Le banditisme en mer est d'autant plus mal vu, étant donné qu'il déshonore la guerre de course et les chevaliers qui la pratiquent pour le compte de leur roi<sup>54</sup>. De ce fait, cet idéal chevaleresque concret va profondément marquer l'image du chevalier et se nourrir aux sources d'un corpus littéraire et culturel principalement français. Dans les premières années du XV<sup>e</sup> siècle, Gutierre Díaz de Games dit d'un bon chevalier qu'il se doit d'être

« [...] circonspect et prudent, juste quand il juge, modéré et mesuré, fort et courageux. [...], il doit avoir grande foi en Dieu, vivre dans l'attente de sa gloire avec l'espoir d'obtenir la récompense du bien qu'il aura fait, et être charitable. Grâce aux bons chevaliers, le roi et le royaume sont honorés, soutenus, défendus et protégés : [...].<sup>55</sup> »

Ce modèle est d'autant plus intéressant qu'il est partagé entre Castellans et Français, qui prennent part aux mêmes batailles et combattent les mêmes ennemis : « un ennemi qui est d'abord [...] le roi d'Angleterre et ses alliés sur terre ou sur mer.<sup>56</sup> » Mise à part la proximité physique des aristocrates des deux couronnes, c'est aussi l'intérêt des nobles castillans pour les coutumes, la littérature et l'univers chevaleresque français qui va

---

<sup>52</sup> Rucquoi, « Français et Castellans ... », *op.cit.*, p. 409-410.

<sup>53</sup> Mollat, *La vie quotidienne ...*, *op.cit.*, p. 173.

<sup>54</sup> *Ibid.*, pp. 173-174.

<sup>55</sup> Jean Gautier Dalché, « La chevalerie et le chevalier dans le *Victorial* », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 149.

<sup>56</sup> Rucquoi, « Français et Castellans ... », *op.cit.*, p. 416.

favoriser leur rapprochement avec le royaume voisin. Les échanges culturels entre la France et la Castille vont aussi impliquer une meilleure connaissance de la dynamique politique française<sup>57</sup>. De ce fait, l'ère d'amitié très chaleureuse entre les deux couronnes facilite l'intégration des valeurs chevaleresques françaises et explique la vision particulièrement positive qui est faite des Français dans le *Victorial* lors du passage de Pero Niño en France<sup>58</sup>. Les compatriotes de Charles de Savoisy<sup>59</sup> sont ainsi décrits comme des individus cultivés, élégants, généreux, courtois, « [...] très portés sur l'amour [...]»<sup>60</sup>

En plus d'une influence politique, qui se fait sentir dès la signature des premiers accords entre les deux royaumes, des ouvrages de la littérature française apparaissent dans l'éducation de l'aristocratie de Castille au XV<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci sont visibles par « [...] les traductions et ouvrages en français des bibliothèques castillanes.<sup>61</sup> » Les premières œuvres à avoir été traduites en castillan, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, sont vraisemblablement celles du cycle arthurien<sup>62</sup>. De plus, par la traduction des classiques de la littérature française, des personnages chevaleresques français, par exemple Jacques de Lalaing, sont dès lors connus de la noblesse de Castille<sup>63</sup>.

Dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, on voit également l'apparition de traités comparant les titres de noblesse et leur valeur en Espagne et ailleurs<sup>64</sup>. Dès lors, dire que la chevalerie de Castille se francise serait une affirmation drastique et simpliste, mais l'influence française se fait certainement sentir. Il s'agit essentiellement d'une adaptation des habitudes chevaleresques françaises, véhiculées notamment par les biographies chevaleresques, aux manières de la chevalerie castillane.

---

<sup>57</sup> Rucquoi, « De Jeanne d'Arc à Isabelle la Catholique ... », *op.cit.*, p. 160.

<sup>58</sup> Marie de Meñaca, « Cosmografía de la caballería con algunos apuntes sobre el *Victorial* », dans Jean-Pierre Sanchez, dir. *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp.203-204.

<sup>59</sup> Noble français avec qui Pero Niño se lie d'amitié.

<sup>60</sup> Games, *op.cit.*, p. 228.

<sup>61</sup> Rucquoi, « Français et Castillans ... », *op.cit.*, p. 418.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>63</sup> Rafael Beltrán Llavador, « Imágenes de servicio, cortesía y clerecía en la biografía caballeresca medieval : del mundo francés al castellano », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 133.

<sup>64</sup> Rucquoi, « De Jeanne d'Arc à Isabelle la Catholique ... », *op.cit.*, p. 159.

Marie-Claude Gerbet souligne également la croissance de l'intérêt de la noblesse pour les lettres :

« [à] l'époque des Trastamare la noblesse, de mœurs rudes, commença à se policer et à manifester des préoccupations intellectuelles. Les hautes fonctions administratives exercées par certains nobles incitaient à étudier. [...] Non seulement [la noblesse] était mécène, mais elle trouva en son sein de grands écrivains<sup>65</sup>. »

En effet, certains auteurs castillans, dont Don Juan Manuel, avec son ouvrage *Libros de los estados*, ont d'ailleurs fait le pont entre le chevalier et l'intellectuel nobiliaire en rendant hommage à une vision de la chevalerie qui est embellie par la multiplication de romans chevaleresques<sup>66</sup>. L'influence des valeurs de la chevalerie française sur l'évolution du comportement militaire de leurs alliés a aussi profondément inspiré la vie de cour, qui arrive beaucoup plus tardivement en Castille. Son modèle, soit la cour du roi de France, telle que décrite au tournant du XV<sup>e</sup> siècle par Games dans le *Victorial*, fait partager la maîtrise des arts de la guerre à l'amour pour l'intellect<sup>67</sup>.

Cet imaginaire chevaleresque, à mi-chemin entre la réalité militaire et l'idéal de l'amour courtois, est présent dès le début du *Victorial*. En effet, Games brosse un portrait du chevalier dans lequel il insiste sur les chevaliers en tant qu'élite combattante de leur société. De ce fait, ils doivent se démarquer par leur notion de justice<sup>68</sup>. Marie de Meñaca paraphrase Don Juan Manuel pour faire ressortir les valeurs chevaleresques castillanes, qui font écho aux romans chevaleresques du cycle arthurien en prônant un comportement d'exception au sein de la chevalerie :

« Sobre el origen de la caballería, siguen todos el mismo esquema que veíamos cuando adoctrinaba la Dame du Lac a Lancelot, a saber la perversión de la sociedad humana : «"Disminuyeron la caridad, la lealtad, la justicia, y la verdad en el mundo. Y comenzaron la enemistad, la deslealtad, la injuria y la falsedad, y por resto cundió el error y la perturbación en el pueblo de Dios." Para remediarlo, "cuando en el mundo cundió el menosprecio de la justicia" fue precioso escoger entre mil (miles), el mejor. <sup>69</sup> »

---

<sup>65</sup> Marie-Claude Gerbet, *Les noblesses espagnoles au Moyen Âge (11<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin Éditeur, p. 118.

<sup>66</sup> *Ibidem*.

<sup>67</sup> Beltrán Llavador, « Imágenes de servicio ... », *op.cit.*, p. 139.

<sup>68</sup> Games, *op.cit.*, p. 69.

<sup>69</sup> Meñaca, *op.cit.*, p. 168. Traduction libre du castillan au français : « Pour ce qui est des origines de la chevalerie, elles suivent toutes le même thème que nous avons vu avec l'endoctrinement de Lancelot du Lac par la Dame du Lac, à savoir la perversion de la société humaine : "Ils [probablement en référence aux

Toutefois, si l'intérêt croissant pour les lettres représente la véritable nouveauté introduite dans la formation des chevaliers au XV<sup>e</sup> siècle, c'est par l'exercice des armes que les chevaliers d'Henri III de Castille se définissent encore.

Retenons donc que les échanges entre la France et la Castille, au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, soulignent une entente politique harmonieuse. Ainsi, dans le cadre de cette alliance, les nobles castillans ont la possibilité de réaliser des exploits militaires, en démontrant leur maîtrise des armes pour la couronne française. De ce fait, ces chevaliers, dont certains s'accomplissent en mer, participent à la réalité politique et à la diplomatie entre leurs souverains. À l'instar de Pero Niño, Bertrand du Guesclin et Robert de Braquemont sont d'autres exemples de chevaliers pour qui cette opportunité a été très profitable. De plus, l'alliance franco-castillane a certainement été bénéfique à l'évolution de la mentalité chevaleresque de la noblesse de Castille. En effet, la chevalerie du tournant du XV<sup>e</sup> siècle s'imprègne des valeurs françaises, telles la loyauté et la bravoure, qui concordent aux transformations structurelles de la révolution trastamare. Pour son homologue castillan, la chevalerie française incarne un modèle concret et devient aussi un idéal théorique, voire spirituel, qui trouve dans le genre littéraire des biographies chevaleresques, tel le *Victorial*, un véhicule efficace et approprié à l'éducation des chevaliers des rois Trastamare.

---

hommes] abaissèrent la charité, la loyauté, la justice, et la vérité dans le monde. Et ils commencèrent l'inimitié, la déloyauté et le mensonge, et ainsi se répandirent l'erreur et la perturbation dans le peuple de Dieu". Pour y remédier, "alors que dans le monde se répandaient le mépris de la justice", il fut précieux de choisir entre mille, le meilleur. »

## Chapitre 2. Le contexte d'écriture : la guerre de Cent Ans

La guerre de Cent Ans a grandement contribué à faire évoluer les relations entre le roi et la noblesse en Castille. Ce conflit a également redéfini les statuts nobiliaires, de même que les dynamiques au sein de l'aristocratie. La scène maritime, qui se développe de plus en plus au niveau juridique et technique durant le conflit, modifie la vision de la guerre et de ses principaux acteurs. De même, avec l'ouverture sur l'océan vient le développement d'un corpus de lois qui devient nécessaire pour réguler la violence en mer. Le présent chapitre cherche à aborder le sujet de la noblesse castillane et sa relation à la mer en quatre points. D'abord, comment se définit la noblesse à l'époque du *Victorial* et du *Canarien* ? Ensuite, quel impact cela a-t-il sur sa relation avec la royauté ? Quelles sont les relations entretenues entre le roi et les *corsarios* durant la guerre de Cent Ans ? Enfin, qu'en est-il de la violence en mer durant le conflit franco-anglais ?

### La noblesse de Castille

#### Vers une nouvelle définition ?

Comme il a été vu, la guerre de succession entre Henri de Trastamare et Pierre 1<sup>er</sup> a débouché sur une restructuration du rôle et de la définition de la noblesse orchestrée par Henri II. Ce dernier, fort de son alliance avec la France, a largement bénéficié du modèle chevaleresque français pour effectuer cette réorganisation sociale.

Cependant, comment s'est construit cet idéal français de chevalerie qui a tant inspiré les Castellans ? Tout d'abord, il découle de l'association, puis de la fusion de la noblesse et de la chevalerie entre les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Pour l'historien Dominique Barthélemy, le rapprochement entre *miles* et *nobilis*<sup>70</sup> s'effectue de manière plus subtile dès le X<sup>e</sup>, voire dès le IX<sup>e</sup> siècle. En effet, l'usage commun des deux titres se fait dès lors de manière plus fréquente, et traduit une liaison entre la noblesse par le sang et la noblesse par les armes :

« La noblesse est de naissance, de parenté ; la chevalerie est de carrière, d'activité, une énergie virile. L'idéal est évidemment qu'elles se conjoignent, que la chevalerie d'un homme soit à la hauteur de sa noblesse, afin qu'il ne dégénère pas. [...] il faut aussi

---

<sup>70</sup> Nous pourrions traduire *miles* par soldat, alors que *nobilis* fait davantage référence aux nobles.

s'impliquer chevaleresquement dans des solidarités lignagères et dans toutes les institutions [sociales et publiques] où jouent aussi les liens vassaliques<sup>71</sup>. »

Ensuite, selon l'historien Jean Flori, c'est par l'assimilation de la chevalerie à l'aristocratie que s'élabore un comportement valorisant « [...] la prouesse, la vaillance, la renommée, la gloire, mais aussi la courtoisie, le goût du jeu.<sup>72</sup> » Barthélemy conclut, quant à lui, que c'est un groupe social qui se valorise par l'exercice militaire, dont les membres en tirent non seulement leur définition, mais aussi une potentielle élévation sociale<sup>73</sup>.

Malgré la montée d'un intérêt pour les idéaux intellectuels français au XV<sup>e</sup> siècle, la renommée du chevalier castillan repose toujours sur ses exploits militaires. De même, c'est l'importance du caractère héréditaire, par le legs d'un patrimoine mobile et de droits, qui désigne encore le chevalier à l'époque du *Victorial*. Ces droits, impliquant la transmission du titre et des terres par primogéniture masculine, sont jumelés à une instruction des armes dès le plus jeune âge. Cette prépondérance des armes sur les lettres est d'ailleurs visible dans la formation de Pero Niño, comme le démontre Games dans la première partie du *Victorial*<sup>74</sup>. Cependant, la littérature chevaleresque tend à mettre de l'avant la noblesse<sup>75</sup> du comportement et du cœur, plutôt que la pureté du sang pour distinguer le vrai chevalier<sup>76</sup>.

La valorisation des armes chez les chevaliers explique, par ailleurs, l'importance encore significative des tournois, que ce soit dans leur imaginaire ou dans leur réalité. Ces démonstrations de force « [...] [permettent] à la noblesse de faire étalage en public de sa puissance que de sa connaissance d'un rituel précis.<sup>77</sup> » Games les intègre à son récit lors de la naissance du fils d'Henri III et lors du passage de Pero Niño à la cour du roi de France. En contrepartie, les passages réservés aux tournois dans *le Canarien* sont restreints au séjour de Béthencourt à la cour d'Henri III. De plus, à la différence de Pero Niño, Jean de Béthencourt ne prend pas part à ces joutes. Nous pourrions bien évidemment nous

---

<sup>71</sup> Dominique Barthélemy, *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1997, p. 187.

<sup>72</sup> Jean Flori, *L'essor de la chevalerie, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1986, p. 337.

<sup>73</sup> Barthélemy, *op.cit.*, p. 239.

<sup>74</sup> Games, *op.cit.*, p. 94.

<sup>75</sup> Dans le sens moral du terme.

<sup>76</sup> Meñaca, *op.cit.*, p. 177.

<sup>77</sup> Gerbet, *Les noblesses espagnoles ..., op.cit.*, p. 213.

interroger sur l'abstention du seigneur de Grainville-la-Teinturière de se joindre aux célébrations. Contrairement à Pero Niño, qui profite des tournois pour souligner sa qualité de chevalier en incarnant la puissance d'Henri III par la force dont il fait preuve dans ces combats, Béthencourt vient à la cour du troisième Trastamare sur une initiative personnelle qui répond davantage à des motifs économiques que politiques. En effet, il espère obtenir du financement et le soutien royal pour son entreprise aux Canaries.

D'autre part, il existe une similitude entre la théorisation du modèle français de chevalerie et l'idéal chevaleresque développé notamment dans les *Siete Partidas* d'Alphonse X. Nonobstant le décalage temporel, le texte royal du XIII<sup>e</sup> siècle donne l'occasion de mieux cerner les comportements et les responsabilités de la noblesse castillane<sup>78</sup>. En effet, la redéfinition des « [...] notions de noblesse tendaient à présenter la chevalerie comme quintessence des valeurs nobles, notion qui s'imposa entre le milieu du XII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle [...]»<sup>79</sup> »

Ce phénomène de transition chez les chevaliers de Castille se fait donc de manière graduelle et organisée par le pouvoir royal qui s'attribue la place centrale. Ce dernier s'amorce dès Alphonse X<sup>80</sup>, pour se poursuivre sous le règne d'Alphonse XI, par la création de l'*Orden de la Banda* en 1331<sup>81</sup> et sous celui d'Henri II avec la révolution trastamare dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Nous avons vu, dans le précédent chapitre, que les biographies et les romans chevaleresques traduisent également cette évolution de la

---

<sup>78</sup> Des écrits d'Alphonse X est venu le terme *honra* qui représente la pierre angulaire de la chevalerie de la fin du Moyen Âge et reste étroitement lié à l'exercice militaire. Celui-ci se trouve à être le moyen pratique d'appliquer et de maintenir la *honra* : « C'est grâce aux vertus que [le chevalier] possède à un haut degré et à ses prouesses (nobles *fechos*) que le *caballero* acquiert *honra* et *fama*. » En français, la *honra* fait référence à « [...] l'estime et la considération dues à quelqu'un en raison de son rang et/ou d'une conduite noble et courageuse. » Le terme français équivalent pourrait donc être honneur. Quant à la *fama*, il s'agit plutôt du « [...] renom acquis par des prouesses et la pratiques des *virtudes*. » La *fama* est un terme plus complexe à traduire. Il pourrait autant désigner la gloire que la réputation du chevalier. Gauthier Dalché, *op.cit.*, p. 149.

<sup>79</sup> Adeline Rucquoi. « Être noble en Espagne au 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles », dans Otto Gerhard Oexle and Werner Paravicini dir., *Nobilitas : funktion und repräsentation des Adels in Alteuropa*, Göttingen, Vandenhoeck and Ruprecht, 1997p. 275.

<sup>80</sup> Alphonse X fut roi de Castille de 1221 à 1284.

<sup>81</sup> Carlos Heusch Gaudes, « Chevalerie et monarchisme en Castille au 15<sup>e</sup> siècle d'un imaginaire à l'autre », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 64.

L'*Orden de la Banda* est le premier ordre militaire laïc de chevalerie de Castille. Il prend place dans le programme politique pyramidal d'Alphonse XI, qui place ainsi le pouvoir royal au sommet de la société et qui renforce le système d'allégeance de sa noblesse à son égard.

noblesse de Castille, et que le but de ces créations littéraires est de présenter un comportement moral idéal vers lequel les chevaliers pourraient s'identifier et se reconnaître. Elles sont aussi, de manière intrinsèque, une œuvre politique au service du roi, qui promeut une fidélité inconditionnelle. Les biographies chevaleresques donnent également aux chevaliers l'occasion de justifier leur sentiment d'appartenance à l'élite<sup>82</sup>. La présence physique des seigneurs à la cour illustre aussi leur adaptation aux changements des rôles qui leur incombent durant le Moyen Âge tardif. La noblesse « [...] domine le monde des offices, et la militarisation des fonctions administratives a favorisé l'"aristocratisation" de la société politique aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>83</sup>. » Selon Élisabeth Gaucher, spécialiste de la biographie chevaleresque,

« la cour (les cours) donne une colocation nouvelle à la vie des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. On assiste à un mouvement de concentration des nobles autour d'une résidence, royale ou princière. Certes, la chevalerie n'a pas disparu, mais c'est à la cour qu'elle s'exerce désormais, qu'elle mesure [...] sa force et l'impact de sa culture<sup>84</sup>. »

De ce fait, le chevalier tend, au bas Moyen Âge, à devenir un noble forgé aux arts de la guerre et des lettres. Cet humanisme chevaleresque<sup>85</sup> engendre un attrait de la part des nobles de Castille pour les auteurs classiques, amenant ainsi une soif de connaissances pour les textes antiques sans pour autant négliger la littérature locale<sup>86</sup>.

---

<sup>82</sup> Élisabeth Gaucher, *La biographie chevaleresque : typologie d'un genre XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1994, p. 370.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 598.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 597.

<sup>85</sup> Il s'agit d'une expression de l'historien Carlos Heusch Gaudes. Heusch Gaudes, *op.cit.*, p. 56, 68.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 69

Les *Siete Partidas* d'Alphonse X, élaborées au XIII<sup>e</sup> siècle, côtoient ainsi les traités de chevalerie de Castille, dont le *Doctrinal de caballeros* d'Alfonso de Carthagená (1487), le *Libro de los Estados* de don Juan Manuel (1330) ou encore les très populaires *Espejo de verdadera nobleza* et *Tratado de las armas* de Diego de Valera (1441). On retrouve aussi, dans les bibliothèques castillanes du XV<sup>e</sup> siècle, des œuvres italiennes, tel *De militia* de Leonardo Bruni, de même que des auteurs latins comme Aristote, Salluste, Jules César ou Tite-Live.

Toutefois, si le modèle français de chevalerie, tel que véhiculé dans les biographies chevaleresques, devient une référence culturelle pour la Castille au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, son influence est plus modérée au niveau politique. En effet, Carlos Heusch Gaudes établit que cette vision de la chevalerie tient plutôt d'une conception idéale puisque :

« [...], les aléas et les conséquences sociales de la Reconquête, les luttes endémiques pour le pouvoir ... et aussi des projets politico-juridiques, comme celui d'Alphonse X -[...]-, furent des facteurs déterminants pour comprendre que les représentations des notions comme "chevalerie", "noblesse", mais aussi "roi" et "royaume", parmi bien d'autres, étaient en constante mutation [...].<sup>87</sup> »

Néanmoins, l'impact politique des romans de chevalerie, qui sont produits en Castille dans les derniers siècles médiévaux, est très réel. Leur pertinence vient du fait qu'ils incarnent des instruments politiques au service du pouvoir du roi<sup>88</sup>.

D'autre part, la distinction du chevalier comme un membre de la noblesse se situe également dans ses avoirs. En effet, celui-ci doit faire preuve d'un train de vie qui implique l'achat et l'entretien de chevaux et d'armes, et qui amène une hiérarchisation au sein de la noblesse<sup>89</sup>. De plus, en dehors des faits d'armes et du patrimoine du chevalier, c'est l'importance de l'ancienneté du lignage qui gagne en importance depuis Alphonse X :

« L'ancienneté du lignage n'est plus seulement la garantie d'une accumulation de vertus et d'honneur, mais un processus de purification du sang []. Le vrai noble doit avoir derrière lui trois [générations de] nobles, mais il sera toujours moins noble que celui qui peut se targuer de descendre de nombreuses générations [...].<sup>90</sup> »

De même, la diversification au sein de la noblesse va de pair avec la multiplication de titres, qui redéfinissent par extension les rôles qui reviennent aux chevaliers du XV<sup>e</sup> siècle. Le système méritocratique, sur lequel se base le roi pour octroyer les titulatures, renforce ainsi la fidélité des chevaliers envers leur souverain<sup>91</sup>. L'historienne Marie

---

<sup>87</sup> Heusch Gaudes, *op.cit.*, p. 55.

<sup>88</sup> Virginie Dumanoir, « La chevalerie dans les *romances* des manuscrits castillans (1421-1510) : entre idéal, idéologie et imaginaire », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. La chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 279.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>90</sup> Rucquoi, « Être noble en Espagne ... », *op.cit.*, p. 293.

<sup>91</sup> Meñaca, *op.cit.*, p. 178.

Meñaca souligne que ces nouveaux titres<sup>92</sup> permettent ainsi à d'autres ramifications de la noblesse de s'épanouir<sup>93</sup>.

---

<sup>92</sup> Meñaca fait référence à la *nobleza de esfuerza* et la *nobleza de ingenio*, qui pourrait être traduit par la noblesse de force et la noblesse d'esprit qui sont, selon elle, des reconnaissances nobiliaires autrement plus gratifiantes que les nobles qui se définissent uniquement par leur lignage. Meñaca souligne néanmoins que la noblesse de sang demeure une qualité recherchée qui n'était pas incompatible avec les deux types de noblesse précédemment cités.

<sup>93</sup> *Ibidem*.

## Le roi et la noblesse

Nous pouvons néanmoins voir qu'une restriction de l'accès à la noblesse se fait sentir dès le XII<sup>e</sup> siècle<sup>94</sup>. Déjà, sous Alphonse X, seul le souverain peut accorder une *hidalguía*<sup>95</sup>. De même, la *caballería de privilegio* représente un nouveau mode d'accès à la noblesse, dont la concession du titre passe directement par le roi. Avec l'arrivée des Trastamare au pouvoir, on remarque qu'il y a

« [...] un renouvellement important de la haute noblesse, par une mobilité sociale plus grande, par l'ébauche d'une "moyenne noblesse" en gestation dont les principales caractéristiques commencent à se dessiner.<sup>96</sup> »

Sous Henri II, la délivrance des titres d'*hidalgo*<sup>97</sup> se fait toujours par l'entremise du roi, dans le but de maintenir son emprise sur cette nouvelle noblesse. Celle-ci est alors entièrement dépendante de son souverain, qui contrôle sa fortune ou sa perte<sup>98</sup>. Sous le premier Trastamare, l'entourage du roi est composé de sa famille, de ses alliés de la première heure et de ceux qui se sont ralliés à lui après la chute de Pierre 1<sup>er</sup>.

Cependant, sous les règnes de Jean 1<sup>er</sup> et Henri III, la famille royale est graduellement éloignée du pouvoir au profit de la nouvelle noblesse considérée comme plus fidèle<sup>99</sup>, qui est alors dénommée noblesse de service<sup>100</sup>. En opposition, la haute

---

<sup>94</sup> Selon Marie-Claude Gerbet, la situation précédant les Trastamare semble être moins claire quant à la codification de la noblesse de Castille et à ses droits : « Des origines jusqu'en 1065 [...] [nous pouvons voir l'] apparition d'une cavalerie aristocratique, ainsi que d'une cavalerie "urbaine", roturière, de *caballeros villanos*. De 1065 à 1217 [...] [il y a une] différenciation et [une] individualisation croissante [...] des deux groupes susdits. [D'une part la], formation d'une noblesse de fait et d'une chevalerie qui est exclusivement réservée [à la noblesse de fait]. [D'autre part, il y a une] croissance du groupe des *caballeros villanos*, [qui connaît une] apogée de leur puissance économique et politique dans les villes. [...] Cependant, les privilèges des uns et des autres commencent à présenter des éléments de confusion.

Marie-Claude Gerbet. « Accès à la noblesse et renouvellement nobiliaire dans le royaume de Castille (de la Reconquête au 15<sup>e</sup> siècle) », *Archivos do Centro cultural portuges*, # 26 (1989), p. 361.

<sup>95</sup> Il s'agit d'une noblesse de droit, reposant sur des privilèges héréditaires.

Gerbet. « Accès à la noblesse ... », *op.cit.*, p. 361.

<sup>96</sup> Gerbet, *Les noblesses espagnoles ...*, *op.cit.*, p. 120.

<sup>97</sup> Il semble y avoir une certaine confusion quant aux termes de noblesse espagnols. Marie-Claude Gerbet apparente les *hidalgos* aux membres de la petite noblesse rurale, souvent au service des *caballeros*, qui eux forment la haute noblesse castillane. Elle rajoute que ce sont les *hidalgos* qui vont davantage s'aventurer sur les mers au XV<sup>e</sup> siècle.

*Ibid.*, pp. 229-230.

<sup>98</sup> Gerbet. « Accès à la noblesse ... », *op.cit.*, p. 360.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 380-381.

<sup>100</sup> À l'instar de l'historien Armand Arriaza, Gerbet désigne les membres de la « noblesse de service » comme étant les nobles fidèles à Jean 1<sup>er</sup> de Castille. Leur ascension sociale et leur enrichissement suivent l'affermissement du pouvoir royal, ce qui démontre bien qu'au début du règne des Trastamare, l'objectif de ceux-ci était de s'assurer de la fidélité de la noblesse en plaçant la royauté à la source de cette élévation.

Gerbet, *Les noblesses espagnoles ...*, *op.cit.*, pp. 1110-112.

noblesse cherche à conserver sa proximité auprès du roi pour garantir son influence et sa prépondérance dans les affaires majeures du royaume. Dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, les nobles vont tendre à se joindre au pouvoir royal

« [...] dans le but de renforcer leur position politique, économique et sociale. [Noblesse et chevalerie] vont en effet briguer les charges les plus importantes et conquérir une grandeur honorifique [...].<sup>101</sup> »

Autrement dit, en se rapprochant de la personne du roi, les nobles peuvent aussi justifier leurs positions sociales<sup>102</sup>. De plus, Heusch Gaudes souligne que cette évolution des relations entre la noblesse et la royauté tient de l'importance du lien affectif qui existe entre les deux partis, et qui profite essentiellement au roi. Ce dernier, en échange de la fidélité de son vassal, lui accorde des terres, des biens, de l'argent et des charges. Le roi articule et régit ainsi l'institution militaire en accentuant la prépondérance de sa personne sur sa chevalerie. Heusch Gaudes décrit alors :

« [le roi] ne s'individualise, ne s'institutionnalise, et ne se sacralise parfois qu'en échange d'un acte d'allégeance particulièrement recherché par la royauté, ou par ceux qui la défendent dans les périodes de crise politique [...].<sup>103</sup> »

Cette valorisation de la personne du roi sur ses chevaliers se fait par l'entremise des *letrados*<sup>104</sup>, qui vont se lancer, plus particulièrement sous le règne de Jean II de Castille, dans la défense de la monarchie. Néanmoins, si les pouvoirs des *letrados* tendent à croître à la fin du Moyen Âge, ils semblent déjà faire partie de l'entourage du roi dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle :

« Dans le royaume de Castille, les *letrados* tenaient depuis [Alfonso] XI une place croissante dans l'État et à la Cour, dans l'administration des seigneuries et des villes.<sup>105</sup> »

Les *letrados* vont donc chercher à justifier la suprématie naturelle du roi en se basant sur les arguments d'un panel d'auteurs antiques et médiévaux, qui ont travaillé sur la

---

<sup>101</sup> Heusch Gaudes, *op.cit.*, p. 73.

<sup>102</sup> *Ibidem.*

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>104</sup> Groupe de gens de lettres en Castille. Son appellation castillane est conservée dans le texte en raison d'un souci terminologique, puisque sa traduction française de « gens de lettres » appartient plutôt au registre de l'époque moderne.

*Ibid.*, p. 56.

<sup>105</sup> Gerbet, *Les noblesses espagnoles ...*, *op.cit.*, p. 216-217.

question de la royauté et de la monarchie. Les textes des *Siete Partidas* d'Alphonse X, de même que la *Politique* d'Aristote, prennent alors une place significative dans ce discours « [...] pour créer de toutes pièces une théorie théocratique de la monarchie castillane<sup>106</sup> ». Le but est essentiellement de saper la puissance des anciennes familles nobles auprès du roi, de manière à légitimer la présence et la crédibilité de la fidélité des *letrados*.

De ce fait, la chevalerie castillane du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle conserve son caractère militaire, malgré l'essor d'un intérêt intellectuel marqué. Toutefois, le véritable changement opéré durant la guerre de Cent Ans, et qui prend ses racines au XIII<sup>e</sup> siècle, demeure dans le rapport entre la noblesse et le roi. En effet, celui-ci travaille, en comptant sur le soutien des *letrados*, à justifier son pouvoir face à la noblesse en insistant sur un accès restreint à l'aristocratie, en faisant du roi l'unique dispensaire des titres et des privilèges aristocratiques. Qu'en est-il de sa relation avec les *corsarios* ?

### Le roi et les *corsarios*

L'historien Michel Mollat résume ainsi la vision et la distinction théorique qui est véhiculée sur la piraterie et la guerre de course<sup>107</sup> dans les derniers siècles du Moyen Âge :

« La disparition de la piraterie correspond à l'essor de l'État et aux progrès de la paix publique ; au contraire, la course fut "récupérée" par la puissance publique, qui en normalisa, encadra, utilisa et contrôla les initiatives et la force, et en fit un instrument auxiliaire de son action. [...] la réglementation de la course apparaît avec les progrès du droit et des institutions publiques, en même temps que s'annonce l'économie commerciale moderne.<sup>108</sup> »

Face au fléau qu'est la piraterie, les autorités royales tentent de réguler les actions maritimes sur leurs territoires limitrophes par l'élaboration de structures juridiques appropriées. Ceci explique la création de titres liés à la vie maritime et l'apparition de

---

<sup>106</sup> Heusch Gaudes, *op.cit.*, p. 65.

<sup>107</sup> Mollat ne semble pas faire de la guerre de course, telle que pratiquée dans les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, une activité distincte de celle présente à l'époque moderne. Tout au plus mentionne-t-il qu'elle est déjà une activité que Charles VI de France tente de réguler au tournant du XV<sup>e</sup> siècle. Pourtant, les ravages qui sont faits dans le cadre de la guerre de course sont assez révélateurs de la faiblesse d'impact du pouvoir royal à l'égard de ceux qui la pratiquent.

Michel Mollat, *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Âge. Étude d'histoire économique et sociale*, Paris, Librairie Plon, 1952, p. 4.

<sup>108</sup> Michel Mollat, « Guerre de course et piraterie à la fin du Moyen Âge : aspects économiques et sociaux. Position de problèmes. », *Hansischen Geschichtsvereins*, n°90 (1972), p. 1-2.

symboles héraldiques explicites<sup>109</sup>. De plus, certains nobles sont nommés amiraux, deviennent propriétaires de châteaux chargés de la protection côtière ou reçoivent la responsabilité de maître de port. Leurs fonctions se limitent rarement au domaine naval. Elles résultent davantage d'un mélange de fonctions terrestres et maritimes, où les premières ont souvent préséance sur les secondes<sup>110</sup>, et les charges militaires concernent davantage des mesures de défense.

Toutefois, l'océan n'est pas, au premier abord, un territoire favorable au combat. Contrairement à la mer Méditerranée, qui demeure un espace d'eau défini, l'absence de frontières concrètes et les caprices météorologiques de l'océan rendent cet espace beaucoup moins aisé à apprivoiser. Selon Michel Mollat, « [...] on pourrait comparer la violence de la mer sur les côtes rocheuses au déchaînement de forces infernales ». De plus, la mort en mer ne représente pas une fin honorable pour les chevaliers qui s'y aventurent :

« La noyade est indigne du chevalier qui doit mourir sur le terrain, les armes à la main, par comme un manant. [...] La noyade n'est pas une mort de chevalier et la privation de sépulture ajoute l'opprobre de l'exclusion de la communauté des morts au retranchement de la société des vivants<sup>111</sup>. »

De ce fait, les nobles qui prennent la mer pour aller combattre sont encore peu nombreux à l'époque du *Victorial*. Selon Mollat, les membres issus des rangs inférieurs de la chevalerie sont naturellement appelés à s'intéresser aux combats maritimes. En effet, ils pouvaient difficilement espérer une élévation sociale par les champs de bataille sur terre, terrain prisé par des nobles de plus haute naissance. Pour lui,

« la piraterie, forme dégradée de la guerre, attirait naturellement les aventuriers d'ascendance chevaleresque. Mise au service du roi [avec la guerre de course], elle se légitimait et permettait une réinsertion.<sup>112</sup> »

De ce fait, la mer a pu devenir, pour ces chevaliers, un terrain propice à attirer les faveurs royales. Outre Pero Niño et Jean de Béthencourt, d'autres ont trouvé une avenue vers la gloire à travers les combats sur l'océan. Savari de Mauléon, engagé par Philippe

---

<sup>109</sup> Mollat mentionne notamment les animaux marins, les navires et les nœuds marins, sans entrer davantage dans les détails.

Mollat, *La vie quotidienne ...*, *op.cit.*, p. 69.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 169-170.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 167.

Auguste pour aller guerroyer contre les Anglais, a ainsi obtenu les seigneuries de La Rochelle et de Cognac<sup>113</sup>. Eustache le Moine a connu, quant à lui, une renommée encore plus prestigieuse sur les mers. Tour à tour au service de la couronne française et anglaise au XIII<sup>e</sup> siècle, il a été, de son temps, la terreur de la Manche et a terminé sa carrière comme amiral de France<sup>114</sup>. Cette attirance pour les voyages en mer, de la part des chevaliers, n'est donc pas propre à l'époque du *Victorial*. L'alternance de périodes de trêves et de reprises des combats, au courant de la guerre de Cent Ans, a seulement fait croître l'intérêt pour l'Atlantique.

C'est avec le règne d'Alphonse X que la marine castillane prend un tournant plus permanent dans la structure militaire. En effet, les autorités royales encouragent la création d'arsenaux et de corps de métiers officiels reliés au service sur les mers. De plus, elles renforcent les responsabilités du rôle de l'amiral en axant la charge, dès 1254, sur l'exercice de la guerre navale. Il revient alors à ce dernier d'appliquer une jurisprudence maritime et d'assurer un contrôle du commerce sur la mer<sup>115</sup>. Sous Henri III, la fonction de l'amirauté se structure et sa juridiction couvre l'ensemble du royaume de Castille avec l'amiral don Alfonso Enríquez. Son successeur, don Fabrique Enríquez, étend le pouvoir de l'amiral de Castille jusqu'à la région de la Cantabrie, de la principauté des Asturies et de la Galice<sup>116</sup>.

Le profil des gens ayant occupé le rôle d'amiral demeure ambigu. Selon l'auteur Émilie Sohmer Tai, ce dernier aurait pu être au départ un mercenaire chargé des affaires relatives à la mer, pour devenir par la suite un titre de noblesse qui s'inscrit dans les relations de féodalité<sup>117</sup>. Elle souligne que, dans les *Siete Partidas*, la dévolution de la charge d'amiral rejoint l'adoubement par le rituel de la cérémonie, qui inclut le don d'une bague familiale et d'une épée<sup>118</sup>. Au demeurant, l'amiral a un statut légal complexe, puisqu'il se situe entre deux juridictions, soit celle de la terre et celle encore émergente,

---

<sup>113</sup> . Mollat, *La vie quotidienne ...*, *op.cit.*, p. 167.

<sup>114</sup> *Ibid.*, pp. 167-168.

<sup>115</sup> Aznar Vallejo, « La guerra naval ... », *op.cit.*, p. 41.

<sup>116</sup> Eduardo Aznar Vallejo, « Castilla y la frontera atlántica durante la Baja Edad Media », dans José Ramón Díaz de Durana, Ortiz de Urbina et José Antonio Munita Loinaz, dir. *La apertura de Europa al mundo atlántico : espacios de poder, economía marítima y circulación cultural*, Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País vasco, 2012, p. 56.

<sup>117</sup> Emily Sohmer Tai, « The legal status of piracy in Medieval Europe », *History Compass*, n° 10/11 (2012), p. 839.

<sup>118</sup> *Ibidem*.

mais présente, de la mer<sup>119</sup>. Le texte des *Siete Partidas* comporte également une partie assez fournie sur les conditions de la guerre en mer<sup>120</sup>. Une étude plus approfondie sur ces aspects développés dans le texte d'Alphonse X mériterait d'être effectuée. Elle permettrait de mieux comprendre le rôle de l'amiral, de même que les relations entre les différents corps de métier qui œuvrent sur les bateaux, afin de voir une progression dans ces éléments au fur et mesure que la guerre en mer se développe.

Les relations entre le personnel de commandement et celui de l'équipage sont aussi au cœur de plusieurs tentatives de normalisation. Le *Llibre del consolat de mar*, guide de conduite catalan, hiérarchise les rapports entre les individus à bord de navires en Méditerranée. De manière générale, ce guide structure les liens entre l'équipage, les combattants, les marchands, les pèlerins et le personnel servant à bord<sup>121</sup>. Il est important de mentionner que l'équipage désigne les individus dont la fonction est reliée à la navigation, la manœuvre du bâtiment ou encore les services administratifs, sanitaires et religieux<sup>122</sup>.

Les fonctions des gens du commandement au sein de l'équipage ne sont pas plus fixes. En effet, il s'agit la plupart du temps d'armateurs ou de marchands dont le rôle principal concerne le transport et la conservation des marchandises jusqu'à bon port. Ils ne sont donc pas responsables de la navigation, mais ils participent aux prises de décisions. Ce sont les contremaîtres et leur équipe qui s'occupent des manœuvres et de l'entretien du

---

<sup>119</sup> On y trouve notamment des détails sur les différences entre *flota* et *armada*, les distinctions entre les types d'embarcations utilisées, les spécificités des aliments autorisés destinés à la consommation de l'équipage, la répartition du butin entre l'équipage, l'amiral et le roi, etc.

*Ibid.*, p. 840.

<sup>120</sup> Aznar Vallejo, « La guerra naval... », *op.cit.*, p. 44.

<sup>121</sup> Jean-Jacques Larrère et Christiane Villain-Gandossi, « Le *Llibre del consolat de mar* : gens de mer, leurs droits et leurs obligations », dans [s.n.], dir. *Les pays de la méditerranée occidentale au moyen âge : études et recherches, actes du 106<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, section de philologie et d'histoire jusqu'en 1610*, Paris, Édition du CTSH, 1983, pp. 155-158.

<sup>122</sup> *Ibidem*.

L'intérêt d'un recueil, tel que le *Llibre del consolat del mar*, vient des distinctions qui y sont faites entre les gens de l'équipage, de la guerre et du commandement, et les différentes responsabilités et tâches qui leur reviennent. Davantage de détails nous sont également fournis quant aux fonctions annexes du personnel à bord comme le cuisiner, l'aumônier, le barbier ou encore le médecin. Par contre, Jean-Jacques Larrère et Christiane Villain-Gandossi ne donnent pas plus de détails dans leur article sur la définition du personnel servant, si ce n'est pour dire que leur métier n'est pas obligatoirement relié à la mer. Un pendant français existe pour la navigation atlantique et qui est connu sous le nom de *Jutgamen de la Mar*, ou *la Costume de Oléron*.

bateau<sup>123</sup>. Un exemple de ces relations bien distinctes est illustré dans le *Victorial*, alors que Pero Niño aspire à continuer ses raids près de l'Angleterre. Le contremaître et son personnel interviennent et l'implorent de retourner sur terre en raison des conditions défavorables au cabotage<sup>124</sup>.

Les successeurs d'Alphonse X ont continué à investir dans l'élaboration des tâches relatives à la guerre navale au courant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles :

« [...] : contratación de galeras mediterráneas ; suma a la flota real de la embarcaciones enviadas por los concejos del Cantábrico ; privilegios a los oficios ligados al mantenimiento de la flota real y exenciones a corsarios.<sup>125</sup> »

Il est d'ailleurs intéressant qu'Eduardo Aznar Vallejo souligne, dans la précédente citation, la présence de mesures concernant l'exemption des pénalités sur les activités des *corsarios*. C'est donc considérer que la course est déjà présente durant le Moyen Âge central pour calmer les manifestations de violences spontanées pour en :

« [...] limiter les effets en distinguant du point de vue du droit international les actes guerriers, dont ils étaient les commanditaires ou qu'ils couvraient de leur autorité [...], des actions purement privées menées sans leur consentement voir en violation de leur autorité.<sup>126</sup> »

Ainsi, une chevalerie, tournée vers la mer, tend à se développer aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, en réponse à la menace anglaise dans le golfe de Gascogne. Cependant, la mer intègre lentement l'univers des chevaliers, puisqu'elle n'est pas un élément naturel de son imaginaire. Il demeure que les rois de Castille veillent à la croissance de leur marine, notamment par le développement des charges de l'amirauté et de la guerre de course. Leur objectif est de contrecarrer les débordements de violence liés aux hostilités dans l'Atlantique de la guerre de Cent Ans.

---

<sup>123</sup> Larrère et Villain-Gandossi, « *Le Llibre del consolat de mar...* », *op.cit.*, pp. 156-157.

<sup>124</sup> Games, *op.cit.*, pp. 204-205.

<sup>125</sup> Aznar Vallejo, « *La guerra naval...* », *op.cit.*, p. 42. Traduction libre du castillan au français : « [...] recrutement pour les galères méditerranéennes ; jonction de la flotte royale aux embarcations envoyées par les conseils de Cantabrie ; privilèges de métiers liés à l'entretien de la flotte royale et les exemptions des *corsarios* ».

<sup>126</sup> Bochaca *et al.*, *op.cit.*, p. 43.

## La violence en mer

Au moment où Pero Niño prend la mer pour aller secourir Charles VI, la France et l'Angleterre observent une période de trêve, ce qui ne fait pas pour autant diminuer les agressions en mer. En effet, les Anglais courent toujours sur celles du Ponant pour y assurer leur domination au détriment des Français et de leurs alliés<sup>127</sup>. Les premières années du XV<sup>e</sup> siècle sont alors une période de prospérité pour les pirates anglais, qui font des bateaux castillans leurs proies de prédilection<sup>128</sup>. Les Castillans ne resteront pas sans agir et vont également courir sus aux bâtiments anglais<sup>129</sup>. Les actes de violence dont font preuve Pero Niño et Harry Pay reproduisent bien cette réalité. L'armement des ports castillans devient l'unique solution efficace face à cette menace<sup>130</sup>. De ce fait, la violence en mer ne semble pas connaître de finalité, et

« [...] est souvent perçue à la manière d'un mal endémique inextirpable qui gêne le bon déroulement des échanges et que les autorités royales et municipales, les maîtres de navires et les marchands rendant plus ou moins bien de contrôler et de prévenir<sup>131</sup>. »

Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, les souverains médiévaux voient de plus en plus la pertinence de développer un corps de marine, en raison notamment de la polyvalence des capacités dont les marins font preuve. Ces derniers sont reconnus comme nettement plus utiles que les masses paysannes et leurs excès sont mieux tolérés que les dommages collatéraux des combats terrestres :

« Les marins forment une catégorie à part, au statut particulier ; la violence fait partie de leur activité et elle est admise dans une certaine mesure puisqu'elle est sollicitée légalement et régulièrement par les autorités. Il ne faut donc pas s'étonner d'une piraterie endémique, une piraterie prévisible de la part d'hommes si souvent attaqués, si souvent en armes au service de l'armateur, du seigneur, du roi [...].<sup>132</sup> »

D'autre part, la guerre sur mer rejoint l'objectif punitif qu'elle détient sur terre. Les *corsarios* deviennent ainsi les bras de justice de leur souverain<sup>133</sup>. Néanmoins, le

---

<sup>127</sup> Russon, *op.cit.*, p. 52.

<sup>128</sup> Suárez Fernández, *Navegación y comercio ...*, *op.cit.*, p. 84.

<sup>129</sup> La riposte des Castillans se fait d'autant plus violente dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Russon, *op.cit.*, p. 404.

<sup>130</sup> Suárez Fernández, *Navegación y comercio ...*, *op.cit.*, p. 86.

<sup>131</sup> Bochaca *et al.*, *op.cit.*, p. 48.

<sup>132</sup> Russon, *op.cit.*, p. 21-22.

<sup>133</sup> María Guillermina Antonucci, « El corso castellano y la teorización acerca de la justicia de las guerras (siglos XIV-XV) », *Fundación para la Historia de España*, n°4 (2002), p. 218.

phénomène de violence en mer n'a généralement pas grand-chose à voir avec les décisions directes des divers royaumes atlantiques. Bien souvent, il s'agit d'initiatives opportunistes et individuelles qui profitent des flous juridiques et diplomatiques<sup>134</sup>.

L'impact que la guerre de Cent Ans a eu sur le développement de la marine et la technologie en Castille n'est donc visiblement pas négligeable. C'est à cette époque que le pouvoir de la flotte des rois trastamare se consolide en secondant les Français face à la menace de l'alliance anglo-portugaise. Henri III s'inscrit dans la même ligne de pensée que ses prédécesseurs quant aux sanctions prises envers les pirates ;

« el tercer Trastámara intentaba deja sentaba su fuerza en el mar, su capacidad de obrar en represalia de los piratas, máxima si estos no eran castigados por su propio rey, fuese por desinterés o por impotencia.<sup>135</sup> »

De plus, l'expansion de l'expertise de la flotte castillane a ainsi assuré sa libre circulation dans le golfe de Gascogne et sur la Manche<sup>136</sup>.

En effet, il ne faut pas sous-estimer l'aspect géographique dans les actes de piraterie et de course. Les villes portuaires sont effectivement parmi les plus grandes victimes d'attaques durant la guerre de Cent Ans<sup>137</sup>. Certains ports, notamment en Normandie, sont particulièrement touchés par les troubles de la guerre de Cent Ans. Bordeaux et La Rochelle sont aussi des pièces maîtresses dans les échiquiers territoriaux des différents pays. Les ports sont également des endroits convoités en tant que repaires de pirates, comme dans le cas de Saint-Malo<sup>138</sup>. Dans le *Victorial*, c'est l'île de Jersey qui connaît les représailles de Pero Niño, considérant qu'elle tenait lieu de foyer d'activités illégales en mer<sup>139</sup>. L'initiative d'Harry Pay d'attaquer la ville de Gijón répond relativement aux mêmes

---

<sup>134</sup> Bochaca *et al*, *op.cit.*, p. 30.

<sup>135</sup> Guillermina Antonucci, *op.cit.*, p. 219. Traduction libre du castillan au français : « Le troisième Trastamare essayait de faire sentir sa force en mer, sa capacité d'œuvrer en représailles contre les pirates, d'autant plus si ceux-ci n'étaient pas punis par leur propre roi, en raison du désintérêt de ce dernier pour leurs actes ou pour son incompétence à gérer ce problème. »

<sup>136</sup> Maria Blanco Nuñez, « Las armadas de Castilla y Aragón durante la Guerra de los Cien Años » dans *22<sup>e</sup> Congrès de la Commission Internationale d'histoire militaire de Crécy à Mohács. Guerre et art militaire au bas Moyen Âge (1346-1526)*, Heeresgeschichtliches museum/militärhistorisches institut, Vienne, 9-13 septembre 1996, p. 279-280.

<sup>137</sup> Mollat, « Guerre de course ... », *op.cit.*, p. 5.

<sup>138</sup> *Ibidem*.

<sup>139</sup> Mollat, *Le commerce maritime ...*, *op.cit.*, p. 19.

motifs<sup>140</sup>. De ce fait, l'importance stratégique des ports explique la nécessité des accords et des associations multiples entre les points d'ancrage de Castille et France pour garantir la prospérité des liens économiques et politiques.

Dans ce contexte d'insécurité, le traité ratifié entre la France et la Castille propose entre autres un secours en mer<sup>141</sup>, une entrée sécuritaire dans les ports désignés et l'interdiction de recourir à la course ou à des actes de piraterie entre les marins alliés<sup>142</sup>. Néanmoins, la prohibition de la piraterie, comme de la course, n'empêche malheureusement pas leur pratique :

« la course fut, pour les marchands, une activité de complément ou de remplacement occasionnelle, en temps de difficultés ; pour les États une forme de guerre ; dans les deux cas, elle était un palliatif et une arme, habituels et endémiques, à des difficultés quasi permanentes.<sup>143</sup> »

De ce fait, plutôt que de freiner leur épanouissement, ces restrictions ont favorisé le développement de la guerre de course et de la piraterie à la fin du Moyen Âge<sup>144</sup>.

Néanmoins, des mesures de défense sont élaborées pour assurer un minimum de sécurité lors de la navigation. L'armement des navires et le voyage en convois, entre autres, permettent de dissuader, voire de repousser un éventuel agresseur<sup>145</sup>. Les traités sont également vus comme un palliatif à l'insécurité en mer. Ils sont considérés comme les

---

<sup>140</sup> Il est possible que Harry Pay ait aussi eu des visées économiques plutôt qu'un but simplement destructeur.

<sup>141</sup> Une nuance est à observer ici. Rappelons-nous que le Traité de Tolède de 1368, ratifié entre Henri II de Castille et Charles V de France, stipule que les guerres auxquelles font face les deux royaumes sont considérées comme communes. Aucuns des deux partis ne peut signer de trêves avec un ennemi sans consultation préalable de son allié. Or, Luis Suárez Fernández souligne bien que certains détails distinguent la ratification du traité lors de la régence de Jean II de Castille de ses précédents. En effet, l'obligation de fournir des barques et des troupes armées au pays allié se transforme en un accord commun des deux monarques à fournir un secours militaire *de una modo particular*. De même, l'interdiction de négocier avec un adversaire sans l'approbation du pays allié se change en une autorisation d'observer des trêves d'un an seulement. Cela laisse donc une marge de manœuvre au royaume de Castille pour gérer ses relations avec la couronne anglaise. Les actions de la Castille demeurent toutefois dans les limites de son alliance avec la France, à tout le moins dans les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle. Cet adoucissement de la Castille envers l'Angleterre intervient alors que la veuve d'Henri III, Catherine de Lancastre, est la sœur du roi anglais Henri IV et penche pour un rapprochement avec son pays natal du fait de son rôle de régente. Cela permet également à la Castille de se détacher de la proximité politique qu'elle entretient avec la France depuis de nombreuses décennies.

Luis Suárez Fernández, *Navegación y comercio ...*, *op.cit.*, pp. 88-89.

<sup>142</sup> Bochaca *et al*, *op.cit.*, p. 47.

<sup>143</sup> Mollat, « Guerre de course ... », *op.cit.*, p. 7.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>145</sup> Bochaca *et al*, *op.cit.*, pp. 40-41.

premiers documents ayant une portée légale au niveau « international » sur les activités maritimes des derniers siècles du Moyen Âge. Ils donnent également une définition plus précise de la fonction des *corsarios* dans le but de garantir leur position en tant qu'allié, sinon ami du pays au sein duquel ils amarrent, empêchant ainsi la saisie du navire et de sa cargaison<sup>146</sup>. De plus, dès la deuxième décennie du XV<sup>e</sup> siècle, des moyens diplomatiques s'ajoutent, notamment entre l'Angleterre et la Castille, pour tenter d'examiner les plaintes suscitées par des actions de piraterie et pour éviter des débordements de violence :

« Casi periódicamente comisarios de los dos países se reunían en Bayona, para proceder a una revisión de las querellas presentadas, evitando así los graves males que la irreprimible piratería ocasionaba en las buenas relaciones de ambas partes<sup>147</sup> ».

De même, la guerre de course amène aussi l'émergence d'une administration qui est responsable notamment de la reconnaissance et de la distribution des prises, étant donné que le roi est aussi bénéficiaire de ces dernières. Elle occasionne aussi la gestion des affaires de vol et d'attaques en mer afin de prévenir une guerre ouverte entre les royaumes atlantiques<sup>148</sup>. En règle générale, la réglementation des mers devient primordiale pour l'ensemble des royaumes atlantiques. C'est aussi dans l'intérêt de la crédibilité du pouvoir royal d'arriver à limiter les dégâts de la piraterie, puisqu'il est dans son devoir de protéger son territoire, côtes et littoraux inclus.

Malgré tout, les mesures pour limiter les débordements de violence demeurent plutôt inefficaces avec l'augmentation du trafic maritime au tournant du XV<sup>e</sup> siècle<sup>149</sup>. De plus, les procédures qui existent pour dédommager les victimes n'ont pas de réelle portée en raison de leur coût, de la lourdeur administrative, et de la longueur des démarches<sup>150</sup>.

Dès lors, si les autorités médiévales travaillent à élaborer une juridiction afin de mieux contrôler les activités en mer, force est d'admettre que, dans les faits, ces mesures

---

<sup>146</sup> Sohmer Tai, *op.cit.*, p. 841.

<sup>147</sup> Suárez Fernández, *Navegación y comercio ...*, *op.cit.*, p. 91. Traduction libre du castillan au français : « Presque périodiquement, des commissaires des deux pays se réunissaient à Bayonne afin de procéder à une révision des querelles soumises dans le but d'éviter, de cette façon, les graves conséquences de l'irréparable mal que la piraterie occasionnait entre les deux parties. »

<sup>148</sup> Russon, *op.cit.*, p. 302.

<sup>149</sup> Mollat, « De la piraterie sauvage à la course réglementée (14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècle) », *Mélanges de l'École française de Rome-Temps modernes*, vol. 187, n°1 (1975), p. 11.

<sup>150</sup> Mollat, « Guerre de course ... », *op.cit.*, p. 9.

n'ont que peu d'impact sur la violence en mer. En effet, les agressions s'étendent de la terre à la mer, incluant ainsi les paysages littoraux et les côtes dans les combats. Dans le contexte du conflit franco-anglais, la course répond aux besoins de la guerre comme aux ambitions de particuliers, qui profitent des zones grises et de l'absence de surveillance pour commettre leurs méfaits. Ceci pousse la marine castillane à développer son efficacité afin d'étendre la protection du royaume au-delà des limites terrestres. C'est donc dans ce tableau complexe du monde maritime atlantique qu'est mis en scène Pero Niño, héros du *Victorial*.

## Chapitre 3. Les études de cas

### La biographie chevaleresque

Les biographies chevaleresques qui concernent les périple en mer sont peu nombreuses. La faute peut être autant mise sur la quantité réduite de gens d'importance qui s'embarque dans des aventures en haute mer que sur le peu d'envergure de ces entreprises. D'autant plus que, comme dit précédemment, la mer ne fait pas, ou peu, partie de l'imaginaire chevaleresque médiéval. L'attachement terrestre et l'importance du combat à cheval relie le chevalier au plancher des vaches, comme le véhiculent les œuvres issues du courant littéraire de l'amour courtois. Selon le professeur Francis Gingras, ce désintérêt de la mer, dans ces romans, s'explique potentiellement par le changement de la provenance des mécènes durant le Moyen Âge classique. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, les commandes viennent davantage de nobles des régions internes du royaume de France, qui sont alors devenus les principaux commanditaires d'œuvres littéraires :

« Les mécènes de Blois, de Champagne ou de Flandre, qui favorisent la production romanesque séculière dès les années 1170, appartiennent à un monde certainement moins marqué par la mer que ne l'étaient les grands seigneurs anglo-normands<sup>151</sup>. »

Ce qui explique aussi pourquoi Chrétien de Troyes, dont les romans chevaleresques sont connus comme étant les œuvres les plus populaires du genre courtois, n'inclut pas ou peu la mer dans ses réalisations<sup>152</sup>. Pourrait-on dire que les voyages maritimes, qui sont mis en scène dans le *Victorial* et le *Canarien*, démontrent un regain d'intérêt pour le sujet ? Disons plutôt qu'ils traduisent un changement de réalité ; le tournant du XV<sup>e</sup> siècle est marqué, comme nous avons pu le voir, par une extension territoriale qui prend davantage en compte les côtes et les littoraux dans la géographie des royaumes. Ce qui a probablement influencé l'imaginaire des chevaliers et a ainsi introduit ces territoires dans les œuvres littéraires produites à l'époque.

Le genre littéraire de la biographie chevaleresque mérite un aparté. Le sujet a été amplement élaboré dans l'ouvrage *La biographie chevaleresque : typologie d'un genre*

---

<sup>151</sup> Francis Gingras, « Errances maritimes et explorations romanesques dans Apollonius de Tyr et Floire et Blancheflor » dans Chantal Connochie-Bourgne dir. *Mondes marins du Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2006, p. 176.

<sup>152</sup> *Ibidem*.

(XIIIe-XVe siècle) publié en 1994, de l'historienne Élisabeth Gaucher. Les biographies chevaleresques, produites sous la forme de roman, proviendraient de la France de l'Ouest, où le style a été développé dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle : « [...] le roman se distinguait [...] par sa thématique (les armes et l'amour) rattachée à un système de valeurs profanes, courtoises<sup>153</sup>. » On remarque également que l'histoire prend une place importante dans l'élaboration de ces œuvres littéraires, qui deviennent

« [...] de véritables pièces d'histoire, qui reflètent l'idéologie d'une collectivité entière, une propagande politique ancrée dans un contexte bien précis, voire, par moments, une tendance didactique à l'adresse à de futurs hommes d'États<sup>154</sup>. »

Le rôle des biographies chevaleresques, au début du XV<sup>e</sup> siècle, n'est donc plus seulement de divertir, mais de revêtir davantage une fonction politique s'adressant aux générations futures. Pour l'historien Rafael Beltrán Llavador, ce genre littéraire décrit :

« [...] la narración de la vida de un gran noble [...] ; se compone a petición [...] del biografiado , o de sus descendientes, ya sea en vida a poco de su muerte ; su autor tiene que ser alguien tan cercano al biografiado como para poder no sólo consultar documentación familiar accesible, que confirme y añada datos fehacientes, sino también ofrecer testimonio personal y fidedigno de muchos de los hechos que plasma en escritura ; así relatará las acciones militares, viajes y aventuras, dentro de las etapas vitales del personaje [...], con la puntualidad del más fiel cronista si bien aderezando esta narración verídica de episodios colaterales incisos literarios [...], glosas y reflexiones varias ; la biografía será encargada, en fin, con el declarado propósito de guardar memoria familiar.<sup>155</sup> »

Pour Gaucher, la production de biographies chevaleresques répond à des motifs variés, comme le démontrent les exemples respectifs de Pero Niño et de Jean de Béthencourt. C'est un genre littéraire qui sert soit le personnage principal de l'œuvre <sup>156</sup>

---

<sup>153</sup> Gaucher, *op.cit.*, p. 193.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>155</sup> Beltrán Llavador, « Imágenes de servicio ... », *op. cit.*, pp. 129-130. Traduction du castillan au français : « La narration de la vie d'un grand noble est produite à la demande celui-ci de son vivant, ou de ses descendants après la mort de leur parent. L'auteur doit être assez proche de son sujet pour avoir accès aux documents familiaux, pour confirmer et ajouter des faits réels, offrir un témoignage personnel et donner une crédibilité aux faits qu'il relate. Ainsi sont racontés les actions militaires, les voyages et les aventures, à travers les différentes étapes de vie du noble. L'auteur doit alors respecter la chronologie d'un fidèle chroniqueur, en ponctuant son récit d'épisodes littéraires, de gloses et de réflexions variables. Finalement, la biographie a pour but et responsabilité d'entretenir la mémoire de la famille dont elle fait l'objet. »

<sup>156</sup> D'autre part, il faut comprendre que la biographie chevaleresque vise à mettre en scène le personnage principal dans le but de magnifier ses actions. De ce fait, si l'auteur mentionne des faits ou des personnages historiques, c'est surtout dans le but de situer chronologiquement son œuvre. C'est donc la fiction qui prend le pas sur la réalité dans la narration de l'auteur. Ce qui explique la mention éparse des rois ou des nobles

ou le contexte historique dans lequel le protagoniste évolue : « qu'elles soient tournées vers le passé, le présent ou l'avenir, ces œuvres témoignent d'une récupération des données de l'histoire aux besoins du jour.<sup>157</sup> » De ce fait, distinguer le vrai du faux des faits relatés dans ces récits médiévaux demeure vain, puisque les œuvres puisent leur art dans cette confusion entre réalité et fiction<sup>158</sup>. Les textes littéraires se font donc écho entre eux par la réutilisation d'éléments qu'ils mettent en scène, et les anecdotes qu'ils rapportent, de manière à développer des caractéristiques propres à ce genre littéraire :

« Chaque texte envoie à un autre, qu'il prolonge et adapte, et ce jeu devait procurer au public médiéval le plaisir de la répétition et des ressemblances. La notion de genre biographique repose donc sur celle de "mouvance" ou de "dérivation" littéraire<sup>159</sup>. »

Les exemples du genre sont plus évidents dans le *Victorial* avec l'intégration des péripéties d'Énée, désigné sous le nom de Brut par Gutierre Díaz de Games, pour raconter les origines de l'île de Bretagne dans l'Antiquité<sup>160</sup>. D'autre part, le récit du *Victorial* s'apparente à la biographie chevaleresque par la mise en scène d'un homme, qui aspire à rendre ses actions légitimes. En tant qu'individu du groupe nobiliaire, Pero Niño est

« [...] fragilisé par ses origines, au nom de valeurs qui s'imposeraient à tous les membres de la société [...] et qui sont, en fait, les valeurs chevaleresques et nobiliaires. [...] les héros de ces chroniques sont tous des fondateurs, non des héritiers. [...], on trouve à l'origine de la chronique un événement qui proclame la réussite sociale du héros, et donc du lignage dont il est issu : [...].<sup>161</sup> »

En comparaison, le *Canarien* ne relève visiblement pas du même genre littéraire et semble se rapprocher davantage du récit de voyage. Non seulement se réfère-t-il moins au passé, mais il semble vouloir s'intégrer davantage dans le paysage politique du XV<sup>e</sup> siècle par la relation de Jean de Béthencourt avec le roi de Castille, et la recherche de nouveaux territoires.

Au Moyen Âge, les biographies sont d'abord le privilège des rois et des religieux de renom. Ce n'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle que les nobles, et principalement les chevaliers,

---

importants autant dans le *Victorial* que le *Canarien* qui, s'ils servent réellement les avancements respectifs de Pero Niño et de Jean de Béthencourt, veillent aussi à donner une crédibilité à leurs actions.

Gaucher, *op.cit.*, p. 194.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>160</sup> *Ibid.*, pp. 164-194.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 20.

s'approprient ce genre pour leurs besoins et selon leur modèle<sup>162</sup>. La première distinction entre les biographies royales et nobiliaires est la langue utilisée. Si les premières sont écrites en latin, les secondes privilégient les langues vernaculaires<sup>163</sup>. Le *Canarien* et le *Victorial* illustrent bien cette appropriation; le premier est écrit en vieux français alors que le second est en ancien castillan. De plus, la biographie chevaleresque est principalement une œuvre posthume. Ce qui veut dire qu'outre le souvenir du défunt, c'est également les attentes de la famille et de l'entourage qu'il faut également combler. De ce fait,

« [...] un certain recul temporel par rapport aux événements facilite les regroupements, les mises en perspective qui signent le travail de l'historien, mais aussi les erreurs, volontaires ou involontaires<sup>164</sup>. »

De même, Gaucher croit aussi que les biographies chevaleresques servent à mettre en lumière l'avènement d'une nouvelle noblesse basée sur le service du prince en

« prenant la forme d'une adaptation aux innovations militaires, ou d'une participation socio-culturelle au sein de la cour et des ordres de chevalerie, cet engagement [de la noblesse envers son souverain] constitue désormais l'une des données premières de la vie nobiliaire<sup>165</sup>. »

L'avènement de cette « vie nobiliaire » peut également faire écho aux ambitions de la révolution trastamare et explique l'intérêt qu'a suscité la biographie chevaleresque auprès de la chevalerie castillane. L'époque d'Henri III représente une rupture quant à la production historique, qui a été alors assez pauvre sous les premiers souverains trastamare<sup>166</sup>. Son règne est marqué par la production de nouvelles formes littéraires, qui sont le fruit d'initiatives privées et dont le nom de l'auteur est connu<sup>167</sup>.

De ce fait, si la biographie chevaleresque prend son essor durant le milieu de l'époque médiévale en France, elle ne fait son arrivée en Castille qu'au début du XV<sup>e</sup> siècle avec le *Victorial*. Œuvre de la noblesse, qui se met en scène à l'aide de procédés stylistiques et littéraires appartenant au canon du genre de l'amour courtois, la biographie chevaleresque

---

<sup>162</sup> Gaucher, *op.cit.*, p. 73.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 73-74.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 605.

<sup>166</sup> Henri II et Jean I<sup>er</sup>.

<sup>167</sup> Jean-Pierre Jardin, « L'historiographie trastamare : de l'unicité du modèle monarchique à la pluralité des modèles chevaleresques », dans Jean-Pierre Sanchez, dir. *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 18.

veut louer la vie des chevaliers qui y est comptée. Sous plusieurs aspects, le récit de Gutierre Díaz de Games démontre ces facettes.

### *Le Victorial*

Le texte du *Victorial* a été mentionné à maintes reprises tout au long du texte. Nous procéderons ici à une étude plus approfondie de l'œuvre sous cinq aspects. Tout d'abord, nous commencerons par l'étude du texte comme biographie chevaleresque, pour poursuivre sur le document en lui-même, afin de soulever les particularités chronologiques et thématiques de cette biographie chevaleresque. Nous approfondirons ensuite la question de son auteur, Gutierre Díaz de Games, pour continuer avec la présentation du protagoniste, Pero Niño et terminer sur la qualité de chevalier du comte de Buelna.

#### **Le *Victorial* comme biographie chevaleresque**

Le *Victorial* met de l'avant les valeurs et les comportements recherchés par la noblesse. L'originalité du *Victorial* vient du fait qu'il ait été le premier exemple de biographie chevaleresque écrite en castillan, laissant ainsi entrevoir les valeurs auxquelles répondent les chevaliers du pays au tournant du XV<sup>e</sup> siècle. Le texte de Games est également ponctué de réflexions sur la guerre, sur les relations nobiliaires, en plus d'offrir sa perception des adversaires et alliés de la Castille.

Dès la genèse de l'œuvre de Games, on retrouve les enseignements du précepteur de Pero Niño qui explique les différentes vertus que doit développer un bon chevalier<sup>168</sup>. Le précepteur met l'accent sur les valeurs guerrières de l'art de la chevalerie, au détriment de la connaissance des lettres. Ce qui accentue le caractère traditionnel de la chevalerie, qui n'inclut pas encore une vision humaniste dans l'éducation nobiliaire<sup>169</sup>. Le précepteur inculque également au jeune Pero Niño le respect du sacré et « des choses de Dieu ».

---

<sup>168</sup> Il convient ici d'insister sur le fait que le portrait des chevaliers, dont la vie a fait l'objet d'une biographie, n'est souvent pas une image réelle de ce que l'individu avait été durant sa carrière. Il s'agit la plupart du temps de rappels des vertus que ces héros avaient et qui rappellent un archétype idéal chevaleresque auquel le défunt est associé. Ce dernier devient un modèle de comportement pour les futures générations, mais la biographie qui s'inspire de sa vie n'est aucunement un document rationnel et objectif. L'étude de ces documents doit donc être faite avec un certain recul, en gardant en tête qu'il n'est pas seulement question de la vie d'un chevalier, mais surtout de l'entretien d'un modèle de vertus et d'actions qui nourrit l'identité et les ambitions de l'ordre chevaleresque.

Gaucher, *op.cit.*, p. 519-520.

<sup>169</sup> Games, *op.cit.*, p. 94.

Autrement dit, il insiste sur le devoir de la noblesse de protéger l'Église et de défendre la foi chrétienne. Un bon chevalier se doit aussi d'être honnête, pur, miséricordieux et d'avoir de bonnes mœurs. Enfin, le précepteur termine sa leçon sur la morale des quatre vices que sont l'orgueil, l'obstination, la précipitation et la paresse, et sur la nécessité de bien servir le roi tout en le craignant. Il demeure que Pero Niño est dépeint comme un chevalier accompli tant au niveau militaire que dans son comportement vertueux. En effet,

« [...] les *fechos* de Pero Niño brossent un itinéraire conforme à l'idée d'une chevalerie qui évolue dans l'orbite de la monarchie, ce qui fut le projet théorique d'Alphonse X (1221-1284), en partie concrétisé sur le plan institutionnel [...], par Alphonse XI (1312-1350).<sup>170</sup> »

Pour sa part, Jean Gauthier Dalché avance plutôt le désir de Gutierre Díaz de Games de présenter son maître comme un

« [...] héros [qui] avait incarné toutes les valeurs qui, dans l'imaginaire des hommes de son temps, caractérisaient le parfait chevalier. Mais son maître illustre le décalage qui existait entre cette représentation et la réalité.<sup>171</sup> »

Ce qui s'illustre, par exemple, avec les amours de Pero Niño, qui servent particulièrement bien ses intérêts. À la suite de son premier mariage, il est intéressant de lire le passage que l'auteur écrit sur les « degrés » de l'amour ; premier amour, attachement et passion<sup>172</sup>. Si la passion est le degré le plus élevé d'amour selon Games, il semble que le porte-étendard ait situé le premier amour de son maître comme le plus vertueux. C'est d'ailleurs ce sentiment qui imprègne le mariage qui l'unit à doña Constanza de Guevara<sup>173</sup>. Cela semble suffire pour expliquer la bonne fortune de leur union et l'approbation de celle-ci par leur entourage, contrairement aux secondes noces du chevalier.

De même, l'œuvre de Games rapporte des valeurs issues de l'amour courtois, qui caractérisent les relations entre les amants. Selon les principes sociaux de ce genre littéraire, le sentiment d'amour qu'un chevalier éprouve pour une dame de haut rang est désintéressé et est davantage calqué sur la relation vassalique qu'il entretient avec son

---

<sup>170</sup> Vincent Serverat, « Une biographie "flamboyante" : les *Fechos e grandes aventuras* de Pero Niño », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 217.

<sup>171</sup> Gauthier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 144.

<sup>172</sup> Games, *op.cit.*, p. 115.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 119.

suzerain. Pourtant, c'est ce dernier que le chevalier tend à glorifier par les honneurs dont il honore sa dame, qui se trouve souvent à être l'épouse de son souverain. En comparaison, les amours de Pero Niño semblent poursuivre d'autres objectifs. En effet, les coups de foudre qu'éprouve le chevalier castillan cachent mal sa recherche d'ascension sociale, ce qui rend la sincérité de ses élans de cœur d'autant plus douteuse<sup>174</sup>.

De plus, Games donne peu de détails sur les attaches qui unissent Pero Niño à la dame de Sérifontaine lors de leur première rencontre. Celles-ci peuvent donc s'apparenter aux liens d'un noble à une dame de haut lignage, conformément à celles qui sont véhiculées dans les romans d'amour courtois médiévaux<sup>175</sup>, alors très populaires dans la Castille du XV<sup>e</sup> siècle : « Pero Niño fut tant aimé, en bonne part, de Madame pour la prud'homie qu'elle voyait en lui [...].<sup>176</sup> » En contrepartie, les sentiments des dames vis-à-vis du chevalier répondent pleinement aux critères présents dans l'imaginaire de l'amour courtois. Les femmes semblent séduites par les qualités de combattant et es vertus chevaleresques de Pero Niño, ce qui lui permet de se distinguer de beaucoup de partis beaucoup plus avantageux.

Par ailleurs, il est évident que le *Victorial* est avant tout un récit martial. Ce sont les tournois et les joutes qui permettent au chevalier de s'illustrer autant à l'étranger que chez lui, contrairement à la guerre elle-même. Celle-ci, comparativement aux tournois, n'a pas une place aussi élogieuse dans la littérature courtoise qui devient si populaire dans les

---

<sup>174</sup> Gauthier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 151.

<sup>175</sup> Dans la littérature courtoise, les liens amoureux suivent un modèle cyclique qui est cependant minimisé dans le *Victorial*. Il semblerait que Games ait voulu axer davantage son récit sur les faits martiaux que sur les amours de son maître, mais qu'il ait quand même décidé d'insérer ces épisodes dans son récit de manière à combler les attentes du public qui s'attend à ces scènes dans une biographie chevaleresque. Games décrit de manière concise les rapprochements entre la dame de Sérifontaine et son maître, entre doña Beatriz et le chevalier castillan, mais n'entre jamais dans les détails des rapports entre les dames et Pero Niño. Pourtant, leurs relations suivent le patron classique des relations d'amour courtois entre les chevaliers et leurs dames. Lorsque Pero Niño rencontre la dame de Sérifontaine, celle-ci est non seulement mariée, mais elle est surtout la femme de l'amiral de France, soit un personnage influent du royaume. Dans le cas de doña Beatriz, celle-ci est parente avec la famille royale du Portugal et détient donc un statut nettement supérieur à celui du futur comte de Buelna. Les références au modèle de littérature courtoise dans le récit de Games se limitent à ceci ; l'auteur ne relate aucune déclaration ou errance de la part de son maître envers les élues de son cœur. Aucun détail n'explique la rupture entre Pero Niño et Madame l'Amirale de France, si ce n'est qu'étant devenue veuve, elle perd ainsi son statut d'inaccessibilité. De même, l'amour unit Pero Niño et doña Beatriz est loin d'être contemplatif et se conclut par un mariage.

Gaucher, *op.cit.*, p. 364-368.

<sup>176</sup> Games, *op.cit.*, p. 233.

cercles nobiliaires castillans. Cette préférence peut s'expliquer par le fait que, d'une part, les tournois permettent une stratification entre chevaliers. D'autre part, les tournois sont à la fois une source de profit, de gloire, en plus d'un divertissement profitable pour tous. Il est important de souligner que ces événements martiaux répondent à des codifications plus strictes que dans le passé : ce ne sont plus seulement des jeux représentant des actes guerriers, mais de véritables spectacles auxquels assistent l'ensemble de la cour. Games vante les qualités de combattant et de guerrier de son maître lors des nombreux tournois et parties de chasse qui se produisaient à la cour ;

« Il [don Pero Niño] était bon tireur à l'arbalète comme à l'arc, et adroit. Il était un merveilleux tireur au jeu de viretons. Il n'y a pas lieu de s'étonner si ce chevalier l'emportait tellement en toutes choses sur les autres hommes, car outre le corps robuste et la grande force que Dieu avait daigné lui donner, toute son étude et toutes ses ressources n'étaient appliquées qu'au métier des armes, à l'art de la chevalerie et gentilhommerie. <sup>177</sup>»

Au contraire, la guerre répond à des motifs politiques et économiques. Pour Gauthier Dalché, cela souligne un changement de l'exercice militaire au sein des activités de la noblesse. En effet, la guerre a acquis une caractéristique beaucoup plus réaliste et rationnelle dans le sacrifice qu'elle implique :

« [...] on ne trouve dans le *Victorial* aucune exaltation de la guerre en tant que telle, même contre les Maures. Il est sans doute juste qu'elle rapporte *honra et fama*. C'est la récompense des efforts et des souffrances qu'elle exige. <sup>178</sup> »

En effet, il semble qu'au XIV<sup>e</sup> siècle les jeux d'armes soient devenus un moyen plus concret, pour les chevaliers, de se mesurer les uns envers les autres lors d'une occasion sociale, ou encore de régler un différend<sup>179</sup>. Le duel de la Dame blanche<sup>180</sup>, auquel on avait invité Pero Niño, en est un bon exemple.

---

<sup>177</sup> Games, *op.cit.*, p. 113.

<sup>178</sup> Gauthier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 156.

<sup>179</sup> *Ibidem*.

<sup>180</sup> Games, *op.cit.*, pp. 252-255. Les détails que rapportent Games sur ce duel font référence à une lettre que six chevaliers de la maison d'Orléans lui envoient. Le porte-étendard y décrit alors un affront fait par un chevalier nommé Pons En Perellos qui aurait offensé la maison d'Orléans en portant la « Dame blanche » sur ses habits, sans que soit expliquée à qui cette Dame blanche fait référence. La partie concernant la réponse de Pero Niño laisse penser qu'il puisse s'agir d'un emblème ou d'une devise associée au duc d'Orléans. Par la lettre que Pero Niño reçoit, nous pouvons penser qu'elle puisse être apparentée à la Dame de Sérifontaine, mais sans que plus d'explications soient données. L'intérêt de ce duel est qu'il oppose deux groupes de sept chevaliers ; Pero Niño aurait été le septième compère de la maison d'Orléans à combattre. Ceci a dû présenter un certain honneur pour le chevalier castillan d'être ainsi invité par l'une des plus grandes maisons de France.

En comparaison, la guerre n'apparaît aucunement comme un jeu de compétition. Dans le cas du *Victorial*, elle revêt plutôt un caractère justicier qui fait référence à la guerre juste. L'ennemi ultime, dans le cadre du *Victorial*, prend les traits des Anglais. C'est pourquoi ceux-ci sont décrits comme animés d'une soif de combat et présentés comme des êtres fondamentalement belligérants par Games, afin de maintenir leur différence face aux armées franco-castillanes. En effet, selon le porte-étendard, les Anglais tiennent la guerre comme un état de vie quasi permanent et sont incapables de vivre en paix. De ce fait,

« [...] combatirlos es, para los castellanos, una forma de definirse por oposición. El pueblo que para vivir necesita batallar, se transfigura en un perpetuo agresor. Frente a él, toda guerra es defensiva y, por lo tanto, justa.<sup>181</sup> »

Dès lors, l'Anglais est converti en un adversaire cruel, dénaturisé de son caractère chrétien et du corpus de valeurs qui caractérise la mentalité médiévale de la guerre. Celui-ci devient un opposant étranger au code moral auquel répond le protagoniste castillan<sup>182</sup>. Cela donne donc l'opportunité de distinguer clairement de la France et de la Castille, et de justifier les attaques sur les côtes anglaises. Les actes de Pero Niño apparaissent ainsi lavés de toutes fautes morales, et sont présentés comme bénéfiques au bien commun autant pour les Castillans que les Français, qui ont tous deux soufferts des agressions anglaises.

Ceci explique aussi pourquoi les actes de violence de Pero Niño sur la ville de Poole et ses alentours ne sont pas gratuits. Ils représentent une vengeance face aux actions des corsaires en Cantabrie, notamment celles de Harry Pay<sup>183</sup>. Néanmoins, si les agressions des Anglais sont décrites comme d'une violence et d'un manquement de morale inouï, Games demeure silencieux quant aux possibles débordements de Pero Niño et de ses hommes. Il convient cependant de rester critique et de garder à l'esprit que l'absence de

---

Malheureusement, le duel n'eut pas lieu en raison d'une intervention du roi. L'insertion d'un tel combat dans le *Victorial* n'est pas anodine. Elle renvoie à l'importance des tournois et de jeux d'armes des romans de chevalerie. Même le nombre des chevaliers qui devaient y prendre part est significatif ; il peut faire référence au nombre des chevaliers de la Table Ronde.

<sup>181</sup> Gauthier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 212. Traduction du castillan au français : « Les combattre donne, aux Castillans, une manière de se définir face à un opposant précis [reprenant le texte de Games et son sentiment face aux Anglais. Guillermina Antonucci se base ici sur cet antagonisme précis, mais il peut néanmoins s'appliquer à d'autres ennemis]. Un peuple, qui ne vit que pour la guerre et le combat, devient alors un agresseur perpétuel. Face à lui, la guerre prend une signification défensive et devient, de ce fait, juste. »

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>183</sup> Guillermina Antonucci, *op.cit.*, p. 215.

ces événements dans le récit élogieux des péripéties du chevalier castillan n'implique pas qu'il n'y en a pas eu, mais seulement que l'auteur n'a pas voulu qu'on s'en souvienne. Toutefois, Games veut faire croire que Pero Niño aurait respecté les principaux commandements de la chevalerie<sup>184</sup>, notamment l'interdit d'enlever aux plus démunis leur moyen de subsistance, comme l'épisode de Jersey le prouve. Toutefois, selon la pensée de Saint Thomas d'Aquin sur la guerre juste, le sac et la destruction font partie de ce concept martial puisqu'ils participent à la restitution du bien commun de la partie offensée<sup>185</sup>. Ce qui vient encore une fois donner une légitimité à la violence de Pero Niño sur les territoires péninsulaires et côtiers d'Angleterre.

### **Le document**

Le *Victorial ; chronique de don Pero Niño, comte de Buelna (1378-1453)* a été écrit par son porte-bannière Gutierre Díaz de Games au courant XV<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien manuscrit date de la moitié du XV<sup>e</sup> siècle, sinon du début du XVI<sup>e</sup> siècle. La version du *Victorial*, sur laquelle se base le présent travail, est la traduction française, réalisée par l'historien Jean Gauthier Dalché<sup>186</sup>. Mentionnons d'abord que, tout au long du récit, l'auteur ne fait jamais mention de repères chronologiques lorsqu'il fait référence aux événements passés. Les seuls indices de temps qui se retrouvent dans le texte font référence aux règnes d'Henri III<sup>187</sup> et de ses prédécesseurs. Tout au plus Games mentionne-t-il l'âge de Pero Niño ou de son roi à quelques moments durant son récit, ce qui permet aux historiens de replacer les exploits décrits dans le temps.

Outre sa qualité d'œuvre littéraire, le récit du *Victorial* est important pour les informations qu'il donne sur le monde maritime et la géographie au XV<sup>e</sup> siècle, comme il a été mentionné plus haut. Pourtant, ces éléments arrivent assez tardivement dans le récit de Games. En effet, l'auteur a vraisemblablement voulu situer le lecteur dans le contexte

---

<sup>184</sup> María Guillermina Antonucci les décrit comme ceci : ne pas tuer ceux qui se sont livrés, ne pas vandaliser, ni voler les églises et les lieux saints, respecter les femmes (dans le sens de ne pas forcer une femme mariée ou célibataire) et enfin ne pas priver les plus démunis de leur moyen de subsistance.

Guillermina Antonucci, *op.cit.*, p. 213.

<sup>185</sup> Guillermina Antonucci fait ici référence à un texte de Saint-Thomas d'Aquin sous la notice suivante : *Suma Teológica*. 2-2, q.40, art. 1 Respuesta.

*Ibid.*, p. 217.

<sup>186</sup> Le choix de cette version avait pour but de faciliter l'analyse, compte tenu des lacunes linguistiques que l'auteur de ce travail de maîtrise présentait au début de ses recherches.

<sup>187</sup> Il est ici question du roi de Castille Henri III le Maladif.

politique trouble que la Castille a traversé avec l'avènement d'Henri II sur le trône. L'énonciation des détails géographiques et techniques de Games se fait surtout au début des trajets de Pero Niño, et de manière plus abondante lors de son voyage vers la France.

En effet, le départ de Santander donne lieu à une description de ce que les techniques de navigation devaient être à l'époque de Games. L'auteur détaille avec minutie l'importance de la direction du vent et le positionnement des astres dans la navigation, en plus des différents outils utilisés, comme la sonde qui permet de connaître la profondeur des eaux<sup>188</sup>. Games rend également compte de la connaissance et de l'usage du temps et de l'espace dans la navigation au début du XV<sup>e</sup> siècle :

« On cingla tout le jour vers l'ouest avec le vent en poupe. Le soir venu, le vent tomba. On amena les voiles et on mit la main aux rames. On navigua jusqu'au deuxième quart. [...] Au quart de matin, le vent se calma, et on fit route au sud-ouest. Quand le jour parut, on ne voyait plus ni l'Espagne, ni la France. [...] Finalement comme on était au premier quartier de la lune, et que le vent venait du ponant et qu'il pouvait se renforcer au point de jeter les galères à la côte de Marasin, on décida de ramer au large sans discontinuer.<sup>189</sup> »

La météorologie est également présente dans les descriptions de Games. De fait, ce sont surtout les tempêtes et les épisodes de dangers qui sont relatés. Par exemple, lors l'expédition de Pero Niño contre les corsaires musulmans, l'équipage rencontre un brouillard incroyable qui est attribué aux connaissances de sorcellerie des Maures<sup>190</sup>. Un autre exemple du genre est le moment où le capitaine castillan et son acolyte, Messire Charles de Savoisy, doivent faire face à une terrible tempête, alors qu'ils cabotaient en direction de l'Angleterre :

« Les lames [vagues] étaient si fortes qu'elles frappaient les hanches [côtés] des galères et menaçaient de la mettre en pièce, et elles la faisaient retentir. Il en revenait de si hautes par la poupe que quelques-unes entraient dans la galère. Celles-ci sont les plus dangereuses. Elles enlevèrent la chaloupe [petit bateau à bord des galères qui permettaient de descendre à terre] de l'endroit où elle était amarrée et l'emportèrent à la mer. Déjà tous les gens de l'équipage désespéraient de leur vie et demandaient à Dieu qu'il eût merci de leurs âmes. Ils passèrent ainsi toute la nuit en grande tourmente et il pleuvait sans arrêt, ce qui importune beaucoup les marins.<sup>191</sup> »

---

<sup>188</sup> Games, *op.cit.*, p. 162.

<sup>189</sup> *Ibidem*.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 205.

Lors de la traversée du golfe de Gascogne pour se rendre en France, Games se concentre davantage sur les détails techniques de leur trajet, notamment l'orientation en mer, la perception du temps ou encore le calcul de la distance face à la côte. La connaissance de la géographie entre la Castille et la France, dont Games fait preuve, permet de donner un aperçu des connaissances des marins de l'époque. Bien avant l'expédition en Atlantique, la campagne contre les Maures fait mention de contrées et de pays étrangers, telle la Barbarie. Cette portion du *Victorial*<sup>192</sup> illustre la connaissance du versant de la côte méditerranéenne de la Péninsule ibérique, dont les villes de Carthagène et de Barcelone. Il est également question du continent africain, notamment avec les anecdotes concernant le port de Tunis.

Games dresse aussi un portrait d'ensemble des connaissances des ports français de l'Atlantique, notamment lorsque Pero Niño remonte la Gironde pour débarquer à Bordeaux et continuer vers La Rochelle. Il est d'ailleurs important de souligner la prédominance des paysages portuaires et côtiers d'Angleterre et de France, dans le récit du *Victorial*. En contrepartie, la Normandie et la Bretagne agissent comme simples décors géographiques qui aident le lecteur à se situer. Le pays normand est ainsi connu comme le théâtre des amours de Pero Niño et de la dame de Sérifontaine. Quant à Paris, ce sont les tournois qui y ont lieu qui attirent l'attention de Games, ce qui lui donne tout le loisir de mettre en scène la bravoure et la fougue de son maître.

De plus, l'auteur du *Victorial* procède à quelques raccourcis géographiques dans le but de magnifier son récit. Par exemple, lors de la première campagne en Angleterre de Pero Niño et Charles de Savoisy, Games raconte leur intrusion sur la Tamise et l'aperçu de la ville de Londres. Étant donné la réelle position géographique de la ville, et les dangers qu'une telle expédition dans les terres anglaises aurait représentés pour l'entreprise des Castellans, il est plutôt douteux qu'ils se soient rendus aux limites la capitale royale anglaise.

De ce fait, Jean Gauthier Dalché fait appel au sens critique du lecteur en insistant sur la possibilité que Pero Niño et son acolyte aient été trompés par « [...] les pilotes et les

---

<sup>192</sup> Games, *op.cit.*, pp. 138-160.

comites désireux de regagner le plus vite possible la France.<sup>193</sup> » Il est aussi possible que, craignant une attaque potentielle, ceux-ci ont préféré couper court au désir de leurs seigneurs d'admirer le paysage londonien<sup>194</sup>. En effet, le port de Southampton, où débarquent les contingents de Pero Niño est Charles de Savoisy, est très éloigné de Londres, alors que Games assure qu'

« [...] on apercevait Londres dans une plaine, une grande ville. D'elle à la mer, il y avait bien deux lieues. Il lui arrive, du côté du nord, un grand fleuve [...] qu'on appelle la Tamise. De l'autre côté, il y a une île, nommée l'île de Wight.<sup>195</sup> »

Sachant que cette île se situe dans la Manche, près des côtes anglaises, cela vient confirmer l'impossibilité pour Pero Niño et Charles de Savoisy d'avoir pu apercevoir Londres du port de Southampton. Nous pouvons aussi penser qu'il s'agit ici d'une liberté de l'auteur quant à la géographie. Ce viendrait confirmer que les descriptions géographiques récurrentes de Games visent à servir sa fiction en fournissant des repères qui se veulent crédibles.

Enfin, Games relate de manière détaillée des batailles auxquelles il assiste et qui se produisent dans la majorité des cas sur terre. Les armes qui sont traditionnellement utilisées dans les combats terrestres se transposent dans le contexte maritime ; les armes de jet et les arbalètes sont les principaux outils employés. Les bateaux ne sont pas encore de véritables machines de guerre équipées d'une technologie militaire appropriée<sup>196</sup>. La plupart du temps, leur usage se limite au transport des troupes. Par contre, les navires donnent un précieux avantage à Pero Niño et à son compagnon. En effet, ils leur permettent de procéder à des attaques-surprises sur les villes côtières de l'Angleterre et d'effectuer des retraites rapides face à des avancées soudaines de la flotte anglaise.

---

<sup>193</sup> Games, *op.cit.*, p. 225.

<sup>194</sup> Il est aussi possible que Games ait procédé à cette tromperie dans le but de démontrer que son maître a effectivement menacé l'intérieur des terres anglaises, jusqu'à Londres. Dans les faits, il n'en est rien.

<sup>195</sup> Games, *op.cit.*, p. 225.

<sup>196</sup> Cette utilisation du transport maritime à des fins militaires arrive plus tard dans le texte, alors que Games relate la seule bataille navale du *Victorial* (Games, *op.cit.*, pp.262-264.) Cela peut impliquer que, compte tenu des dangers et du contexte de guerre dans lesquels naviguent Pero Niño et Charles de Savoisy, ceux-ci adaptent leur mode de transport à leurs besoins en armant leurs navires afin de parer à d'éventuelles attaques en mer contre les Anglais. C'est en effet durant la guerre de Cent Ans, en raison des perturbations touchant le trafic atlantique, que les navires voyagent davantage en convoi et commencent à s'armer.

Dès lors, le récit de Games est intéressant pour les détails qu'il donne sur la navigation en Atlantique et le monde maritime. Attardons-nous maintenant à la main derrière le récit.

### **L'auteur, Gutierre Díaz de Games**

Il est difficile de savoir qui est réellement Gutierre Díaz de Games, si ce n'est qu'en tant qu'auteur officiel de l'œuvre du *Victorial*. Il se présente sommairement au début de son récit comme suit :

« Moi, Gutierre Díaz de Games, familier de la maison du comte don Pero Niño, comte de Buelna, j'ai vu, de ce seigneur, la plupart des faits de chevalerie et beaux exploits qu'il a accomplis, et j'y fus présent, parce que j'ai vécu dans les bonnes grâces de ce seigneur depuis le temps qu'il avait vingt-trois ans, et moi environ autant, plus ou moins.<sup>197</sup> »

Par l'information de l'âge de Pero Niño à l'entrée de service de son porte-étendard, on peut estimer que celui-ci aurait été employé par le futur comte de Buelna lorsque le roi Henri III décida d'envoyer du renfort en France, soit dans les premières années du XV<sup>e</sup> siècle.

Aux yeux de Gauthier Dalché, le but de Games est de présenter son maître comme un chevalier accompli. Ce parti pris explique non seulement les aptitudes martiales présentées, mais également les qualités naturelles de chef de guerre qui sont attribuées à Pero Niño. Les motifs de Games pour prendre en charge la rédaction la biographie de son maître, en tant que son porte-étendard, sont inconnus. Non seulement est-il un personnage mineur dans l'entourage de Pero Niño, malgré la proximité qu'ils partagent en combattant ensemble, mais ils ne proviennent vraisemblablement pas des mêmes rangs sociaux. Il est assez évident que l'auteur du *Victorial* a écrit cet ouvrage pour le compte de son maître, à sa demande ou non, mais dans le but très certain de vanter ses exploits. Games ne transmet pas seulement la mémoire du comte de Buelna, il commémore, entre autres choses, l'image qu'il a gardée de son côtoiement avec son maître<sup>198</sup>.

D'autre part, il ne faut pas sous-estimer le lien entre Games et Pero Niño, issus du compagnonnage des armes, puisqu'ils donnent plus de crédibilité et de substance au récit

---

<sup>197</sup> Games, *op.cit.*, p. 73.

<sup>198</sup> Gaucher, *op.cit.*, p. 210.

et du point de vue du porte-bannière sur les exploits militaires de Pero Niño : « Je fus un de ceux qui marchaient régulièrement avec lui, et j'eus ma part dans ses travaux. Je courus les mêmes dangers que lui, et j'ai connu les aventures de ce temps.<sup>199</sup> » Games termine son introduction en présentant les différentes parties du *Victorial*. La version finale de l'ouvrage ayant été publiée presque trente ans après les faits, cela explique les contradictions et anachronismes qu'on y trouve, volontaires ou non<sup>200</sup>. De même, Games se présente comme un écrivain dans un souci d'objectivité, mais se revendique comme auteur lorsqu'il émet des opinions qui lui sont propres. Son œuvre utilise « [...] des pièces de plaidoirie, des écrits de circonstance, ayant pu servir, du vivant de Pero Niño, [pour] consolider son prestige sur la scène politique.<sup>201</sup> »

Toutefois, les descriptions sur le rôle réel de Games auprès de son maître, en dehors de sa qualité de biographe, sont imprécises et sommaires. Par son titre, il a probablement été chargé de tenir la bannière des troupes de Pero Niño lors de ses campagnes en France, que les historiens situent principalement entre 1405 et 1406<sup>202</sup>. Les raisons de son positionnement dans l'expédition du chevalier castillan demeurent inexpliquées en raison des lacunes concernant son historique familial. Cependant, si son rôle est essentiellement militaire, il livre lui-même sa propre vision de ses responsabilités morales lors d'un épisode de combat en France :

« Les hommes de guerre savent bien que tous les combattants ont les yeux fixés sur la bannière. Si les siens la voient reculer pendant la lutte, ils perdent courage et celui des ennemis augmente ; s'ils la voient rester ferme, ou avancer, c'est le contraire. [...] Il convient donc que le porte-bannière se conforme à la volonté de son seigneur et ne fasse pas davantage que ce qui lui est ordonné.<sup>203</sup> »

Gutierre Díaz de Games offre le point de vue d'un soldat, et non d'un marin, malgré l'attention qu'il accorde au monde maritime dans son récit. En effet, Games valorise son rôle martial, qu'il considère comme très important aux entreprises auxquelles il participe en raison de sa qualité morale. De plus, le passage cité explique les différentes qualités

---

<sup>199</sup> Games, *op.cit.*, p. 73.

<sup>200</sup> Beltrán Llavador, « Imágenes de servicio ... », *op.cit.*, p. 137.

<sup>201</sup> Serverat, « Une biographie "flamboyante ... », *op.cit.*, p. 213.

<sup>202</sup> Les principales références chronologiques en ce domaine sont la date de naissance de Jean II, qui situe approximativement le départ de Pero Niño en 1405, alors que son retour en Castille coïncide plus ou moins avec la mort d'Henri III, en 1406.

<sup>203</sup> Games, *op.cit.*, pp. 220-221.

requis pour être un « bon » porte-bannière. Ces aptitudes sont d'ailleurs mises en parallèle avec celles d'un chevalier ; humilité, courage, sens de meneur, de l'initiative dans le combat et de l'honneur. Est-ce une manière pour l'auteur de s'attribuer des qualifications nobles malgré sa fonction militaire mineure ? Ou encore de faire rejaillir le prestige des succès de son maître sur sa personne ? Cela semble plus que probable.

Dès lors, le fait que la biographie chevaleresque soit un genre littéraire militaire donne un autre motif quant au choix de Gutierre Díaz de Games comme auteur du *Victorial*. Cela fait écho aux ouvrages biographiques de chevaliers français dont les auteurs sont des hérauts d'armes, de manière à assurer la prépondérance du domaine militaire dans la narration du récit<sup>204</sup>. Néanmoins, la principale distinction du *Victorial* tient de la présence soutenue du monde maritime tout au long du récit. Cette particularité traduit aussi le fait que Games semble comprendre le monde de la navigation et paraît à l'aise de l'intégrer comme arrière-scène des faits d'armes de son maître, malgré qu'il ne soit vraisemblablement pas un marin<sup>205</sup>.

Néanmoins, si ces éléments fournissent un décor de fond inédit, il demeure que le cœur du récit reste le personnage de Pero Niño, futur comte de Buelna, et ses aventures.

---

<sup>204</sup> Gaucher, *op.cit.*, p. 216.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 217.

## **Le récit du *Victorial***

Le texte du porte-étendard castillan est composé de trois parties. La première rend compte de l'état de la famille de Pero Niño et des premières années du chevalier.

Peu de détails sont connus aujourd'hui au sujet de la famille du chevalier castillan<sup>206</sup>. Selon le porte-étendard, la branche paternelle s'apparente à la famille française d'Anjou et le côté maternel est relié aux seigneurs de Vega, une grande famille de Castille. L'histoire de cette genèse remonte à la venue d'un duc français, qui aurait vécu auprès du roi de Castille<sup>207</sup>. Mort en laissant deux jeunes fils orphelins, le roi les aurait pris sous son aile en leur donnant le surnom de « niño<sup>208</sup> ». Cette appellation ne les aurait pas quittés une fois arrivés à l'âge adulte, puisqu'ils l'auraient adoptée comme nom noble. C'est ici la première fois que l'auteur souligne la proximité de la relation entre le pouvoir royal et la famille Niño<sup>209</sup>. Games poursuit avec la guerre de succession entre les fils d'Alphonse XI, Pierre 1<sup>er</sup> et Henri de Trastamare, durant la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, afin de situer l'implication des Niño dans ce conflit.

À la suite de l'avènement d'Henri II sur le trône, en 1351, Games fait des descriptions peu flatteuses de Pierre 1<sup>er</sup>, tant sur son entourage<sup>210</sup> que sur le caractère orageux dudit prince. Games souligne aussi sa lâcheté lors de sa défaite imminente face aux armées du comte de Trastamare. Par la suite, une description assez sommaire est faite des premières décisions d'Henri II après avoir gagné le trône. Il est présenté comme un roi

---

<sup>206</sup> Games dresse un tableau assez concis de la trame familiale de Pero Niño dans le but de mieux comprendre le lien qui le relie avec la famille royale, mais surtout pour le replacer dans le temps. En effet, selon Gaucher, retracer le lignage du personnage central d'une biographie chevaleresque veut surtout concrétiser le temps écoulé entre les événements passés et ceux du présent. D'autre part, « [...] ce motif [soit de présenter ainsi la chronologie] donne au lecteur tous les éléments souhaitables sur les parents du héros et confère au récit une rationalité, une logique, une certaine exhaustivité propre à camoufler son caractère souvent fictif. » Gaucher, *op.cit.*, p. 324.

<sup>207</sup> En l'absence de noms ou de repères chronologiques utiles, il nous est impossible de deviner à quel roi de Castille Games fait référence.

<sup>208</sup> « Niño » signifie « enfant » en espagnol. Le surnom donné par le roi fait donc référence à l'âge des fils du duc.

<sup>209</sup> Games ne mentionne pas cette proximité entre les Niño et la royauté par hasard. Au contraire, il montre la force de la loyauté de son maître en inscrivant sa fidélité au pouvoir royal sur la longue durée. La mésalliance des Niño au courant de la guerre de succession apparaît alors comme un égarement plutôt que comme une réelle trahison.

<sup>210</sup> Qu'on dit peuplé de Juifs, qui auraient initié le prétendant au trône aux arts divinatoires.

juste et bon, mais sans pitié envers les alliés de son frère qui refusent de se rendre<sup>211</sup>. Games fait clairement état de l'allégeance des Niño pour Pierre 1<sup>er</sup> et même du refus de certains de leurs membres de reconnaître le nouveau roi : « Don Pero Fernández [Niño]<sup>212</sup> servit le roi don Pedro jusqu'à la mort du souverain, et jamais ensuite il ne voulut obéir au roi don Enrique. <sup>213</sup>»

C'est probablement dans le but de magnifier l'ascension sociale de son maître que Games mentionne justement ce parti pris désavantageux des ancêtres de don Pero Niño. De ce fait, les exploits du chevalier castillan, de même que les motifs qui le poussent à agir ainsi, en sont d'autant plus nobles. L'auteur insiste aussi sur le fait que le père de don Pero Niño, Juan Niño, a été élevé comme chevalier dans la maison d'Henri II, dont il réussit à gagner le respect par ses exploits militaires. C'est pourtant doña Ynés Lasa, sa femme, qui a permis à leur fils de se rapprocher du pouvoir, en étant désignée par la reine doña Juana pour servir de nourrice au futur Henri III.

Selon Games, Juan Niño et sa femme semblent avoir été d'abord offusqués par cette responsabilité, qu'ils ont jugé indigne de leur rang. Il n'en demeure pas moins qu'ils ont été largement récompensés par leurs souverains par la suite :

« Après avoir reçu de nombreuses charges et donc, ils [Juan Niño et son épouse] finirent par se soumettre à la volonté du souverain, à la condition de que doña Ynés ne fût pas appelée nourrice comme les autres, mais tenue en un autre état [...]. Quand elle dut s'en aller, on lui donna des domaines et une récompense [...]. Les domaines et cadeaux en bourgs et en largesses montèrent à cinquante mille florins.<sup>214</sup> »

Si Games présente la demande de la reine de Castille comme un affront, il faut toutefois faire preuve d'esprit critique. Pour une famille noble, en passe d'être déchue en raison de ses affiliations politiques antérieures, subvenir aux besoins du prince héritier, donc accéder à l'entourage de la famille royale, apparaît comme une faveur assez importante. En effet, par la charge qui a échoué à sa mère, Pero Niño est ainsi devenu le frère de lait du futur roi de Castille et a pu être élevé à la cour. Games poursuit en racontant les

---

<sup>211</sup> Cette description contrastée entre les deux souverains vise surtout à valoriser le pouvoir en place à l'époque de Games à travers les qualités chevaleresques d'Henri II.

<sup>212</sup> On fait ici référence au grand-père de Pero Niño, acteur ayant pris part à la guerre civile entre les deux prétendants au trône de Castille.

<sup>213</sup> Games, *op.cit.*, p. 91.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 93.

premiers faits d'armes de Pero Niño, notamment lors du siège de Gijón de 1394, aux côtés de son roi. La première partie se clôt sur le premier mariage de son maître avec doña Constanza de Guevara.

Le second livre de l'œuvre de Gutierre Díaz de Games, cœur de son travail, est la section la plus volumineuse consacrée aux exploits de Pero Niño à l'âge adulte. Le récit débute par ses aventures en Méditerranée, alors qu'il s'en va combattre les corsaires du Levant à la demande d'Henri III. Ce court passage sur ses faits d'armes fournit déjà des indices sur les procédures d'expédition en mer de l'époque. C'est d'ailleurs la première fois qu'est évoqué le rôle du personnage principal comme capitaine de mer, et les célébrations qui ponctuent les préparatifs de départ permettent à Games de présenter le comportement chevaleresque de son maître<sup>215</sup>.

Toutefois, si la première expédition de Pero Niño se conclut avec un certain succès, elle n'est pas sans obstacle. En effet, Games raconte avec minutie les difficultés<sup>216</sup> comme les réussites de son maître face aux corsaires maures<sup>217</sup>. Cette première mission est intéressante pour les descriptions pointues que l'auteur fait des différentes destinations de son maître, autant dans la Péninsule ibérique qu'au sein des royaumes de Castille et d'Aragon et du pourtour méditerranéen. Par la suite, Pero Niño revint en Castille auprès de son roi. C'est, dit-on, au courant des festivités entourant la naissance du fils d'Henri III<sup>218</sup> que seraient arrivés les ambassadeurs du roi Charles VI de France. Ce dernier supplie son « frère<sup>219</sup> » le roi de Castille de lui venir en aide par une armée de galées<sup>220</sup>. Games dit alors que c'est à ce moment que le roi fait appel à Pero Niño afin d'honorer les accords d'alliance et de fraternité qui existent entre les deux royaumes.

---

<sup>215</sup> Games, *op.cit.*, p. 126.

<sup>216</sup> L'auteur décrit autant les conditions météorologiques comme la protection du pape sur le port de Marseille, où de nombreux corsaires vont ainsi trouver l'asile, pour souligner les problèmes qui ponctuent la première mission militaire en mer de don Pero Niño. Il est possible de douter de la véracité de ces éléments, mais il est probable qu'ils contribuent à l'objectif de Games de glorifier le courage et la persévérance de son maître dans ces expéditions.

<sup>217</sup> Écrit comme tel dans le texte.

<sup>218</sup> Le futur Jean II.

<sup>219</sup> Appellation de courtoisie entre les différents souverains européens afin de souligner leur alliance.

<sup>220</sup> Les manuscrits des Archives nationales de France des cotes J/603/63 à J/603/67 relatent les échanges entre Charles VI et Henri III quant aux échanges pécuniaires pour l'envoi de bateaux. Les négociations laissent penser à un convoi de douze à seize galées.

Lorsque le roi de France approche son allié pour recevoir de l'aide, la réaction du roi de Castille ne se fait pas attendre. En effet, alors que ce dernier voit les délais d'armement et d'organisation se rallonger pour l'envoi d'une flotte, il dépêche alors Pero Niño à Santander pour guider un petit contingent de trois galères<sup>221</sup>. Ceci marque le début de l'épopée qui a formé le sommet de la carrière militaire du futur comte de Buelna. C'est également au même moment que commence son partenariat avec le capitaine Martin Ruyz de Mendaño, alors que celui-ci se trouve en charge des nef s envoyées par Henri III pour le compte de Charles VI.

Le fait que Games insiste sur le nombre restreint des moyens donnés par Henri III à Pero Niño vise peut-être à dissimuler une mission moins considérable que celle qui a été confiée au connétable de Castille. Il demeure que c'est une réelle opportunité que le roi donne à Pero Niño, qui peut ainsi s'illustrer aux côtés de nobles plus importants que lui, comme Ruyz de Mendaño. De même, le fait que Games souligne le nombre des trois galères aide aussi l'entreprise de valorisation de Pero Niño ; l'auteur vante ici la débrouillardise et les succès de son maître, et ce malgré ses ressources limitées.

Il y a cependant une certaine confusion, puisque Pero Niño apparaît avoir été envoyé comme premier secours en France, étant donné que les nef s se trouvent à Séville, au sud du territoire de Castille<sup>222</sup>. L'auteur insiste sur le fait que son maître et le connétable de Castille avaient reçu l'ordre du roi de voyager ensemble : « Il [Henri III de Castille] recommanda aussi à tous les deux de s'attendre et de se faire bonne compagnie. <sup>223</sup> » Games souligne ici une première difficulté technique dans le voyage et qui a peut-être encouragé la détérioration des relations entre les deux agents du roi. En effet, si les nef s

---

<sup>221</sup> Dans leur article « Navigation atlantique de trois galères castillanes au début du XVe siècle d'après le *Victorial* : de la chronique chevaleresque à l'histoire maritime », les historiens Michel Bochaca et Eduardo Aznar Vallejo ne donnent pas de signification littéraire aux trois galères de Pero Niño. C'est plutôt le départ de Santander qui retient leur attention. En effet, si cette ville portuaire est géographiquement plus près de la France, il demeure que les côtes du Nord de la Castille sont victimes de nombreuses attaques de navires anglais.

Eduardo Aznar Vallejo et Michel Bochaca, « Navigation atlantique de trois galères castillanes au début du 15<sup>e</sup> siècle d'après le *Victorial* : de la chronique chevaleresque à l'histoire maritime, *Anuario de Estudios medievales*, vol. 2, n°44, (juillet-décembre 2014), pp. 737-738.

<sup>222</sup> Games, *op.cit.*, p. 161.

<sup>223</sup> *Ibidem*.

peuvent jeter l'ancre au large, les galères sont dépendantes de la côte pour l'accostage, ce qui rend le voyage commun plus complexe<sup>224</sup>.

L'attribution à l'un et l'autre des nefes et des galères ne semble pas relever d'un simple choix littéraire de la part de Games. À travers cette association Pero Niño – galères et Martin Ruyz de Mendaño - nefes, peut-on y voir une illustration de la stratification des statuts de noblesse qui a alors lieu avec la continuité de la révolution trastamare ? De manière plus technique, Games a-t-il donné voulu illustrer la bravoure de son maître dans sa commande des galères, dont le mode de navigation près des côtes rend le voyage plus dangereux ?

C'est suite à la rencontre avec Charles de Savoisy que Pero Niño et Martin Ruyz de Mendaño, sont tous deux désignés comme capitaines dans le texte de Games. C'est pourtant le second qui tient le titre du roi de Castille, qui l'a reconnu comme tel dès son envoi en France, ce qui ne semble pas avoir été le cas de Pero Niño. Celui-ci semble voué à jouer un rôle plutôt mineur, lié entre autres au nombre limité d'hommes et d'équipement qui lui ont été octroyés. Il est donc probable que son porte-étendard ait voulu ainsi créer une renommée digne des initiatives que son maître ait pu prendre avec Charles de Savoisy.

Les passages suivants décrivent l'expédition de don Pero Niño et de Charles de Savoisy sur les côtes anglaises. Games fait une grande description des conditions difficiles de la navigation, puisque les galères subissent constamment les contrecoups du vent et des marées. Ces obstacles météorologiques en Atlantique sont dépeints comme très violents et instables, provoquant épisodiquement des éloignements des effectifs de la flotte durant les tempêtes<sup>225</sup>. Games louange les actions du capitaine en raison de ses moyens restreints :

« Mais parce que le capitaine Pero Niño n'avait pas beaucoup de monde de sa nation, il faut le louer davantage et lui tenir plus de comptes de toutes les bonnes choses qu'il fit, car il n'avait que trois galères et deux *balleniers*<sup>226</sup>. S'il avait eu vingt galères,

---

<sup>224</sup> Games, *op.cit.*, p. 161.

<sup>225</sup> Les membres de l'équipage conseillent à plusieurs reprises à Pero Niño de ne pas prendre la mer en raison des risques de tempête, ce à quoi celui-ci exige quand même le départ des galères. Cela en dit long sur les dangers que Pero Niño est prêt à courir pour réussir son expédition en mer pour le roi de France. De même, cela prouve également qu'il tient probablement peu compte des recommandations avisées des gens à bord, qui semblent connaître la mer mieux que lui.

<sup>226</sup> Écrit comme tel dans le texte, il s'agit d'un type de bateau.

comme d'autres les eurent avant et après lui, il est à croire qu'il eût fait des choses admirables<sup>227</sup>. »

Ce qui amène le porte-étendard à critiquer vivement le manque de coopération du capitaine des nef<sup>s</sup> de Castille. En effet, à travers cet encensement de son maître, c'est l'absence de Martin Ruyz de Mendaño qui est reprochée. Ce qui, aux dires de l'auteur, aurait nui au succès de Pero Niño dans sa campagne en mer. Il faut toutefois rester critique. L'absence du connétable de Castille à ses côtés n'a pas réellement eu d'impact sur l'entreprise de Pero Niño en Atlantique et dans la Manche, puisque ce dernier a déjà trouvé un compagnon d'armes en Charles de Savoisy pour son expédition en Angleterre<sup>228</sup>. Il n'en reste pas moins que, en noircissant le portrait de Martin Ruyz de Mendaño, Games aspire surtout à doré l'image de son maître. L'arrivée des galères castillanes à Harfleur provoque une seconde rencontre entre Pero Niño et le capitaine des nef<sup>s</sup> de Castille. L'auteur raconte que son maître reproche vivement à Martín Ruyz de Mendaño qu'il eût « [...] peu de souci du service du roi de Castille.<sup>229</sup> » Games n'extrapole pas davantage. Tout au plus se borne-t-il à spécifier que les deux agents d'Henri III se « [...] séparèrent ennemis<sup>230</sup>. »

L'auteur enchaîne sur une tentative d'expédition en Angleterre, mais la mauvaise température force un retrait à Harfleur. L'équipée entre alors dans les terres de France jusqu'à la ville de Rouen par la remontée de la Seine afin de réparer les galères qui en avaient besoin. Games en profite pour brosser un portrait très positif des Français pour leur hospitalité et les honneurs qu'ils font à Pero Niño. Ils sont décrits notamment comme un peuple généreux, gai, élégant, gracieux, bon vivant, sans malice et « [...] très portés sur l'amour et en tirent vanité<sup>231</sup>. » De manière générale, ils sont perçus comme de bons seigneurs et de fidèles alliés des Castillans<sup>232</sup>. Cette affirmation de la part de Games ne

---

<sup>227</sup> Games, *op.cit.*, p. 224.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 203

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>230</sup> *Ibidem.*

<sup>231</sup> *Ibid.*, pp. 228-229.

<sup>232</sup> Ce portrait des Français par Games rejoint un autre but que la seule description. L'auteur cherche aussi à faire transparaître un sentiment d'appartenance à la Castille à travers son récit. Selon Élisabeth Gaucher, « par-delà les grandes figures de la nation, l'historiographie s'attache aux événements politiques et peut servir une propagande tournée contre les ennemis du royaume. Ainsi, la guerre de Cent Ans a entraîné un intense effort polémique visant à prouver la légitimité du parti français dans la querelle avec l'Angleterre. » Gaucher, *op.cit.*, pp. 97-98. Il est donc possible qu'étant alliée de la France, Games ait voulu situer la puissance militaire et navale de la Castille dans ce conflit, de manière à justifier sa place dans l'échiquier politique du XV<sup>e</sup> siècle.

relève pas seulement d'un jugement personnel, mais vient surtout appuyer la politique internationale d'Henri III en abondant dans le sens positif de l'alliance qui lie les couronnes de France et de Castille.

L'arrivée de l'équipe de Pero Niño en Normandie est un évènement clé. C'est à ce moment qu'il reçoit une invitation de l'amiral de France, Renaud de Trie, afin que le chevalier castillan vienne lui rendre visite dans son château de Sérifontaine<sup>233</sup>. L'auteur fait une description assez détaillée de sa propriété, à Rouen, et de ses avoirs. C'est également à ce moment du récit que Pero Niño fait la connaissance de la dame de Sérifontaine<sup>234</sup>. La présentation de Renaud de Trie à Pero Niño permet à Games de mettre en perspective la faiblesse et la vieillesse de l'amiral de France, autrefois un noble chevalier, face à la vigueur et la jeunesse du chevalier castillan.

Par la suite, le capitaine continue sa route pour aller à Paris. Le premier rapport entre Pero Niño et le conseil de Charles VI donne un aperçu des incidents qui peuvent avoir lieu dans les accords diplomatiques qui relient la France et la Castille<sup>235</sup>. En effet, le chevalier castillan vient vraisemblablement à Paris pour percevoir l'argent promis pour l'emploi des forces castillanes par la couronne de France<sup>236</sup>. Néanmoins, devant les hésitations des ducs à lui verser cette somme, le futur comte de Buelna se voit dans l'obligation de prononcer « [...] dans le conseil des mots très forts<sup>237</sup> ». L'auteur explique, à travers les paroles de son maître, que le refus du conseil royal de payer le capitaine impliquerait une rupture des accords passés entre leurs souverains respectifs<sup>238</sup>. Cela reviendrait donc à un crime de lèse-majesté et les membres du conseil seraient là dans une grande faute. L'argument de Pero Niño paraît avoir fait effet, puisque l'auteur souligne que les membres du conseil lui ont finalement payé la somme entière de ce qui lui était dû. De

---

<sup>233</sup> Games, *op.cit.*, p. 230.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>235</sup> En raison de la faiblesse mentale de Charles VI, ce sont les ducs de Bourgogne, de Bourbon, d'Orléans et de Berry qui sont alors en charge des affaires du royaume et qui gouvernent en son nom.

<sup>236</sup> Games, *op.cit.*, pp. 233-235.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>238</sup> Rien n'est énoncé dans ce sens dans les correspondances entre les deux souverains. Games use probablement de cette emphase sur le manque d'honnêteté de la part du conseil royal pour montrer l'importance de la parole accordée en cas d'accord diplomatique et souligner la gravité qu'un manquement d'honorer cette alliance pourrait impliquer. La fidélité et l'honnêteté étant des valeurs importantes dans l'imaginaire littéraire du genre courtois, ce passage est donc pertinent puisqu'il illustre ces qualités morales.

même, le duc Louis 1<sup>er</sup> d'Orléans<sup>239</sup> le prend sous sa protection pour la durée de son séjour à Paris. Nous pouvons penser que Games introduit cette amitié dans son récit dans le but de donner une crédibilité aux actes de son maître à la cour de France.

Comme mentionné auparavant, le passage de Pero Niño dans la capitale royale est marqué de nombreux tournois auxquels il participe vaillamment<sup>240</sup>. Le porte-étendard s'intéresse à la manière de jouter des Français, de même qu'au faste qui entoure ces célébrations :

« Les parures des dames et des chevaliers étaient si extraordinaires et si variées qu'on ne pourrait les décrire à cause de leur nombre. [...] Quand elles [les noces] furent finies, les dames se réunirent et dirent aux chevaliers et aux galants amoureux que pour l'amour de leurs amies, ils devraient faire une fête très honorable où ils joueraient bellement vêtus.<sup>241</sup> »

Cela n'empêche pas Games de mettre la prouesse de son maître de l'avant en le faisant vaincre tous les adversaires qu'il rencontre. Pero Niño défait même les grands champions de la cour du roi de France, soit un « chevalier de grand renom et grand de corps, appelé Jean de One<sup>242</sup> » et « un chevalier allemand appelé Sinque, fameux en armes, excellent cavalier, armé en joute.<sup>243</sup> ». C'est par ces combats que le chevalier castillan put ainsi se faire un nom dans l'entourage de Charles VI :

« Qui voulait jouter, le trouvait aussitôt prêt. À ceux qui voulaient se mesurer avec lui, aux uns il enlevait le heaume, aux autres l'écu, à d'autres il faisait tomber quelques pièces de leur armure. [...] Tant demeurait Pero Niño à la joute et tant il y faisait que le bruit en courait par toute la ville où l'on parlait d'un Espagnol qui était à jouter et se montrait si merveilleux cavalier et faisant tant de vaillantise.<sup>244</sup> »

---

<sup>239</sup> Il s'agit d'ailleurs du même duc d'Orléans qui a employé Robert de Braquemont, parent de Jean de Béthencourt. En effet, les événements relatés dans le *Victorial* et le *Canarien* se sont produits dans les mêmes années. Pero Niño croise même Robert de Braquemont (nommé Robin dans le *Victorial*), sur son chemin de retour, alors que Braquemont est en mission diplomatique auprès d'Henri III conjointement avec l'évêque de Saint-Flour. Les émissaires du roi de France vont faire route avec Pero Niño pour rencontrer le roi de Castille. On peut retrouver des traces de la collaboration entre Robert de Braquemont et le duc d'Orléans dans un relevé fiscal joint à l'œuvre *La conquête et les conquérants des Îles Canaries* de Pierre Margry (voir la p. 72 du présent travail).

Pierre Margry, *La conquête et les conquérants des Îles Canaries : nouvelles recherches sur Jean IV de Béthencourt et Gadifer de Lasalle, le vrai manuscrit du Canarien*, Paris, E. Leroux, 1896, pp. 312-317.

<sup>240</sup> Games, *op. cit.*, pp. 274-252.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 249

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 249.

Games trouve ici matière à glorifier son maître, faisant de lui le champion de tous les combats qu'il entreprend, le plaçant même au-dessus des meilleurs chevaliers de France. C'est suite à ces joutes que Games souligne le bon accueil qui est fait à son maître, notamment en raison de sa prétendue affiliation à la maison d'Anjou :

« [...] on tenait grand compte de lui [Pero Niño] dans tous les lieux d'honneur, et on l'invitait à toutes les fêtes qui se donnaient. On le faisait aussi parce qu'il était de l'une des douze maisons de France, lesquelles descendent de la maison d'Anjou [...].<sup>245</sup> »

Toutefois, il est important de demeurer critique. Le chevalier castillan peut certes s'être magnifiquement illustré au courant de son séjour à Paris. Il faut néanmoins comprendre que son biographe tient à le mettre sur un piédestal autant auprès de ses pairs que des chevaliers français qu'il rencontre. Ceci contribue de manière éloquente à l'image « internationale » du chevalier courageux et aguerri aux arts du combat. Son lien avec la noblesse française, qu'elle soit véridique ou non, abonde également en ce sens. D'ailleurs, c'est de là que le titre du récit de Games tient sa signification ; l'appellation « victorial » fait référence au fait que Pero Niño ne fut jamais vaincu<sup>246</sup>.

Après cela, lors d'un court détour en Normandie, il est brièvement question des amours de Pero Niño avec la dame de Sérifontaine, celle-ci étant nouvellement veuve. Le chevalier castillan prépare ensuite une deuxième expédition près des côtes anglaises avec Charles de Savoisy. C'est lors de leur passage en Flandre que Gutierre Díaz de Games est témoin de la seule bataille navale qui soit relatée dans son ouvrage. Alors que son maître et Charles de Savoisy se trouvent près des côtes françaises de la Manche, ils subissent une attaque massive de la flotte anglaise. L'auteur est d'ailleurs assez pointilleux dans ses descriptions sur les étapes prises par Pero Niño pour enclencher le combat. Il est tout aussi prolifique dans la description des nombreux types de bateaux, d'armes et de tactiques militaires utilisés pour déstabiliser l'ennemi<sup>247</sup>.

---

<sup>245</sup> Games, *op. cit.*, p. 251.

<sup>246</sup> À tout le moins, c'est dans ce sens que Jean Gauthier Dalché traduit en français le titre de la biographie de Pero Niño. Si le mot fait clairement référence à un chevalier « victorioso » ou victorieux, il est probable que le titre du *Victorial* ait été un construit ou face référence à une ancienne orthographe. Rafael Beltrán Llavador, *El Victorial ...*, *op.cit.*, p. xii.

<sup>247</sup> Games, *op. cit.*, pp. 261-265.

La victoire est obtenue de justesse par Pero Niño. En effet, si les adversaires sont plus nombreux, le chevalier castillan doit aussi composer avec l'abandon des forces de son allié au milieu des combats. Que Charles de Savoisy ait réellement abandonné son allié ou non n'est pas un détail important pour l'analyse du récit. Ce que tente ici de démontrer Games est la persévérance et le courage de sa maîtrise, en comparaison avec la couardise que Games attribue au chevalier français. Le capitaine décide par la suite d'attaquer la ville de Plymouth, mais l'auteur décrit l'entreprise de manière peu élogieuse en insistant, pour la première fois, sur le fait que ce sont des chrétiens qui sont attaqués. Ce qui explique probablement la compassion que Games prête à Pero Niño face aux habitants de Plymouth en acceptant de parlementer avec un représentant qui vient plaider leur cause.

La deuxième partie du *Victorial* s'achève sur le retour de Pero Niño en Castille, où il est vivement attendu par son roi, dit-on. Ce dernier a manifesté l'intention de récompenser le capitaine en le faisant chevalier :

« Le roi [Henri III], voulant l'honorer [Pero Niño] et le récompenser pour les services qu'il lui avait rendus, lui dit : "Pero Niño, je veux que vous soyez sur le champ fait chevalier". [...] Alors le roi fit appeler tous les grands de sa cour, fit une très noble fête et l'arma chevalier. Il lui dit "Pero Niño, ma volonté est de vous élever à un beaucoup plus grand état, et de vous envoyer à une conquête qui sera pour honorable et bonne".<sup>248</sup> »

Ce passage est assez étonnant ; est-ce à dire que Pero Niño n'était pas chevalier avant de partir en France ? Probablement, mais Games ne donne aucun détail sur cet honneur du roi à son maître. Toujours est-il que le décès d'Henri III sonne le glas des ambitions de Pero Niño, qui se voit ainsi privé des privilèges qu'il aurait pu recevoir, mais qui sont vite oubliés alors que la régence de Jean II se met en place. Du moins, c'est l'impression que souhaite donner Games. Dans les faits, Pero Niño demeure un chevalier de second rang qui a vraisemblablement rempli les objectifs de l'alliance militaire entre la France et la Castille. Quels honneurs et quelles opportunités de carrières concrets aurait-il pu avoir grâce à la faveur royale ? Nous n'en savons rien.

La mort précoce d'Henri III condamne donc les ambitions de Pero Niño d'espérer davantage de cette reconnaissance. Le chevalier castillan tente malgré tout de s'illustrer au

---

<sup>248</sup> Games, *op. cit.*, p. 294.

sein des campagnes militaires contre les Maures durant la minorité de Jean II<sup>249</sup>, mais sans succès. En effet, il demeure un noble de petite naissance et le fait qu'il ne participe pas aux commandements l'empêche d'avoir un pouvoir significatif au sein des affaires du royaume. De plus, l'infant étant mineur, le pouvoir revient à la régence. La direction du royaume est donc laissée à des seigneurs plus influents que le chevalier castillan dans l'entourage du roi. Pero Niño se voit attribuer malgré tout une récompense pour ses services par l'octroi d'une charge de capitainerie de la garde du roi. Dans les faits, il s'agit d'un honneur d'un certain niveau ; Pero Niño a obtenu un résultat de ses exploits militaires et il demeure dans une certaine proximité de l'entourage royal.

La troisième et dernière partie débute sur un récit incomplet de la succession de la couronne du Portugal à l'époque du roi Henri II de Castille, du mariage de son fils, Henri 1<sup>er</sup>, et de leur descendance<sup>250</sup>. Ce qui permet à Games d'introduire doña Beatriz, qui est présentée comme la fille du roi du Portugal<sup>251</sup>, de manière à présenter les péripéties qui ont mené au deuxième mariage de son maître. Games demeure assez vague sur les réels motifs de son maître à vouloir prendre doña Beatriz pour épouse<sup>252</sup>. Il est certain que ses ascendances royales font d'elle un parti avantageux pour notre noble chevalier. Il demeure

---

<sup>249</sup> Prince héritier d'Henri III, il fut roi de Castille de 1406 à 1454. Son règne marque une période de décadence pour le pouvoir royal, au profit de la noblesse.

<sup>250</sup> Dernière décennie du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>251</sup> Le récit de Games est très confus, il est donc difficile de savoir quel roi du Portugal a été le père de doña Beatriz. Elle est néanmoins présentée comme une des héritières potentielles du trône de Castille et une des membres de la famille royale de Castille. Ce qui explique pourquoi l'infant de Castille est réticent à la donner en épousailles à Pero Niño qui n'est pas perçu comme une alliance profitable. Cependant, l'affiliation et la prétention de doña Beatriz au trône du Portugal sont assez incertaines. Dans la présente traduction de Gauthier Dalché, lui-même peine à donner une vraisemblance à l'ascendance royale de doña Beatriz. Elle était probablement de sang noble, mais la branche royale à laquelle Games prétend lui être apparentée semble être déchu. Il est très possible que le porte-étendard ait voulu anoblir la seconde épouse de son maître de manière à donner à ce dernier un mariage à la hauteur de ses accomplissements antérieurs. Il a aussi pu vouloir faire croire aux lecteurs qu'un chevalier, même de second rang, peut aspirer à se mêler à la royauté par la seule valeur de ses faits d'armes. Ce qui est faux dans les faits et le récit de Games nous le prouve bien ; en effet, le régent est tout d'abord extrêmement réticent envers ce mariage, notamment parce que la main de doña Beatriz est un enjeu diplomatique considérable qui profiterait beaucoup au royaume. En comparaison, une alliance avec Pero Niño serait un mariage sans grande valeur avec une maison noble de peu d'importance.

<sup>252</sup> Games raconte que le premier contact entre Pero Niño et doña Beatriz se produit au moment où l'un des gens du chevalier lui rapporte les propos qu'auraient tenus la dame sur sa performance lors d'un tournoi et qui auraient été en faveur de Pero Niño. La véracité de cette information ne peut être confirmée, mais elle mérite qu'on s'y attarde. Games insiste ici sur la valeur des faits d'armes de son maître, qui lui valent l'attention de la haute noblesse, à défaut de titres ou de propriétés conséquentes. En effet, si le train de vie et les possessions des chevaliers sont des atouts considérables pour se faire remarquer, on conviendra que Pero Niño ne semble avoir ni l'un ni l'autre. Ce qui explique pourquoi son porte-étendard insiste ainsi sur ses prouesses en tournoi, qui auraient eu l'effet de faire tourner la tête à doña Beatriz.

cependant que le mariage eut lieu, malgré un refus au premier abord de la part du régent lors de la minorité de Jean II, Don Fernando<sup>253</sup>, de voir se réaliser cette alliance.

Cependant, malgré la réussite de son mariage avec doña Beatriz, Pero Niño perd tout espoir d'avancement lorsque don Fernando meurt en 1410<sup>254</sup>. L'œuvre se termine sur les derniers événements politiques, notamment l'arrestation de Juan Hurtado de Mendoza, courtisan influent dans l'entourage de Juan II <sup>255</sup>, pour conclure sur la mort de doña Beatriz<sup>256</sup>. Ceci marque une fin abrupte du *Victorial*, qui ne se finit étrangement pas avec la mort de son personnage principal. Cela amène la supposition que Pero Niño se retire dans ses terres à la mort de son épouse, s'effaçant ainsi de la scène politique de Castille. De même, Games a probablement quitté ses fonctions à la retraite de son maître, ce qui expliquerait que le décès de doña Beatriz ait été le point final du *Victorial*.

Un des aspects les plus complexes du récit de Games demeure l'évolution des titulatures dont Games affuble son maître. Tout d'abord, il n'est jamais clairement dit quand Pero Niño est officiellement nommé comte de Buelna ; tout au plus, Games mentionne-t-il que son maître a déjà reçu sa titulature<sup>257</sup> en 1431<sup>258</sup>, à la fin de sa carrière militaire.

L'appellation de « capitaine », utilisée durant ses campagnes pour combattre les Anglais dans la Manche, pose également problème. Cette titulature est passablement trompeuse ; si le futur comte de Buelna est nommé responsable des galères royales pour aller en France, seul Martin Ruyz de Mendaño a été nommé capitaine par Henri III. Il semble que le rôle de Pero Niño ait été mineur comparé à celui de Mendaño et qu'il ait été

---

<sup>253</sup> Également roi d'Aragon.

<sup>254</sup> Games, *op.cit.*, p. 323-325.

<sup>255</sup> *Ibid.*, pp. 327-329.

<sup>256</sup> Jean Gauthier Dalché la situe le 10 novembre 1446.

<sup>257</sup> Games, *op.cit.*, p. 340. C'est à partir de ce moment que Games fait alors référence à son maître comme « le comte Pero Niño ».

<sup>258</sup> Dans les faits, Pero Niño obtient son titre le 30 mai 1431 sans que soient connus les détails de la cérémonie, ni dans quel contexte il a finalement eu ce privilège qu'il a souhaité durant toute sa carrière. L'absence de ces détails au sein de sa propre biographique est assez surprenante, mais on peut croire que le comté de Buelna lui fut donné comme remerciement pour ses années de service et sa loyauté envers la couronne de Castille par Jean II.

Elenco de Grandezas y Títulos Nobiliarios Españoles. Instituto "Salazar y Castro", C.S.I.C.

envoyé en France en mesure préventive en attendant le restant de la flotte<sup>259</sup>. C'est pourtant grâce à sa rencontre avec Charles de Savoisy que Pero Niño se fait reconnaître comme un véritable capitaine aux yeux des Français :

« Messire Charles était si courtois chevalier qu'il lui plut toujours de reconnaître Pero Niño pour capitaine. Il lui dit de faire allumer un fanal sur sa galère,-suivant la coutume des capitaines de mer<sup>260</sup>, et qu'il le suivrait, de même que ses autres galères.<sup>261</sup> »

On ne sait toutefois pas si cette distinction implique un changement de statut du chevalier castillan auprès des hommes qui l'accompagnent, mais toujours est-il que c'est à partir de ce moment que l'auteur attribue à son maître le titre de « capitaine ».

La titulature de « chevalier » est également complexe. En effet, par sa naissance, Pero Niño est noble, mais est pourtant appelé à être nommé chevalier par Henri III au retour de son aventure en France<sup>262</sup>. Cela porte à croire que le roi ait voulu joindre la qualité chevaleresque au titre de noblesse. En effet,

« [...] tous ceux que le roi arme chevaliers ne le sont pas pour autant, car s'ils ont le nom, "*non fazen el ejercicio de la guerra*".<sup>263</sup> » Le roi doit néanmoins avoir considéré [Pero Niño] comme un *caballero*, soit comme un membre [...] de la couche supérieure de la noblesse [...].<sup>264</sup> »

Henri III aurait donc pu vouloir reconnaître Pero Niño comme chevalier, ce dernier ayant amplement démontré sa qualité de combattant lors de la campagne en Atlantique. Cela vient confirmer que cette caractéristique n'est pas nécessairement reliée à un titre ou un rang social précis, mais à un comportement qui est jugé noble et vertueux par les autorités en place. Cette qualité de chevalier est d'ailleurs reconnue dans une certaine « internationalité », puisque Pero Niño est accueilli comme tel en France et les Anglais qu'il combat reconnaissent en lui un comportement chevaleresque équivalent au leur.

---

<sup>259</sup> « Mais comme les galères de Séville arriveraient tardivement à cause de la distance, il en fit armer très rapidement trois à Santander et les fit partir sous le commandement de Pero Niño. »

Games, *op.cit.*, p. 161.

<sup>260</sup> On peut penser que ceci consiste en une coutume auprès des capitaines français, mais cela n'est pas spécifié par l'auteur du texte.

<sup>261</sup> Games, *op.cit.*, p. 202.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>263</sup> Gauthier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 147. Traduction du castillan au français : « tous ceux que le roi arme chevaliers ne le sont pas pour autant, car s'ils ont le nom, "ils ne font pas tous face à l'exercice de la guerre". »

<sup>264</sup> *Ibidem.*

### **Pero Niño, un vrai chevalier ?**

Comme démontré précédemment, le *Victorial* a pour but de valoriser le personnage de don Pero Niño par ses « [...] hauts faits et grandes aventures, tant en armes qu'en amours : [...]»<sup>265</sup>. Il n'est donc jamais question de ses défauts, débordements ou mauvaises actions. Tout au plus prend-il conscience de ses mauvaises actions, qui sont souvent très minimes, et s'en repent vite, surtout lors de ses brouilles ponctuelles avec Charles de Savoisy. Games oppose également la magnanimité de son maître, notamment dans son attitude envers les habitants de Jersey<sup>266</sup>, avec la cruauté dont les Anglais font preuve lors de leurs raids : « No podía esperarse misericordia de este opositor, tan peculiar que no conocía la misericordia, burlando así los códigos de la guerra entre cristianos.»<sup>267</sup> » Pour ce qui est de son opposition avec Martin Ruyz de Mendaño, il est intéressant de voir comment le porte-bannière met entièrement la faute sur le comportement qu'il juge déplorable de ce dernier. De manière plus objective, le conflit relève probablement d'une mauvaise communication entre les deux agents du roi de Castille.

L'animosité qui semble exister entre eux peut être liée aux motifs qui ont poussé le connétable de Castille et le comte de Buelna à réaliser leur mission en Atlantique. De même, leur adversité illustre aussi un écart entre la différence de rangs de l'un et l'autre :

« Deux conceptions irréconciliables s'affrontent. Elles épousent le clivage entre nobles et gens du commun qu'incarnent les deux capitaines et s'articulent autour du cliché quelque peu manichéen du service du roi et de la recherche désintéressée de l'honneur pour les premiers, face à la quête de profit économique personnel pour les seconds. On peut penser que la mission d'Avendaño<sup>268</sup> était différente de celle de Pero Niño.»<sup>269</sup> »

De ce fait, il se peut que les tâches qui soient revenues aux deux capitaines aient été différentes en raison de la proximité du pouvoir que le chevalier castillan et le connétable de Castille entretiennent. Ce qui aurait aussi pu expliquer leurs problèmes de communication sans que cela soit relié à un manque de loyauté. Cela n'empêche pas Games

---

<sup>265</sup> Games, *op.cit.*, p. 73.

<sup>266</sup> *Ibid.*, pp. 279-281.

<sup>267</sup> Guillermina Antonucci, *op.cit.*, p. 221. Traduction du castillan au français : « On ne peut espérer la miséricorde de cet opposant, puisque c'est un sentiment qu'il ne connaît pas, contournant ainsi les codes de la guerre entre chrétiens. »

<sup>268</sup> Martin Ruyz de Mendaño.

<sup>269</sup> Aznar Vallejo et Bochaca, *op.cit.*, p. 741.

d'en profiter pour obscurcir les exploits du capitaine des nefes de Castille au profit de ceux de son maître. Eduardo Aznar Vallejo avance même la possibilité que le rôle de Mendaño ait été de protéger la fluidité du commerce maritime dans le golfe de Gascogne à l'aide de son *armada*. En contrepartie, celui de Pero Niño aurait été de combattre en attendant que le reste des galères promises puisse être envoyé<sup>270</sup>. Dans tous les cas, Games joue de contrastes entre les traits de son maître et ceux des autres acteurs du récit

« [...] afin de mettre en valeur la bravoure de Pero Niño, il oppose systématiquement la fougue de celui-ci, toujours prompt à [...] engager le combat s'il s'agit d'un ennemi, à la prudence de Charles de Savoisy et à celle des maîtres des galères [...].<sup>271</sup> »

C'est aussi en louangeant la prudence de son maître que Games tente parfois, mais souvent sans succès, de gommer les épisodes militaires moins glorieux du *Victorial*<sup>272</sup>. Il demeure qu'aux yeux du porte-étendard, Pero Niño est le plus grand des guerriers, doué en toutes choses qui touchent à la guerre. De fait, il est « expert en arme [...] connaisseur en chevaux. [...] À l'épée, il était remarquable par ses coups d'estoc et de taille. [...] Il était très fort au jeu de la barre.<sup>273</sup> »

Selon Rafael Beltrán Llavador<sup>274</sup>, Pero Niño incarne non seulement l'essence même du chevalier au point de vue militaire. Il représente aussi la transition du chevalier qui tend vers le courtisan en prenant part à une vie festive active qui s'articule autour de banquets et de tournois. Cet esprit de cour avant le nom est empreint d'un dynamisme intellectuel très présent : « Pero Niño ejemplifica la vida poética cortesana considerada desde un punto de vista militar y deportivo [...].<sup>275</sup> » Dans les faits, l'auteur représente surtout le chevalier castillan comme détenant une culture principalement militaire qui se trouve à être « [...] agrémentée de quelques mondanités courtoises. <sup>276</sup>»

---

<sup>270</sup> Aznar Vallejo, « La guerra naval ... », *op.cit.*, p. 50.

<sup>271</sup> Aznar Vallejo et Bochaca, *op.cit.*, p. 754.

<sup>272</sup> Serverat, *op.cit.*, p. 223.

<sup>273</sup> Gautier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 155.

<sup>274</sup> Dont les recherches se basent en partie sur l'ouvrage *La biographie chevaleresque* d'Élisabeth Gaucher.

<sup>275</sup> Traduction du castillan au français : « Pero Niño offre un aperçu de la vie poétique de cour d'un point de vue militaire et sportif. »

Beltrán Llavador, « Imágenes de servicio ... », *op.cit.*, p. 138.

<sup>276</sup> Serverat, *op.cit.*, p. 224.

De plus, Games cache mal les ambitions de son maître. Par exemple, son implication douteuse dans l'arrestation de Juan Hurtado de Mendoza<sup>277</sup>, sous le règne de Jean II, trahit des motifs intéressés assez flagrants que le porte-étendard tente de camoufler de manière assez maladroite<sup>278</sup>. De ce fait, Pero Niño représente bien la figure ambivalente du chevalier, qui est divisée entre l'image entretenue par l'amour courtois et la réalité des *caballeros*, qui cherchent à justifier leur position sociale et leurs privilèges : « [l'amour courtois] continuait de nourrir leur imaginaire, mais leur conduite [...], n'obéissaient qu'à leurs intérêts de classe ou personnels.<sup>279</sup> » Le *Victorial* n'en demeure pas moins une œuvre à l'esprit chevaleresque.

D'autre part, lorsqu'il est question des aventures amoureuses du noble castillan, l'auteur attache davantage d'importance aux qualités externes et physiques de son maître, soit son élégance, sa prestance, ses prouesses de combattant et de joueur<sup>280</sup>. Il est d'ailleurs décrit comme un homme d'apparence agréable et dont les goûts vestimentaires sont toujours de bon ton, loin de toute vanité. Games cherche probablement à dissimuler le caractère opportuniste de Pero Niño dans sa recherche d'alliance prometteuse. Les goûts de Pero Niño en amour sont effectivement toujours attirés par de très bons partis. La dame de Sérifontaine est issue d'un haut lignage normand et détentrice d'une fortune importante. Dans son mariage avec doña Beatriz du Portugal, la parenté avec la famille royale portugaise de ladite dame n'est certainement pas absente de l'intérêt que Pero Niño lui a porté.

Le but du *Victorial* est donc de chanter les hauts faits d'armes du chevalier castillan qu'a été Pero Niño. Du moins, c'est ce que son porte-étendard a tenté de réaliser en construisant le récit. Que le futur comte de Buelna ait réellement accompli tous les exploits relatés dans sa biographie est de peu d'importance. Il a démontré que la mer devient un terrain militaire où les nobles d'extraction plus basse peuvent s'illustrer militairement. Les actions de Pero Niño montrent aussi que, si le champ de bataille varie, les valeurs et les comportements nobles, eux, ne changent pas. Les chevaliers des mers ou la chevalerie

---

<sup>277</sup> Games, *op.cit.*, pp. 327-329.

<sup>278</sup> Gauthier Dalché, « La chevalerie et le chevalier ... », *op.cit.*, p. 151.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 153-154.

terrestre obéissent aux mêmes codes moraux, qui sont transmis par la littérature courtoise. De plus, la lecture d'une biographie chevaleresque doit se faire avec un minimum de recul. En effet, si le personnage de Pero Niño se prête à la réalisation d'une œuvre de ce genre, ce n'est pas sa personne qui retient l'attention. Au contraire, ce sont ses actions à la guerre et auprès des autorités royales qui sont au cœur du récit de Gutierre Díaz de Games, vont permettre au chevalier de devenir un modèle pour les générations futures.

## Le *Canarien*

Au premier abord, l'idée d'une comparaison entre le *Victorial* et le *Canarien* peut sembler étrange. Le premier est une biographie chevaleresque ; le second est un prototype de récit de voyage<sup>281</sup>. Le récit de Pero Niño ne concerne qu'un seul homme, qui aspire à gagner la faveur royale par des exploits militaires pour redorer l'honneur de sa famille et rehausser son rang. En comparaison, les objectifs du *Canarien* sont multiples et nébuleux. Contrairement au *Victorial*, dont l'auteur et la période de production sont connus, il n'en est rien pour le *Canarien*. Si l'on connaît le texte officiel du *Victorial*, deux versions du *Canarien* nous sont parvenues ; une offrant un point de vue plus global et mettant en scène Gadifer de la Salle, et une autre qui valorise Jean de Béthencourt au détriment de ses compagnons.

Le *Canarien* ne peut donc être un pendant français réaliste de l'ouvrage de Gutierre Díaz de Games. De plus, le récit de la conquête des Canaries offre une pauvre comparaison face au *Victorial* pour ce qui est de la scène maritime au tournant du XV<sup>e</sup> siècle. Celle-ci est implicite, sans être nommée ou décrite. L'étude du *Canarien* demeure pourtant pertinente dans le cadre du présent travail en fournissant, par le personnage central de Jean de Béthencourt, un effet miroir au comportement chevaleresque soi-disant exemplaire de Pero Niño. En effet, si le chevalier castillan correspond au modèle chevaleresque du XV<sup>e</sup> siècle, Jean de Béthencourt incarne, à plusieurs égards, un contre-exemple de chevalerie dans son arrogance, sa recherche de richesse, et ce au détriment de sa relation avec Gadifer de la Salle. Nous nous limiterons donc ici à une étude du comportement du seigneur normand, et de ses compagnons, lors de leur entreprise aux Canaries. L'analyse suivante veut donc d'aborder la problématique des manuscrits du *Canarien*, pour ensuite démontrer le travestissement des valeurs chevaleresques dans la description du comportement de Jean de Béthencourt et de Berthin de Berneval.

---

<sup>281</sup> L'appellation « récit de voyage » se réfère au fait que le voyage est au cœur du récit du *Canarien*. Ce dernier ne peut être une biographie chevaleresque, selon les critères qu'Élisabeth Gaucher a soulevés dans son ouvrage sur le sujet. En effet, le domaine militaire est secondaire, les auteurs ne sont ni des familiers des personnages principaux, ni des gens d'armes, le récit ne présente aucune relation amoureuse et ne fait appel à aucun propos antiquisant.

### **Les manuscrits du *Canarien***

Le *Canarien* n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études. Ce qui explique pourquoi il existe peu de documentation sur ses protagonistes et beaucoup d'incertitudes quant aux auteurs. La référence en la matière demeure Pierre Margry, historien français du XIX<sup>e</sup> siècle et spécialiste de l'histoire maritime. Son ouvrage, *La conquête et les conquérants des îles Canaries*, publié au XIX<sup>e</sup> siècle, demeure encore aujourd'hui une œuvre incontournable quant à la conquête de Jean de Béthencourt. D'une manière plus globale, le travail de Margry est pertinent puisqu'il permet de voir l'évolution de l'approche historiographique du *Canarien*. Toutefois, il ne s'intéresse pas aux codes de chevalerie ou aux influences sociales qui auraient pu inspirer la décision des protagonistes dans leur destination. Margry ne se penche pas non plus sur les motifs d'écriture sur la conquête des Canaries, ni sur le choix de l'auteur du récit.

D'autre part, Margry a inclus, en annexe de son ouvrage, un livre de pensions versées par la maison du duc Louis 1<sup>er</sup> d'Orléans, et frère de Charles VI, daté, de 1405<sup>282</sup>. On y retrouve les noms de Guillaume et de Robert de Braquemont, de même que leurs fonctions auprès du duc et des sommes qui leur ont été octroyées. Ce document est particulièrement intéressant puisqu'il confirme le rôle du duc d'Orléans auprès de Robert de Braquemont. Il donne aussi une véracité dans le récit des aventures de Béthencourt, tout en faisant un lien politique avec le *Victorial* par la présence du frère de Charles VI dans les deux récits<sup>283</sup>.

D'une taille moins considérable que celle du *Victorial*, le *Canarien* est un récit composé de soixante-dix chapitres d'une longueur variant entre une page et une page et demie. Il y a néanmoins divergence quant aux objectifs des protagonistes et des auteurs, selon les manuscrits qui sont consultés. En effet, la conquête des Canaries concerne deux chevaliers et a été écrite, pense-t-on, par deux moines. Le *Canarien* se caractérise donc non seulement par l'incertitude qu'il pose au niveau de l'identité des auteurs, mais aussi l'existence possible d'une version originale. Selon Margry, celle-ci aurait été perdue depuis longtemps. Eduardo Aznar Vallejo, auteur de l'édition du *Canarien* sur laquelle

---

<sup>282</sup> Margry, *La conquête et les conquérants ...*, *op.cit.*, pp. 320-321.

<sup>283</sup> Games, *op.cit.*, p. 235.

s'appuie la présente analyse, abonde en ce sens. Il maintient l'existence d'un document original, écrit de la main des deux clercs, et qui a influencé par la suite la rédaction de copies plus partisans pour l'un et l'autre des conquérants des Canaries :

« [...] il est probable qu'il ait existé un texte original œuvre des clercs, qui n'est jamais parvenu jusqu'à nous, de même qu'une copie qui serait restée aux Canaries [après leur départ définitif pour la France].<sup>284</sup> »

Deux manuscrits « officiels » du *Canarien* nous sont donc parvenus ; le « manuscrit B » et le « manuscrit G »<sup>285</sup>. Le premier présente Jean de Béthencourt comme le principal conquérant des Canaries. De même, le « B » prolonge son récit sur les explorations des îles par Béthencourt avec l'instauration d'un gouvernement français aux Canaries après le départ final des conquérants pour la France. Ce document a longtemps été le seul ouvrage connu concernant la conquête française des Canaries au XV<sup>e</sup> siècle. Sa rédaction est généralement attribuée au chapelain de Béthencourt, Jean le Verrier<sup>286</sup>, sinon à Jean V de Béthencourt, neveu et héritier du conquérant des Canaries. Le manuscrit « Mont-Ruffet » a été acquis par la bibliothèque municipale de Rouen auprès de Madame Aronssohn, dernière propriétaire et membre de la famille Gérard de la Quesnerie en 1938<sup>287</sup>. Le parti pris, et la valorisation dont Jean de Béthencourt jouit dans cette version, peuvent avoir plusieurs objectifs. Comme dans le *Victorial*, sa réalisation peut répondre à une question de légitimité et de reconnaissance des faits d'un ancêtre issu d'une famille noble de second rang. De cette manière, les exploits de conquête de Jean de Béthencourt peuvent rayonner sur les descendants.

Le « manuscrit G » a été découvert beaucoup plus tard, dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>288</sup>. Dans l'ensemble, le « G » se penche sur les événements 1402 à 1404. Son histoire décrit l'expédition d'un point de vue plus neutre que le « B », et donne davantage de détails sur les actions de Gadifer de la Salle lors des absences de Béthencourt. Sa

---

<sup>284</sup> Eduardo Aznar Vallejo, Dolores Corbella, Berta Pico, Maryse Privat et Antonio Tereja. *Le livre nommée le Canarien*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p.1.

<sup>285</sup> Le « manuscrit B » est conservé de nos jours à la Bibliothèque municipale de Rouen sous la cote Ms. Mm 129. Quant au « manuscrit G », il se trouve actuellement dans la collection Egerton de la British Library sous la cote Ms.2709.

*Ibid.*, p. 12-13.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>287</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 12.

traduction et son édition ont permis de questionner la validité des événements décrits dans le « B ». Le « G » a aussi donné l'occasion de mettre en évidence les altercations qui ont eu lieu entre les deux chevaliers et qui ont été occultées dans le « B »<sup>289</sup>. En reprenant l'analyse de Margry, Aznar Vallejo avance prudemment l'hypothèse que l'auteur ait été soit Gadifer de la Salle lui-même, sinon Pierre Boutier, l'autre moine présent durant la conquête,<sup>290</sup>. De même, les études de Margry sont assez éloquents sur le fait que les événements relatés dans le « G » sont plus cohérents et réalistes que ceux du « B ».

Les textes du *Victorial* et du *Canarien* se différencient également par le lien que les auteurs entretiennent avec les protagonistes. En effet, à l'opposé de Gutierre Díaz de Games, les moines Pierre Boutier et Jehan le Verrier ne sont vraisemblablement pas des familiers de Jean de Béthencourt et de Gadifer de la Salle. On ne sait pas dans quelle proportion ils ont chacun apporté leurs efforts à la rédaction du récit. La seule différence provient du ton utilisé par les auteurs, qui traduit une certaine distance dans le cas du *Canarien*. Jehan le Verrier tend à décrire de manière officielle les faits d'armes de Jean de Béthencourt sous un jour favorable, mais sans plus. En comparaison, Games, de par la proximité qu'il entretient avec son maître, donne un point de vue beaucoup plus personnel des exploits de Pero Niño.

De plus, comme dit précédemment, le *Canarien* ne fait aucune mention de la navigation ou de la vie à bord des bateaux, contrairement au *Victorial*. Les nombreuses batailles auxquelles participent Gadifer de la Salle et Jean de Béthencourt semblent se passer sur terre<sup>291</sup>. À aucun moment, les auteurs ne font mention de navires comme armes de guerre, contrairement à l'entreprise de Pero Niño sur les côtes anglaises. De même, la traversée jusqu'aux Canaries est totalement évacuée, ou presque, du récit. De plus, les moines sont peu bavards quant aux détails sur la géographie maritime, contrairement à

---

<sup>289</sup> Aznar *et al.*, *op.cit.*, p. 23.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 11, 22.

<sup>291</sup> Il est important de souligner qu'il n'y a aucune bataille navale dans le *Canarien*, ni de description de la vie à bord. Les bateaux servent essentiellement comme moyen de transport pour ravitailler les colons. Les auteurs donnent également peu de détails sur la géographie maritime durant le voyage en direction des Canaries.

Games. Ils se concentrent davantage sur les obstacles de la conquête, la flore et les habitants des Canaries, nommés Guanches.

### **Le *Canarien*, un contre-exemple de chevalerie ?**

Le comportement de Jean de Béthencourt est intéressant à observer dans les deux manuscrits du *Canarien* réédités par Eduardo Aznar Vallejo. À plusieurs égards, le seigneur normand semble avoir agi davantage comme contre-exemple de chevalerie dans le « G ». Cela se traduit notamment avec évidence lorsqu'il revendique la seigneurie des Canaries en son nom seul. Pourtant, alors que Béthencourt est de passage à la cour d'Henri III, c'est son acolyte poitevin qui assure seul la continuité de l'entreprise<sup>292</sup>. Il est aussi curieux de remarquer que, si le « G » spécifie la date de retour prévue de Béthencourt, prouvant ainsi qu'il ne l'avait pas respectée, le « B », n'en mentionne aucune. Ce dernier se limite simplement à souligner le départ de Béthencourt, laissant ainsi Gadifer responsable de l'expédition et de sa continuation durant son absence de son acolyte<sup>293</sup>. Il semblerait également que la possible reconnaissance du roi de Castille de Béthencourt comme seigneur des Canaries ait considérablement changé le rapport d'autorité des deux chevaliers face aux autres membres de l'expédition<sup>294</sup>.

C'est d'ailleurs lors de cet entretien entre Henri III et Béthencourt que l'on observe comment le sieur de Grainville-la-Teinturière met une distance entre lui et son associé. En effet, s'il mentionne Gadifer de la Salle comme compagnon de voyage auprès du souverain Trastamare, il omet de le recommander au roi afin qu'il puisse obtenir des terres ou une reconnaissance royale équivalente à celle qu'il reçoit<sup>295</sup>. Est-ce une manière de bonifier l'implication de Béthencourt au détriment de Gadifer ou une froide initiative opportuniste de la part du seigneur normand ? La réponse varie souvent selon le point de vue d'analyse. Néanmoins :

« [...], cette entreprise de la noblesse française se comprend mieux dans le contexte d'une expansion castillane dans l'Atlantique, comme on peut le constater

---

<sup>292</sup> Margry, *La conquête et les conquérants ...*, *op.cit.*, p. 256.

<sup>293</sup> *Ibid.*, pp. 86-87.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>295</sup> Aznar *et al*, *op.cit.*, p. 119.

avec l'aide pour la conquête et l'hommage rendu postérieurement par Béthencourt au roi de Castille [...].<sup>296</sup> »

Ceci n'est pas pour arranger les choses, sachant que Gadifer a subi les remous de la trahison de Bertin de Berneval<sup>297</sup> alors que Béthencourt récolte les honneurs auprès du souverain de Castille. Gadifer s'est ainsi senti ainsi trompé par son compagnon, qui ne lui a jamais donné la part de territoire conquis qui lui reviennent « [...] en compensation de ses dépenses et de ses souffrances [...]»<sup>298</sup> ». Ceci marque le début d'« [...] une hostilité ouverte entre les deux chefs de l'expédition<sup>299</sup> ». Le refus de Béthencourt d'accorder à Gadifer le crédit qui lui revient fait écho aux propos illustrés dans le *Victorial* par le précepteur de Pero Niño qui cherche alors à le mettre en garde contre les erreurs de la chevalerie<sup>300</sup>. En effet, la relation entre le seigneur normand et le sieur de la Salle illustre comment l'orgueil du premier a engendré la haine chez le second.

Cette bisbille a vraisemblablement eu raison de leur association, et de leur entreprise, puisque Gadifer et Béthencourt quittent peu de temps après les Canaries pour retourner en Espagne. Il est probable que Gadifer ait alors espéré probablement ainsi avoir justice auprès du roi de Castille et obtenir réparation, ce qui n'a probablement pas été le cas, n'ayant jamais eu la faveur royale au même titre que Béthencourt<sup>301</sup>. Le chevalier poitevin décide alors de rentrer au pays sachant sa cause perdue face au seigneur normand. Béthencourt est donc resté, de manière officielle, le seigneur et l'unique conquérant des îles Canaries.

---

<sup>296</sup> Aznar *et al*, *op.cit.*, p. 7.

<sup>297</sup> Berthin de Berneval est un des membres de l'expédition de Béthencourt et Gadifer. Aucune précision n'est donnée quant au poste qu'il occupe. Il débute sa rébellion lors de l'absence de Béthencourt pour renverser l'autorité de Gadifer. Si les buts exacts de Berneval ne sont pas exposés dans l'une ou l'autre des versions du *Canarien*, les auteurs ne négligent en aucun cas de décrire les actes de cruauté que lui et ses hommes ont pu commettre autant sur les compagnons qu'auprès de la population guanche, habitants des Canaries. Il est très possible que Berneval ait voulu profiter du commerce d'esclaves par la vente des autochtones et des membres de l'expédition auprès des Européens que des Maures.

<sup>298</sup> Aznar *et al*, *op.cit.*, p. 9.

<sup>299</sup> *Ibidem*.

<sup>300</sup> Games, *op.cit.*, p. 100.

<sup>301</sup> Il faut aussi comprendre que Jean de Béthencourt bénéficiait aussi du soutien de son oncle, Robert de Braquemont, qui œuvre alors à la cour de Castille comme ambassadeur de France. C'est probablement grâce à lui que Béthencourt a pu avoir accès à une audience avec le roi et obtenir une reconnaissance royale pour la conquête des Canaries. En comparaison, Gadifer a peu d'argument et de soutien pour faire valoir ses droits dans son implication au sein de l'entreprise aux Canaries.

De fait, le « B » présente d'emblée Béthencourt comme le chef de l'expédition sans donner de détail sur les autres membres de l'équipage, ni d'exemple de ses qualités de meneur, comme dans le *Victorial*<sup>302</sup>. Le rôle même de Gadifer de la Salle est foncièrement effacé ; on lui attribue volontiers une importance secondaire, tout en le désignant comme chevalier, ce qui devrait au moins le placer au même niveau que Béthencourt. On remarque également l'absence, dans le « B », des comportements irrévérencieux de Béthencourt, qui sont pourtant présents dans le « G »<sup>303</sup>. Est-ce à dire que Jean Verrier a volontairement masqué les inconduites de son maître, sensiblement au même titre que Gutierre Díaz de Games avec Pero Niño? C'est plus que probable.

De même, le fait que, dans le « B », les Canaries aient été accordées par le roi de Castille au sieur de Béthencourt, mais pas à son compagnon, est lourd de sens dans la désignation du chef de la conquête<sup>304</sup>. Il demeure le problème du titre de « roi des Canaries » que la postérité a attribué au seigneur normand, mais qui demeure absent des deux versions du *Canarien*. Les écrits de Charles de la Roncière ou de Pierre Margry ne mentionnent pas une reconnaissance de Béthencourt comme roi des îles Fortunées par le souverain castillan<sup>305</sup>. En effet, s'il est dit, dans le « B », qu'Henri III le reconnaît comme vassal et seigneur des Canaries, il est probable que ce soit Jean de Béthencourt lui-même qui se soit octroyé le titre lors de son passage à Séville<sup>306</sup>. Il est aussi possible que l'appellation provienne d'une déformation dans le temps de la reconnaissance d'Henri III de Jean de Béthencourt et sur les concessions qui lui auraient été faites au sein du « B ».

D'autre part, la trahison de Bertin de Berneval illustre bien la félonie telle qu'elle est perçue au Moyen Âge. En effet, non seulement le subalterne trahit-il ses chefs à l'aide d'une partie des colons, mais il attaque et maltraite les Guanches alors que ceux-ci se trouvent sous la protection de Gadifer et de Béthencourt<sup>307</sup>. Les actes félons de Berneval

---

<sup>302</sup> Aznar *et al*, *op.cit.*, pp. 98, 100.

<sup>303</sup> Il arrive à plusieurs reprises que le mauvais comportement de Béthencourt soit mentionné, pour préparer mentalement le lecteur à juger des actions peu recommandables du sieur de Grainville-la-Teinturière au regard de son compagnon.

<sup>304</sup> Aznar *et al*, *op.cit.*, p. 121.

<sup>305</sup> Margry, *La conquête et les conquérants ...*, *op.cit.*, p. 114.

<sup>306</sup> Joseph F. O'Callaghan, « Castile, Portugal and the Canary Islands; claim and counterclaims, 1344-1479 », *Viator: Medieval and Renaissance studies*, n°24 (1993), p. 292.

<sup>307</sup> Berneval va même jusqu'à les livrer aux Espagnols dans le but de les revendre comme esclaves, tout en leur livrant aussi les femmes françaises de la colonie. Il laisse également le château de Rubicon au pillage

peuvent représenter un parallèle avec les actions de Pero Niño et son attitude envers les habitants de Jersey la Grande. En effet, l'attaque ne représente rien de glorieux puisqu'il s'agit d'une population sans défense<sup>308</sup>. Berneval fournit donc un modèle d'opportunisme qui est fortement dénigré dans la plupart des écrits chevaleresques, car elle est contraire aux valeurs chrétiennes.

Le *Canarien* résume les fautes de Berneval sous la forme de trois trahisons. La première va contre Gadifer pour l'avoir laissé mourir de faim et de soif tout en lui prenant son artillerie, ses gens et son ravitaillement. La deuxième fait référence à l'acquisition de la confiance du roi guanche de l'Île de Lancelot, pour ensuite le livrer, avec son peuple, aux Espagnols, dans le but de les réduire en esclavage. Enfin, la troisième trahison concerne l'abandon de ses alliés de rébellion, ce qui les a menés à une mort en mer ou en esclavage au Maroc<sup>309</sup>.

D'autre part, il est intéressant de souligner la différence des relations que Berneval a entretenues avec Gadifer et Béthencourt. En effet, lors de la trahison de Berneval, ce dernier semble penser que Béthencourt aurait pu avoir une attitude plus clémentine envers celui-ci :

« Ledit Bertyn n'amoit point messire Gadiffer pour ce que il estoit plus grant maistre que lui et de plus grant autorité, et ledit Bertin penssoit que le dit seigneur de Bethencourt, son maistre, ne lui saroit pas si mal gré que il estoit advis aux aultres et, s'il avoit quelque chose qu'il desplut a sondit seigneur, qu'il ne les appelleroit pas en faire sa paix.<sup>310</sup> »

Il est également stipulé un peu plus loin que Berneval a eu l'intention d'aller en Espagne pour rencontre Messire de Béthencourt dans le but de « [...] faire sa paix envers lui [...].<sup>311</sup> » Il est donc possible que Berneval ait pu croire que Béthencourt serait plus

---

des Espagnols. Pourtant, les Canariens, contrairement aux musulmans, ne sont pas considérés comme des ennemis de la foi chrétienne. Ils sont plutôt perçus comme une population simple, au sens naïf du terme, qui attend l'illumination de la conversion chrétienne.

<sup>308</sup> Il s'agit, aux dires de Games, d'une population paysanne dont les maigres défenses ne peuvent représenter une réelle menace face aux forces armées de Pero Niño. Dans la logique guerrière de l'époque, attaquer des gens « faibles » est même considéré comme déshonorant.

<sup>309</sup> Le sort final des alliés de Berneval est assez tragique. De ce fait, après avoir été abandonnés sur terre par Berneval, et craignant des représailles de la part de Gadifer, ses acolytes préfèrent la fuite vers une mort certaine plutôt que de faire face aux conséquences de leurs actes.

Aznar *et al*, *op.cit.*, p. 114.

<sup>310</sup> Aznar *et al*, *op.cit.*, p. 113.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 115.

enclin à marchander avec lui plutôt qu'à simplement le condamner pour sa couardise. Il n'y a pas d'explications sur les motifs de Berneval à croire en la clémence de Béthencourt à son égard. Peut-être cela se justifie-t-il par le fait que le seigneur de Grainville-la-Teinturière ayant été absent au moment de la rébellion, il ne pouvait juger de son ampleur ni de son effet sur la conquête et les gens qui l'ont suivi, au contraire de Gadifer.

### **La conquête des Canaries et la guerre de Cent Ans**

Eduardo Vallejo Aznar désigne cette expédition de colonisation comme le résultat du « [...] contexte politico-social de crise que traverse la petite noblesse européenne de l'époque, fortement marquée par la reconversion économique et par les changements de la société féodale. » C'est vraisemblablement face à cette réalité que Gadifer de la Salle et Jean de Béthencourt décident de partir à la recherche de nouveaux territoires, alors que leur propre pays est ravagé par la guerre de Cent Ans. Prendre la mer et coloniser représentent concrètement une chance de faire fortune plus intéressante que de compter sur un héritage ou des rouages traditionnels d'alliance qui profitent rarement aux rangs inférieurs de la noblesse. D'autre part, le fait que Béthencourt ait dû aller chercher de l'aide auprès du roi de Castille prouve que l'entreprise du seigneur normand et son compagnon tient d'abord d'une initiative personnelle. Il est fort probable qu'ils n'aient pas reçu de privilège de conquête de la part du roi de France pour se lancer à l'aventure, étant donné que toute l'attention du souverain est accaparée par la guerre avec l'Angleterre. Le privilège de conquête fait d'ailleurs partie de la requête que Béthencourt adresse à Henri III.

Charles de la Roncière, dans son œuvre sur l'histoire de la marine française, présente les sieurs Jean de Béthencourt et Gadifer de la Salle comme de « chevaleresques aventuriers »<sup>312</sup>. Par cette appellation, de la Roncière souligne l'esprit d'aventure qui semble qualifier ces nobles de la fin du Moyen Âge. En effet, lors des conquêtes des deux seigneurs, on remarque que c'est l'ambition et l'appât des richesses qui motivent leur désir de partir en mer. Michel Mollat avance aussi que Béthencourt aurait prêté allégeance au roi d'Angleterre afin d'obtenir un sauf-conduit dans le but d'amener deux navires dans ses

---

<sup>312</sup> Charles de la Roncière, *Histoire de la marine française. T.2 ; La Guerre de Cent Ans et la révolution maritime*, Paris, Librairie Plon, 1900, p. 113.

nouvelles colonies<sup>313</sup>. Quant à Gadifer de la Salle, réalisant le potentiel des territoires des îles Canaries que son compagnon et lui ont découverts, il projette d'en agrandir davantage les conquêtes sous prétexte que « ce sera grandement l'honneur et le profit pour la France [...]»<sup>314</sup> »

La recherche du soutien du roi de Castille ne s'inscrit cependant pas dans le cadre des alliances qui le relient au roi de France, contrairement au cas de Pero Niño. Elle répond davantage à des préoccupations pratiques personnelles : « [...] Béthencourt declared that he came to offer homage to Enrique III because he was "king and lord of all the neighboring country and the nearest Christian king"<sup>315</sup>. » Le roi de France étant non seulement malade, mais également trop loin pour venir en aide à l'entreprise des Canaries, Henri III apparaît alors comme une aide plus logique et pragmatique. Ceci n'est pas sans rappeler le séjour de Pero Niño à la cour de Charles VI et sa rencontre avec le conseil du roi. Celle-ci s'était aussi effectuée dans l'optique d'obtenir les espèces sonnantes et trébuchantes convenues afin de poursuivre son œuvre de menace maritime pour le compte du roi de France. Pourtant, selon l'historien Joseph O'Callaghan, ce serait d'abord Charles VI qui aurait autorisé les deux chevaliers à aller conquérir les îles Canaries, en réponse à leur demande qui avait été faite dans un esprit de croisade contre les Turcs.

Enfin, si l'étude du texte du *Canarien*, dans l'optique d'une comparaison avec le *Victorial*, semble peu réaliste à première vue, elle demeure très pertinente pour étudier les comportements des personnages de Jean de Béthencourt et Berthin de Berneval, notamment en ce qui a trait aux actes contre-chevaleresques de ces derniers. En effet, le premier travaille à s'attribuer le mérite de la conquête des îles Fortunées en son nom seul en s'octroyant le titre de roi des Canaries. Quant au second, il trahit ses maîtres dans l'espérance d'obtenir une meilleure part des richesses de ce territoire. Ce qui fait de Gadifer de la Salle la principale victime de la déloyauté de ses deux comparses. Il demeure que l'entreprise de la conquête des Canaries illustre, au même titre que le *Victorial*, l'initiative de chevaliers de naissance plus humble d'aller courir les mers dans l'espoir

---

<sup>313</sup> Mollat, *Le commerce maritime ...*, *op.cit.*, p. 45.

<sup>314</sup> De la Roncière, *op.cit.*, p. 115.

<sup>315</sup> O'Callaghan, *op.cit.*, p. 292.

d'augmenter leur prestige, alors que la guerre de Cent Ans fait rage sur terre comme sur mer.

## Conclusion

En conclusion, le présent mémoire a eu pour but d'étudier l'intérêt de la noblesse de Castille pour la mer durant la guerre de Cent Ans en trois temps. En premier lieu, l'objectif a été de retracer globalement les origines de l'alliance entre les couronnes de Castille et de France, de même que les impacts politiques et culturels que celle-ci a eus sur la chevalerie castillane au tournant du XV<sup>e</sup> siècle. En effet, l'avènement d'une ère d'échanges avec la France a engendré une association militaire qui s'est révélée être profitable pour les deux partis. Elle a surtout permis une ouverture des frontières pour les chevaliers castillans, dont certains ont profité de l'occasion pour aller réaliser une carrière militaire éclatante en France. Toutefois, le royaume de Charles VI ne demeure qu'un tremplin d'ascension sociale pour les chevaliers d'Henri III, qui retournent pour la plupart dans leur pays après s'être illustrés noblement sur les champs de bataille. L'histoire de Pero Niño illustre bien comment le chevalier saisit l'opportunité de guerroyer brillamment contre l'ennemi, afin d'en retirer les récompenses souhaitées.

La proximité des chevaliers français et castillans, qui prend forme dans ce contexte, permet aux contemporains de Pero Niño de développer un intérêt pour la culture française, dont la portée intellectuelle va rejoindre les objectifs de la révolution sociale d'Henri II. En effet, dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, une nouvelle identité chevaleresque s'affirme, tout en donnant davantage d'importance à un cursus littéraire et à la formation politique. Les chevaliers castillans sont plus familiers avec les auteurs politiques français et locaux, de même que les écrivains italiens et latins. Ils intègrent ainsi un ensemble de valeurs propres au modèle chevaleresque français, qui est véhiculé par la littérature française, notamment par les biographies chevaleresques. Des us et coutumes partagés entre les chevaliers castillans et français se développent, qui valorisent la justice, la bravoure et la loyauté. Dès lors, les biographies chevaleresques deviennent des modèles de comportements chevaleresques. Elles servent aussi le roi, qui utilise ce genre littéraire pour promouvoir la fidélité de ses vassaux à sa personne, comme le démontrent les récits du *Victorial* et du *Canarien*. En effet, si les aventures de Pero Niño et de Jean de Béthencourt semblent couronnées de succès, c'est surtout le prestige et la sagesse d'Henri III qui sont mis de

l'avant à travers l'esprit d'entreprise de ces deux chevaliers. Ce qui nous amène à la seconde partie du travail.

Dans un deuxième temps, malgré l'intérêt des chevaliers castillans pour ces valeurs chevaleresques françaises, il demeure que ces nobles se définissent toujours comme une noblesse d'épée. De ce fait, la définition de ce groupe passe encore par l'exercice de la guerre et des armes, qui restent leurs principaux attributs et les seuls médiums d'élévation sociale. Ce qui permet d'introduire la question de la guerre de Cent Ans, qui s'impose en trame de fond dans le présent travail. Il s'agit effectivement d'un moment clé dans l'histoire médiévale en ce qui a trait à la définition de la royauté et de la noblesse en Castille.

D'autre part, la noblesse de Castille se retrouve confrontée au XV<sup>e</sup> siècle à la montée du pouvoir royal. En effet, la restructuration sociale d'Henri II, dénommée « la révolution trastamare », travaille à placer le roi au cœur de l'accès à la noblesse, assurant ainsi une réorganisation de ses membres qui sert à affermir le pouvoir du souverain. De nouveaux titres sont ainsi créés, valorisant la noblesse de service, qui a soutenu les premiers souverains trastamare. Ce changement des relations entre la noblesse et le roi s'opère notamment grâce aux *letrados*, soit les lettrés de la cour du roi, qui vont travailler à la légitimité de la suprématie du monarque, de manière à garantir leur place à la cour. L'influence des *letrados* ne cesse de grandir auprès du roi dans les derniers siècles du Moyen Âge, au détriment des grands du royaume qui voient dans ces individus des adversaires de taille.

Néanmoins, certaines branches de la noblesse vont réussir à tirer leur épingle du jeu, malgré la concurrence politique que représentent les *letrados*. Ceci explique l'intérêt croissant que les chevaliers d'origine plus modeste portent aux aventures dans les mers du Ponant au tournant du XV<sup>e</sup> siècle. Ces expéditions présentent une possibilité de s'allier la faveur du roi en lui faisant également profiter des prises en mer. Michel Mollat souligne le fait que, si la mer est un terrain de combat moins prestigieux et bien plus dangereux<sup>316</sup>, rien ne semble démontrer qu'un chevalier ayant effectué une carrière maritime ait eu une reconnaissance moindre qu'un noble dont les activités militaires ont strictement concerné

---

<sup>316</sup> Mollat, *La vie quotidienne ...*, *op.cit.*, pp. 13-18.

terriennes<sup>317</sup>. Les questions de prestige et des distinctions entre les nobles qui s'illustrent en mer et sur terre méritent néanmoins qu'on leur porte un intérêt plus vif. Il demeure que plusieurs chevaliers ont tenté l'aventure en mer et ont ainsi pu réaliser des carrières militaires intéressantes. Les personnages de Pero Niño et de Jean de Béthencourt font état de l'attrance que la petite noblesse démontre pour les aventures en mer. Dans le *Victorial*, le futur comte de Buelna gagne en renommée auprès d'Henri III, ce qui lui a valu des charges et, en définitive, un titre. Quant au seigneur de Grainville-la-Teinturière, ce sont des terres que son expédition aux Canaries lui permet d'acquérir, également sous la protection du souverain de Castille.

De ce fait, si l'on peut tirer une conclusion sur le profil de ces chevaliers, qui n'ont pas un bagage héréditaire prestigieux et qui ne font pas partie de l'entourage du roi, c'est qu'ils prennent la mer parce qu'ils ne peuvent aspirer à acquérir des terres et des titres en combattant sur le plancher des vaches. L'Atlantique, en revanche, leur apparaît un terrain plus avenant à ce niveau, d'autant plus que les grands seigneurs ne s'y intéressent pas ou prou. De même, la présence croissante de la violence et des combats en mer amène de nouvelles réalités au roi. D'abord, la nécessité d'établir une défense durable et efficace sur les territoires côtiers, qui incombe principalement aux nobles alliés du roi qui y résident. Ensuite, l'urgence d'élaborer une manière de contrôler les activités en mer, dont les premières bribes ne sont guère probantes. En témoignent le nombre florissant de délits en mer durant les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, et les démarches majoritairement infructueuses pour obtenir justice auprès du roi qui peine à restreindre, volontairement ou non, ses propres combattants en mer.

Vient alors la question suivante ; quelle a été la relation que le roi de Castille entretient avec ses *corsarios* ? La question est d'autant plus pertinente que la Castille tend à prendre davantage de place dans le trafic maritime de l'océan à la fin du Moyen Âge. La croissance de cette présence se traduit notamment par Pero Niño, engagé par le roi de France pour courir sus aux Anglais dans la Manche. La continuation des recherches sur le sujet des *corsarios* permettrait justement de mieux comprendre le rôle de ces agents

---

<sup>317</sup> Gingras, « Errances maritimes et explorations romanesques ... », *op.cit.*, p. 24

royaux. Cela donnerait également l'occasion d'éclairer l'impact et la pratique de la guerre de course durant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

La troisième partie du présent travail se distingue des sections précédentes en s'intéressant aux études de cas par lesquelles se sont effectuées les recherches. Tout d'abord, le *Victorial* est une biographie chevaleresque dont l'intérêt relève aussi des descriptions relatives au domaine maritime données par Gutierre Díaz de Games. De même, l'histoire de la vie de Pero Niño donne un aperçu des valeurs auxquelles répond la chevalerie castillane, qui sont notamment illustrées par la bravoure du comte de Buelna. Néanmoins, si Games nous livre un récit aussi édifiant des faits et gestes de son maître, c'est dans le but de transmettre une mémoire qu'il veut exemplaire, et non réaliste. Ensuite, le *Canarien* se présente davantage comme un récit de voyage. Ce texte a été intégré aux présentes recherches afin d'offrir un comparatif pertinent au *Victorial* avec les comportements contre-chevaleresques de Jean de Béthencourt et Berthin de Berneval. En effet, si ce dernier illustre la félonie par son acte de rébellion contre ses supérieurs, le seigneur de Grainville-la-Teinture fait preuve à maintes reprises de déloyauté et d'égoïsme envers son acolyte, Gadifer de la Salle. De plus, contrairement au *Victorial*, la scène maritime est complètement évacuée du *Canarien*, malgré le trajet pour se rendre aux îles Fortunées et la géographie insulaire des Canaries.

Enfin, étudier l'histoire maritime au Moyen Âge représente un défi. En effet, les sources relatives à ce sujet au Moyen Âge tardif sont assez dispersées, ce qui ne facilite pas les recherches des historiens français et espagnols qui les ont étudiées. Des avancés en histoire maritime ont tout de même lieu et sont visibles autant dans la diversité des aspects traités que dans les angles d'approche. En effet, si l'histoire militaire et politique des grands hommes prime encore jusque dans les années 1980, ce sont davantage les « gens de mer » et les liens entre la noblesse et les mers du Ponant qui attirent l'attention des historiens d'aujourd'hui. Ce qui explique l'objet du présent mémoire, qui s'est fait par l'étude de l'histoire de Pero Niño qu'est le *Victorial*.

L'histoire maritime de la guerre de Cent Ans reste cependant à faire. Elle demeure un sujet complexe, en raison de la diversification des pays qui ont combattu sur le golfe de Gascogne et le canal de la Manche durant ce conflit. Elle représente un aspect essentiel

pour comprendre les dynamiques politiques de la fin du Moyen Âge. En effet, c'est par le prisme de la scène maritime que s'illustrent les tensions diplomatiques et les enjeux économiques opposant les différents royaumes médiévaux. L'implication de la noblesse dans les combats en mer aurait également à gagner à faire l'objet d'une observation approfondie, alors que le sujet n'a pu qu'être survolé dans le contexte d'un travail de mémoire. De nombreuses questions sont ainsi restées en suspens ; quelles sont les limites des responsabilités de l'amirauté en Castille à la fin du Moyen Âge ? Qui sont les nobles qui s'aventurent en mer ? Quels sont leurs pouvoirs ou les devoirs qui leur incombent ? Quelles sont les limites qui leur sont imposées ? À quel code social ou moral répondent les chevaliers dans un contexte maritime ? Autant de questions qui mériteraient une recherche appropriée, notamment sous la forme d'une étude plus élaborée des situations respectives de la Castille et de la France, de manière pouvoir effectuer une comparaison entre les deux royaumes sous la guerre de Cent Ans.

## Bibliographie

### *Sources*

*Crónica de don Alvaro de Luna*, ed. Carriazo, Madrid, 1940.

Eduardo **Aznar Vallejo**, Dolores **Corbella**, Berta **Pico**, Maryse **Privat**, Antonio **Tereja**. *Le livre nommé le Canarien*, Paris, CNRS Éditions, 2008, 291 p.

Gutierre **Díaz de Games**. *Le Victorial. Chronique de Don Pero Niño, comte de Buelna (1378-1453)*, traduit du castillan par Jean Gauthier Dalché, Brepols publishers, Turnhout, 2001, 373 p.

Gutierre **Díaz de Games**. *El Victorial*, [Le Victorial], nouv. éd. rev. et aug. par Rafael Beltrán Llevador, Madrid, Biblioteca clásica de la Real Academia Española, 2014, 816 p.

Elenco de Grandezas y Títulos Nobiliarios Españoles. Instituto "Salazar y Castro", C.S.I.C.

Michel **García**, *Crónica anónima de Enrique III de Castilla 1390-1391*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2013, 194 p.

Pedro López de Ayala, *Crónicas de los Reyes de Castilla Don Pedro, Don Enrique II, Don Juan I, Don Enrique III, tomo II que contiene las de Don Enrique II. D. Juan I y D. Enrique III.*, Madrid, Imprenta de Don Antonio de Sancha, 1780 [1997], Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, pp. 345-584.

### *Archives nationales de France*

J/603/63. « Lettre de Charles VI à Henri III pour souligner les accords entre les deux souverains », 10 mars 1386, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

J/603/64. « Lettre de Charles VI à Henri III signer une alliance contre le duc Lancastre, désigné comme ennemi commun », 6 septembre 1386, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

J/603/65. « Mémoire de l'amiral Jacques de Montmor sur les demande du roi de France au roi de Castille concernant 12 galères », 1387, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

J/603/66. « Lettre de Charles VI à Henri III octroyant 100 000 francs d'or du trésor royal au roi de Castille en échange de 16 galères », 2 septembre 1388, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

J/603/67. « Lettre de Charles VI pour consolider l'envoi des galères », 2 septembre 1388, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

J/603/69. « Lettre d'Henri III à Charles VI pour l'aide militaire qui lui a été demandée et aussi pour demander de l'aide du roi de France dans ses relations avec le Portugal », 10 juillet 1391, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

J/603/67. « Confirmation de l'envoi des galères par Henri III à Charles VI », 8 mai 1391, Archives nationales de France, Série J : Trésor des Chartes, *Castille : traités et autres actes diplomatiques.*, 1226-1498.

MAR/C/1/150. « Contrôle des officiers de marine », 1410-1748, Archives nationales de France, État général des fonds. Série Marine A à G.

MAR/C/1/156. « Liste général des officiers et des amiraux de la Marine », 1270-1759, Archives nationales de France, État général des fonds. Série Marine A à G.

## **Livres**

Gérard **A. Jaeger**. *Pirates, flibustiers et corsaires (histoire & légendes d'une société d'exception)*, Avignon, Aubanel, 1987, 285 p

Jean-Pierre **Barraqué** et Béatrice **Leroy**. *La Majesté en Navarre et dans les couronnes de Castille et d'Aragon à la fin du Moyen Âge*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2011, 184 p.

Dominique **Barthélemy**. *Chevaliers et miracles. La violence et le sacré dans la société médiévale*, Paris, Armand Colin, 2004, 296 p.

Dominique **Barthélemy**. *La chevalerie. De la Germanie antique à la France du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2007, 522 p.

Dominique **Barthélemy**. *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles*, Paris Fayard, 1997, 373 p.

Philippe **Contamine**. *Guerre, état et société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées des rois de France (1337-1494)*, Paris, Mouton & Co., 1972, 757 p.

Philippe **Contamine**. *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, 516 p.

Georges **Daumet**. *Études sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Librairie Émile Bouillon Éditeur, 1898, 271 p.

Charles-Emmanuel **Dufourcq**. *La vie quotidienne dans les ports méditerranéens au Moyen Âge (Provence-Languedoc-Catalogne)*, Paris, Hachette, 1975, 251 p.

Jean **Flori**. *L'essor de la chevalerie XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Librairie Droz, 1986, 404 p.

Elisabeth **Gaucher**. *La biographie chevaleresque ; typologie d'un genre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1994, 696 p.

Marie-Claude **Gerbet**. *Les noblesses espagnoles au Moyen Âge (11<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin Éditeur, 1994, 298 p.

Marie-Claude **Gerbet**. *La noblesse dans le Royaume de Castille. Études sur ses structures sociales en Estrémadure de 1454 à 1516*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1979, 540 p.

Pierre **Margry**. *La conquête et les conquérants des Îles Canaries : nouvelles recherches sur Jean IV de Béthencourt et Gadifer de Lasalle, le vrai manuscrit du Canarien*, Paris, E. Leroux, 1896, 320 p.

Pierre **Margry**. *Les navigations françaises et la révolution maritime du XIVe au XVIe siècle, d'après les documents inédits tirés de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie*, Paris, Librairie Tross, 1867, 443 p.

Michel **Mollat**. *La vie quotidienne des gens de mer en Atlantique (11<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Hachette, 1983, 261 p.

Michel **Mollat**. *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Âge. Étude d'histoire économique et sociale*, Paris, Librairie Plon, 1952, 617 p.

François **Neveux**. *La Normandie pendant la Guerre de Cent Ans : XIVe-XVe siècle*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, 535 p.

Samuel **Parsons Scott**, Robert Ignatius **Burns**, Alponse X, *Las Siete Partidas, Medieval government: the world of kings and warriors*, v.2, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000, 531 p.

Samuel **Parsons Scott**, Robert Ignatius **Burns**, Alponse X, *Las Siete Partidas, Family, commerce, and the sea: the worlds of women and merchants*, v.4, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000, 1174 p.

Joseph **Pérez**. *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996, 921 p.

Philippe **Rigaud**. *Pirates et corsaires dans les mers de Provence, XV-XVIe siècles : lettras de la costiera*, Paris, Éditions du CTHS, 2006, 277 p.

Charles de la **Roncière**. *Histoire de la marine française. T.2 ; La Guerre de Cent ans et la révolution maritime*, Paris, Librairie Plon, 1900, 558 p.

Marc **Russon**. *Les côtes guerrières ; mers, guerre et pouvoirs au Moyen Âge (France-façade océanique 13<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 518 p.

Luis **Suárez Fernández**. *Historia de España. Edad media*, Madrid, Editorial Gredos, S.A., 1970, 729 p.

Luis **Suárez Fernández**. *Navegación y comercio en el golfo de Vizcaya. Un estudio sobre la política marinera de la casa de Trastámara*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas; escuela de estudios medievales, 1959, 253 p.

## ***Ouvrages de référence***

*Dictionnaire des corsaires et des pirates*, Paris, CNRS Éditions, 989 p.

Georges **Duby**. *Dictionnaire du Moyen Âge : histoire et société*, Paris, Albin Michel, 1997, 923 p.

Jean **Favier**. *Dictionnaire de la France médiévale*, Paris, Fayard, 1993, 982 p.

## ***Articles***

**Arriaza**, Armand. « Le statut nobiliaire adapté à la bourgeoisie : mobilité des statuts en Castille à la fin du Moyen Âge », *Revue le Moyen Âge*, vol. 101, # 1 (1995), pp. 89-101.

**Aznar Vallejo**, Eduardo. « Castilla y la frontera atlántica durant la Baja Edad Media », dans José Ramón Díaz de Durana, Ortiz de Urbina et José Antonio Munita Loinaz, dir., *La apertura de Europa al mundo atlántico : espacios de poder, economía marítima y circulación cultural*, Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País vasco, 2012, pp. 39-67.

**Aznar Vallejo**, Eduardo. « La guerra naval en Castilla durante la baja Edad media. Perspectivas historiográficas e investigadoras », *En la España medieval*, n°32 (2009), pp. 167-192.

**Aznar Vallejo**, Eduardo. « La regulación de los oficios del mar en Andalucía », dans Jesús Ángel Solórzano Telechea, Michel Bochaca, Amélia Aguiar Andrade, dir., *Gentes de mar en la ciudad atlántica medieval*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2012, pp. 95-122.

**Aznar Vallejo**, Eduardo et Michel **Bochaca**. « Navigation atlantique de trois galères castillanes au début du 15<sup>e</sup> siècle d'après le *Victorial* : de la chronique chevaleresque à l'histoire maritime », *Anuario de Estudios medievales*, vol. 2, n°44 (juillet-décembre 2014), pp. 733-768.

**Bello León**, Juan Manuel. « Apuntes para el estudio de la influencia del corso y de la piratería en la política exterior de los reyes católicos », *Historia. Instituciones. Documentos*, n°23, (1996), pp. 63-97.

**Beltrán Llavador**, Rafael. « Imágenes de servicio, cortesía y clerecía en la biografía caballeresca medieval : del mundo francés al castellano », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 128-143.

**Billot**, Claudine. « Les mercenaires étrangers pendant la Guerre de Cent Ans comme migrants », [s.n.], dir., *Le combattant au Moyen Âge. 18<sup>e</sup> congrès de la Société des*

*historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, pp. 279-286.

**Blanco Nuñez**, José Maria. « Las armadas de Castilla y Aragón durante la Guerra de los Cien Años » dans *22<sup>e</sup> Congrès de la Commission Internationale d'histoire militaire de Crécy à Mohács. Guerre et art militaire au bas Moyen Âge (1346-1526)*, Heeresgeschichtliches museum/militärhistorisches institut, Vienne, 9-13 septembre 1996, pp. 269-280 (408p.).

**Bohaca**, Michel, **Bolumburu Arizaga**, Beatriz et Mathias **Tranchant**. « La violence en mer et dans les ports du Golfe de Gascogne à la fin du Moyen Âge : bilan et perspectives de recherche », dans Mickaël Augeron et Mathias Tranchant, dir., *La violence et la mer : dans l'espace atlantique (XIIe-XIX siècle) : actes du colloque international organisé par l'Université de la Rochelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, pp. 27-50.

**Boudier**, André. « Charles Desmarets, corsaire dieppois. Documents inédits de 1415 », *Revue historique*, t. 137, # 1 (1921), Paris, Presses universitaires de France, pp. 32-48.

**C. Quintanilla**, Maria. « Les confédérations de nobles et les *bandos* dans le royaume de Castille au bas moyen-âge. L'exemple de Cordoue », *Journal of Medieval History*, n°16 (1990), pp. 165-179.

**D. Rodríguez Velasco**, Jesús. « El discurso de la caballería », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 31-53.

**Díaz Borrás**, Andrés. « La legislación valenciana relativa a la guerra de corso durante la edad media », *El Mediterráneo – Hechos de relevancia histórico – militar y sus repercusiones en España*, n°26 (1998), pp. 353-374.

**Dumanoir**, Virginie. « La chevalerie dans les *romances* des manuscrits castillans (1421-1510) : entre idéal, idéologie et imaginaire », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 270-287.

**Favreau**, Robert. « Commune et gens du roi à La Rochelle (début XIIIe-début XVe siècle) », dans Noël Coulet et Olivier Guyot, dir., *La ville au Moyen Âge, sociétés et pouvoirs dans la ville. Congrès national des sociétés historiques et sociales*, Paris, Comité des travaux historiques et sociaux, 1998, pp. 107-127.

**Ferrer Mallol**, Maria Teresa. « Corsarios vascos en el Mediterráneo medieval (siglos XIV XV) », *Itsas Memoria. Revista de Estudios Marítimos del País Vasco*, n°5 (2006), pp. 95-110.

**Mallol Ferrer**, Maria Teresa. « Corso y piratería entre Medirráneo y Atlántico en la Baja Edad Media », dans Manuel Gonzalez Jimenez dir., *La Península ibérica entre el Mediterráneo y el Atlántico. Siglos XIII-XV, V Jornadas Hispano-Portuguesas de Historia Medieval (Cádiz 1-4 abril 2003)*, Cádiz, Servicio de Publicaciones - Sociedad Española de Estudios Medievales, 2006, pp. 255-322.

**Ferrer Mallol**, Maria Teresa. « Rodrigo Díez, caballero y corsario. Capturas en los mares portugueses (1395-1396) », dans Luís Adão da Fonseca, Luís Carlos Amaral and Maria Fernanda Ferreira Santos dir., *Os Reinos ibéricos na Idade Média: Livro de homenagem ao professor doutor Humberto Carlos Baquero Moreno*, Porto, Livraria Civilização, n°3 (2003), pp. 1141-1146.

**Gautier Dalché**, Jean. « La chevalerie et le chevalier dans *le Victorial* », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 129-159.

**Gauthier Dalché**, Jean. « De la liste à la carte : limite et frontière dans la géographie et la cartographie de l'Occident médiéval », dans Jean-Michel Poisson, dir., *Castrum 4 : frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen âge. Actes du colloque d'Erice-Trapani tenu du 18 au 25 septembre 1988*, Rome, École française de Rome, 1992, pp. 19-29.

**Gerbet**, Marie Claude. « Accès à la noblesse et renouvellement nobiliaire dans le royaume de Castille (de la Reconquête au 15<sup>e</sup> siècle) », *Archivos do Centro cultural portugues*, #26 (1989), pp.359-387.

**Gerbet**, Marie-Claude. « Les structures sociales de la noblesse en Estrémadure (1454-1516) », *L'information historique*, vol. 41, # 3 (1979), pp. 134-136.

**Gingras**, Francis. « Errances maritimes et explorations romanesques dans Apollonius de Tyr et Floire et Blancheflor » dans Chantal Connochie-Bourgne dir., *Mondes marins du Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2006, pp. 169-185.

**Guillermina Antonucci**, María. « El corso castellano y la teorización acerca de la justicia de la guerras (siglos XIV-XV) », *Fundación para la Historia de España*, n°4 (2002), pp. 203-223.

**Heusch Gaudes**, Carlos. « Chevalerie et monarchisme en Castille au 15<sup>e</sup> siècle : d'un imaginaire à l'autre », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 54-76.

**Homet Raquel**. « Une conception politique nobiliaire au temps de la Guerre de Cent ans », *Journal of Medieval History*, vol. 15, n°4 (1989), pp. 309-327.

**Jardin**, Jean-Pierre. « L'historiographie trastamare : de l'unicité du modèle monarchique à la pluralité des modèles chevaleresques », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 9-30.

**Ladero Quesada**, Miguel-Angel. « L'Espagne et l'Océan à la fin du Moyen Âge », dans Jean-Michel Poisson, dir., *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge : acte du colloque d'Erice, Trapani (Italie)*, Rome/Madrid, École française de Rome et Casa de Velázquez, 1992, pp. 115-130.

**Larrère**, Jean-Jacques et Christiane **Villain-Gandossi**. « Le *Llibre del consolat del mar* : les gens de mer, leurs droits et leurs obligations », dans [s.n.], dir., *Les pays de la méditerranée occidentale au moyen âge : études et recherches, actes du 106<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, section de philologie et d'histoire jusqu'en 1610*, Paris, Éditions du CTSH, 1983, pp. 153-167.

**Meñaca**, Marie de. « Cosmografía de la caballería con algunos apuntes sobre el *Victorial* », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp.160-210.

**Mollat**, Michel. « De la piraterie sauvage à la course réglementée (14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècle) », *Mélanges de l'École française de Rome – Temps modernes*, vol. 187, n°1 (1975), pp. 7-25.

**Mollat**, Michel. « Essai d'orientation pour l'étude de la guerre de course et la piraterie (13<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles) », *Anuario de Estudios Medievales*, n°10 (1<sup>er</sup> janvier 1980), pp. 743-749.

**Mollat**, Michel. « L'Europe et l'Océan au Moyen Âge », dans Jean-Michel Poisson, dir., *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge : acte du colloque d'Erice, Trapani (Italie)*, Rome/Madrid, École française de Rome et Casa de Velázquez, 1992, pp. 9-18.

**Mollat**, Michel. « Guerre de course et piraterie à la fin du Moyen Âge : aspects économiques et sociaux. Position de problèmes. », *Hansischen Geschichtsvereins*, n°90 (1972), pp. 1-14.

**Mollat**, Michel. « Réflexions sur les origines des douanes en Europe occidentale (XIII<sup>e</sup> siècle-début XVI<sup>e</sup> siècle) », dans Werner Paravicini et Karl Fernand Werner, dir., *Histoire comparée de l'administration (Ive-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Artemis verlag Zürich undmünchen, München, 1980, pp. 497-510.

**Monteaguido**, María C.R. de. « Los piratas castellanos en el Canal de la Mancha », *Estudios de Historia de España*, n°2 (1989), pp. 7-24.

**O'Callaghan**, Joseph F. « Castile, Portugal and the Canary Islands; claim and counterclaims, 1344-1479 », *Viator: Medieval and Renaissance studies*, n°24 (1993), pp. 287-310.

**Porras Arboledas**, Pedro Andrés. « El corso y la piratería ante la chancillería de Valladolid (1486-1490) », *Anuario de estudios medievales*, vol. 35, n°1 (2005), pp. 131-157.

**Rucquoi**, Adeline. « Être noble en Espagne au 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles », dans Otto Gerhard Oexle and Werner Paravicini dir., *Nobilitas : funktion und repräsentation des Adels in Alteuropa*, Göttingen, Vandenhoeck and Ruprecht, 1997, pp. 273-298.

**Rucquoi**, Adeline. « De Jeanne d'Arc à Isabelle la Catholique : l'image de la France en Castille au XV<sup>e</sup> siècle », *Journal des savants*, [en ligne], vol. 1 (1990), pp. 155-147.

**Rucquoi**, Adeline. « Français et Castellans : une "internationale chevaleresque" », dans *La "France anglaise" au Moyen Âge ; actes du III<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes (Poitiers, 1986), section d'histoire médiévale et de philologie*, Paris, Éditions du C.T.H.S., t.1, 1988, pp. 401-419.

**Sadourny**, Alain. « Les expéditions de Jean de Béthencourt aux Canaries : une préfiguration des expéditions du début des temps modernes ? », dans Mathieux Arnoux et Anne-Marie Flambard Héricher, dir., *La Normandie dans l'économie européenne (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle), Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (4-8 octobre 2006)*, Caen, Publications du CRAHM, 2010, pp.201-208.

**Serverat**, Vincent. « Une biographie "flamboyante" : les *Fechos e grandes aventuras* de Pero Niño », dans Jean-Pierre Sanchez, dir., *Questions de civilisation. L'univers de la chevalerie en Castille. Fin du Moyen Âge-début des Temps modernes*, Paris, Éditions du Temps, 2000, pp. 211-250

**Sohmer** Tai, Emily. « The legal status of piracy in Medieval Europe », *History Compass*, n° 10/11 (2012), pp. 838-851.